

La femme en Allemagne

John Grand-Carteret


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



7/6



J. GRAND-CARTERET

LA FEMME
EN ALLEMAGNE

AVEC

144 ILLUSTRATIONS

DONT DEUX EAUX-FORTES ET TROIS PLANCHES EN COULEUR



PARIS
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR
10, RUE DE L'ABBAYE, 10

1887

A TOUTES LES FRANÇAISES

ET A MA FEMME EN PARTICULIER

JE DÉDIE CE LIVRE

SUR

LA FEMME ALLEMANDE.

J. G.-C.



Fig. 1. — Femmes célèbres d'autrefois et d'aujourd'hui.

PRÉFACE A LIRE

En publiant La Femme en Allemagne, *je n'ai nullement l'intention d'écrire l'histoire du monde féminin dans les pays d'outre-Rhin. Je ne veux ni continuer la comtesse Dora d'Istria, l'auteur* Des Femmes, *ni refaire pour le public français une histoire de la femme allemande sur le modèle de l'œuvre magistrale du professeur Scherr. Si je m'arrête quelques instants au* XVIIIe *siècle, ce n'est point pour ajouter un nouveau récit à l'éternel thème, les femmes de Gœthe et de Schiller, mais bien pour noter, à son éclosion, un mouvement très particulier qui contribua*

dans une certaine mesure à caractériser les idées et les tendances allemandes dans le domaine spécial et si vaste de la féminalité.

Dans cette suite d'aperçus on verra que ce qui m'a avant tout préoccupé c'est la psychologie. J'ai voulu avec ce volume, — le premier d'une nouvelle série que je compte également poursuivre, — faire connaître l'humanité par les femmes comme je tente d'écrire l'histoire et les mœurs des peuples par la caricature.

Toucher à la femme, du reste, n'est-ce pas toucher à l'humanité : comment parler d'elle d'une façon quelconque sans pénétrer dans la vie de la nation à laquelle elle appartient !

Les temps ne sont plus où de vulgaires descriptions sur les types, sur les qualités physiques, sur les plaisirs mondains, sur les soins du ménage pouvaient suffire à alimenter la curiosité publique. A notre époque que tant de grandes questions préoccupent, il faut autre chose, il faut surtout de l'observation.

Ceci étant, j'ai cherché à analyser les sentiments les plus secrets de la race, j'ai cherché à définir les sensations, les idées, les appétences, les désirs des Allemands au sujet de la femme. Il ne suffisait pas en effet de caractériser la Germaine, de rechercher les conditions économiques et sociales qui ont contribué à faire d'elle un type bien à part, il fallait exposer les idées allemandes, sur la femme en général et sur l'amour en particulier, il fallait toucher à cette

grande et délicate question des appétences sexuelles qui est la loi même de l'humanité.

Là où d'autres, comme ce grand maître Mantegazza, généralisent, je me suis imposé pour tâche de localiser. On verra donc, ici, pourquoi les Allemands sont à la fois plus idéalistes et plus matérialistes que nous, pourquoi, aux frivolités alléchantes de Gustave Droz, ils préfèrent les riantes descriptions de la vie de famille, pourquoi en un mot, leur idéal de la femme diffère absolument de l'idéal français.

Toutes choses plus intéressantes, ce me semble, à notre fin de siècle, que les ridicules pamphlets prétendant faire connaître les Allemandes, produit commercial, au titre ronflant, de spéculateurs en littérature, dont la librairie a été inondée ces derniers temps, et qui du reste, il faut le reconnaître, ont été froidement accueillis par le public, — fatigué de toutes ces productions hâtives, de tout ce papier noirci, de toutes ces insanités qui n'ont même plus l'excuse de l'esprit.

Ce que les gens qui lisent — et l'on sait que leur nombre va chaque jour diminuant, car je n'appelle point lecteurs ceux qui se contentent de couper des feuilles imprimées — ce qu'ils penseront de ce livre, je l'ignore !

Je n'ai pas besoin de dire que comme les précédents, comme tous ceux qui sortiront de ma plume, il est la résultante de longues et sérieuses études. Et l'on verra qu'il a été conçu sur le même plan.

Il est illustré, non point pour constituer un livre à images, *mais parce que j'estime que le trait graphique donne plus de couleur et, partant, plus de force à la pensée écrite. Et si l'illustration n'est pas entièrement ce que j'aurais voulu, je suis heureux cependant de pouvoir offrir au public des compositions originales d'une réelle valeur comme la suite des types viennois due au peintre Karger — un peintre délicat qui sait faire à la fois très fini et très artistique; — comme les croquis si puissants, si individuels de Hugo von Habermann, celui-là même que je saluais à la dernière Exposition internationale de Munich, et qui est en passe de devenir un maître; comme les mines de plomb si moelleuses, si colorées de Lossow, aujourd'hui conservateur de l'importante Galerie royale de Schleissheim (Bavière), qui ont été rendues sur le cuivre par l'aqua-fortiste Lefort avec une fidélité que je me plais à constater, car l'œuvre était difficile; comme le fusain si gras d'Auguste Viollier, comme la servante de brasserie, la populaire* Schützenlisle *de Kaulbach, le jeune et savant directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Munich, dont j'aurais souhaité une collaboration plus active.*

Du jour où l'idée de ce livre m'est venue, j'avais pensé à faire interpréter l'Allemande à la fois par des crayons allemands et des crayons français. De quel intérêt n'eût pas été une œuvre semblable!

Mais il a fallu se restreindre : c'est pourquoi on ne

trouvera ici que les croquis de Mars, Mars qui ne se contente pas de dessiner pour les journaux illustrés avec le chic que l'on sait et qui vient de montrer dans ses charmants albums d'enfants de très réelles qualités d'étude et d'observation.

Ce serait ingratitude de ma part de ne point remercier au moins mes amis Fau et Coll-Toc, l'un de la ravissante couverture qui habille ce volume d'une façon si luxueuse et si pittoresque, l'autre des dessins exécutés d'après des documents allemands, tâche ingrate et plus difficile qu'on ne semble le croire généralement.

De même que je me suis laissé aller quelquefois au comique, de même Mars a cherché dans ses dessins la note de l'observation humoristique. Mais, là où il a trouvé le grotesque, ses caricatures ne restent pas moins bienveillantes : les Allemands seront les premiers à rire de la manière dont certains côtés typiques de leur individualité féminine ont été saisis.

Quant aux documents illustrés, ils sont comme toujours empruntés aux journaux, et principalement aux Fliegende Blætter, *cette merveilleuse caricature humaine dont je travaille à doter notre public, et qui, pour le cas présent, nous fait pénétrer si profondément dans les mœurs allemandes.*

Et maintenant, livre que je ne vois pas sortir des presses sans un certain regret — comme s'il emportait avec lui quelque chose de moi-même — va au gré

du vent. Tu auras pour toi les observateurs et les amateurs. Que veux-tu de plus? Il n'y a ici ni crepitanda *à la Laripète, ni succursales de Lourcine, ni hystéries littéraires à la* Décadente, *en un mot ni tire-l'œil ni saltimbanquisme, les dieux du jour, sous l'égide desquels de notables commerçants vendent ou de la guimauve ou de l'empoisonnement public.*

Je souhaite seulement, le jour où un Allemand écrira sur la Française le travail que j'entreprends aujourd'hui sur la Germaine, qu'il le fasse avec la même impartialité.

JOHN GRAND-CARTERET.

Paris, en octobre 1886.



Fig. 2. — Vignette de Chodowiecki.

LIVRE I

LA FEMME ALLEMANDE

CE QU'ELLE EST. — CE QUE LES ALLEMANDS EN PENSENT.

COMMENT ILS L'INTERPRÈTENT PAR LE CRAYON



Fig. 3. — Femmes de la Silésie prussienne.
(*D'après la* Deutsche Illustrirte Zeitung.)

I

ALLEMANDE ET FRANÇAISE

S'il ne fallait considérer la femme qu'au point de vue du sexe, on pourrait dire que la Germaine est, comme la Gauloise, impressionnable et nerveuse, capable de tous les courages et sujette à toutes les faiblesses. Mais à côté de cette féminalité universelle remplissant sa fonction éternelle, renouvelant le monde physiquement et le pétrissant moralement, se place le type particulier à la race.

Chaque peuple a ses époques d'expansion, de prédominance, durant lesquelles il trouve la conception la plus conforme à ses idées, durant lesquelles l'individualité

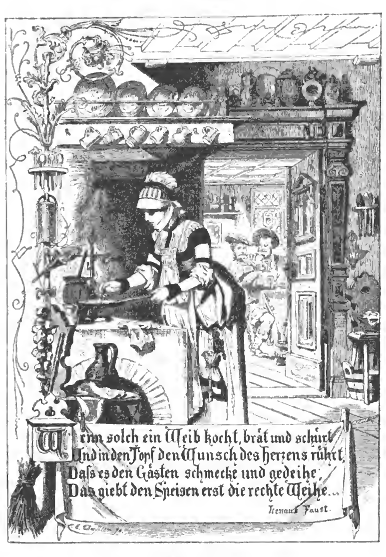
s'accuse plus nettement. Or, le XVIe siècle a été pour l'Allemagne ce que furent pour la France le XVIIe et le XVIIIe.

Donc, la vraie femme allemande, c'est la femme de la Réforme, la femme à la haute coiffe de linon, empesée, ou au grand chapeau à plumes, à l'aumônière, au trousseau de clefs pendant à la ceinture, la femme des Dürer, des Lucas Cranach, des Hans Holbein, des Hans Schæuffelein, la femme suivant les principes de Luther et de Johann Fischart, ce Rabelais allemand.

Ce n'est plus la femme *belle et preude,* chantée par les *Minnesænger,* amoureuse idéale, et courtisane tout à la fois dans l'esprit de l'antiquité et du moyen âge; c'est la femme d'une société plus pratique, bonne, fidèle, travailleuse, compagne dévouée de l'homme, maîtresse du logis, éducatrice des enfants.

Cette femme du XVIe siècle, qui a été et qui sera toujours l'expression la plus parfaite du génie de la race, est, elle-même, la résultante des idées qu'on trouve déjà dans la mythologie des anciens Germains. Elle porte en elle le sentiment de l'amour par la maternité, cette sainte notion du devoir qui aboutit au foyer conjugal; elle a je ne sais quoi de sensuel et de sentimental qui en font un type à part.

Vous ne trouverez la vraie Germaine, la femme si puissamment développée par la Réforme, qu'à certaines époques de l'histoire. Elle s'efface, elle disparaît presque, lorsque le pays subit l'influence étrangère; mais chaque fois qu'un grand mouvement national s'accentue, elle figure au premier plan, toujours semblable à elle-même, si bien qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, et



ALLEMANDE MOYEN AGE

(Reproduction d'un dessin de C.-E. Dœpler.)

que demain sa physionomie se sera encore à peine modifiée.

« Les femmes allemandes, » écrivait Mme de Staël en 1810, « ont un charme qui leur est tout à fait particulier, un son de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes, mais moins timides que les Anglaises... Elles cherchent à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination. » Or, non seulement ce portrait est toujours exact, mais il peut, indifféremment, s'appliquer à l'Allemande du moyen âge, à l'Allemande des années de rénovation, à l'Allemande contemporaine.

De l'étude de la femme à travers les âges, il se dégage ceci que l'Allemande croit où la Française sait, qu'elle. obéit où la Française aspire à régner.

Ce n'est pas la femme capiteuse, gaie, spirituelle, moitié enfant, moitié sirène, dirigeant la maison en souveraine, s'imposant par sa grâce native, par la flamme de son regard, par le charme de sa parole, par les élégances de la toilette dont elle sait se parer, c'est la femme de l'intérieur.

Et pour qu'on ne se méprenne point sur ma pensée, pour qu'on ne m'accuse pas de donner à l'Allemande seule des vertus qui sont, en somme, le fait de toutes les femmes, je vais en quelques mots, définir le sens de ce mot et tracer les limites de ce domaine spécial.

Tout comme les autres, la Française sait être femme d'intérieur, mais sans jamais abdiquer, c'est-à-dire, sans jamais renoncer au monde ni à la domination qu'elle prétend exercer. Elle est fière de montrer ses enfants, de

les habiller, de les pomponner, de les sortir; mais chez elle, la maternité, quelque vive soit-elle, n'étouffe jamais complètement la femme; non pas la femme considérée comme compagne de l'homme, mais la femme avec son orgueil de beauté et de puissance respectée, avec ses besoins de bruit et de triomphe.

Menant ainsi, plus ou moins, suivant qu'elle est ou non mère, une vie en partie double, elle ne connaît pas cette sentimentalité particulière, ce recueillement, cette sorte de claustration de l'intelligence livrée à ses seules rêveries au milieu de l'enfant grandissant, qui est le propre de la femme allemande; si bien que, là où cette dernière trône, maîtresse d'un monde tout intime et tout particulier, nous n'avons, nous, qu'un espace restreint, qu'un petit coin de vie arraché non sans peine aux attractions du dehors.

Assurément, ce royaume d'essence germanique peut se rencontrer en France: il suffit pour cela, de jeter un coup d'œil dans la vie de province, et plus encore, dans l'intérieur de certaines familles protestantes; mais, ces dernières exceptées, parce que, malgré leur nationalisme, elles sont plus ouvertes aux conceptions anglo-saxonnes, ce n'est pas là encore l'intimité telle qu'elle est conçue en Allemagne, l'intimité, royaume féminin étendant son domaine sur tout ce qui constitue le ménage, depuis la confection des tartines de pain noir, rendue classique par la Charlotte de Gœthe, jusque sur la chambre, *l'étuve des enfants,* pour laisser à cette expression sa pittoresque saveur. Mélange singulier d'idéalités et de réalités qui fait à la femme une situation à la fois supérieure et inférieure

à celle que lui reconnaît notre civilisation française, et dont le sens se trouve nettement défini par le proverbe allemand quand il dit : *Femme d'intérieur ne doit pas être femme d'extérieur.* Tant il est vrai, que les devoirs et les charges, les satisfactions et les joies de la vie intime, ne se peuvent, dans l'esprit germanique, concilier avec les exigences et les fatigues multiples de la vie mondaine.

Malgré soi, en contemplant cet état de choses, l'on songe à l'axiome d'une réalité si saisissante, formulé tant de fois par des penseurs dégagés de préjugés, axiome qui peut se résumer ainsi : il faudrait, pour bien faire, posséder deux femmes ; une qui serait l'épouse et la mère, l'autre qui serait la femme du dehors, la femme d'apparat, destinée à représenter dignement par sa toilette, par sa beauté, le grand nom ou la haute position de l'homme.

N'est-ce pas aussi, peut-être, mais en se confinant plus spécialement dans le domaine des sens, ce qu'a cherché un peu notre civilisation parisienne en admettant le principe de la dualité des ménages, du vrai et du faux ménage, de la femme officielle, légitime, position sociale, et de la femme illégitime, instrument de plaisir, représentant le caprice et la fantaisie.

Et comme il importe de tout bien établir ; comme les moindres nuances dans les mots peuvent avoir une importance capitale, comme l'on pourrait tirer de ceci des conclusions absolument fausses, je dois dire qu'en reléguant ainsi la femme chez elle, l'Allemand n'a point eu l'intention de la tenir sous tutelle, pas plus qu'il n'a voulu constater son infériorité, car un autre proverbe, non

moins populaire de l'autre côté du Rhin, déclare, sans ambage, que là où il n'y a pas de femme, survient la désolation.

Ouvrez les œuvres de Ulrich de Hutten, et surtout ces *Propos de table* de Luther qui ont conservé une saveur si particulière, vous y trouverez au sujet de la femme, toute la pensée allemande. Vous y verrez également, que, homme à thèses, toujours à la recherche de quelque classification nouvelle, l'Allemand a voulu constituer à la femme un domaine intellectuel et effectif, en rapport avec ses conditions physiques et morales, qui put lui permettre de développer ses qualités et qui fut en même temps un port, un refuge contre les troubles et les vides de l'existence.

Une femme seule est une femme perdue, a-t-on dit bien souvent en France, parce qu'elle tombe fatalement entre les mains de celles de ses semblables intéressées à la faillite de son honneur. D'autre part, je ne sais plus quel profond penseur disait : « Toute réunion de femmes est une conspiration contre la tranquillité de l'homme ». Eh bien ! rien de tout cela en Allemagne, où la femme est moins désœuvrée, où l'homme apparaît avec toute sa supériorité, où dans les réunions du beau sexe, la conversation porte sur des sujets moins frivoles, où la toilette n'est pas l'unique objectif. Pédantisme et préciosité, objectera-t-on ! Soit, je le reconnais, c'est là l'obstacle.

Mais accuser l'Allemand de manquer de tendresse à l'égard du sexe féminin, alors qu'il a à son service, quand il le veut, une langue si poétique, si imagée, ce serait faire fausse route. Ce n'est pas lui qui emploierait dans

la conversation courante les expressions dont nous nous servons journellement; ce n'est pas lui qui dirait tout sèchement : *Que fait votre femme?* — *Comment se porte madame?* Ecoutez-le s'informer auprès d'un ami des nouvelles de la famille; ce sera ou avec respect ou avec tendresse. S'il est d'un certain monde, dans lequel l'on s'incline, avant tout, devant les privilèges de la naissance ou de la position, il ne parlera que de *la très bien née*, de *la très honorée madame;* mais s'il appartient, au contraire, à la petite bourgeoisie, quelle tendresse ne mettra-t-il pas pour demander : *Comment va la petite femme?* ou bien : *Comment se porte votre bien-aimée?*

Et cette poésie, lorsqu'il s'agit non pas de la femme prise dans son ensemble mais particulièrement de la mère et de l'épouse, il cherche à la glisser dans les choses les plus prosaïques de la vie. Quel que soit le mot dont il se servira pour envisager les conséquences naturelles de l'union sexuelle, aucun d'eux n'aura la vulgarité de nos expressions : *être grosse*, *être enceinte.* Et ce serait se tromper étrangement que de voir dans ce fait le germe de la pruderie de langage particulière aux races protestantes, puisqu'il en est ainsi dans toute l'Allemagne, catholique ou réformée.

Ce qui est vrai, c'est que l'Allemand ne peut se résoudre à mélanger l'idéalité avec l'animalité; c'est qu'il n'aime pas à aborder les choses matérielles sans les recouvrir prudemment d'une sorte de gaze légère. Mais si son esprit est largement ouvert à la poésie, il n'est pas, pour cela, fermé au prosaïsme de la vie. Qu'il s'agisse d'être grossier, et l'Allemand ne restera pas en arrière :

entendez-le accabler d'injures la femme qui trafique de son corps, et vous serez édifié.

Parlerons-nous de la galanterie? Sur ce point, entre la conception allemande et la conception française, il y a tout un monde. L'Allemand n'entend rien à ces petits soins envers les femmes dont le Français possède le secret, pas plus qu'il ne sait tenir ces mille propos flatteurs dont le beau sexe se montre partout si friand. Compliments bien tournés, douceurs, amabilités plus ou moins banales, tout cela lui reste étranger. Il entoure la femme d'idéalité et de rêverie, mais il ne sait pas la flatter. Et cela se conçoit.

Ce que vise l'Allemand, en effet, ce n'est point la femme dans sa grâce, dans son esprit, dans sa beauté physique; c'est la ménagère honnête, c'est l'épouse fidèle, c'est la mère aimante.

Si haut qu'on remonte dans l'histoire, le fait de dire des galanteries ou d'avoir de galantes aventures est le propre du Français, le peuple entreprenant par excellence. L'Allemand s'embarque rarement dans ces sortes d'affaires; il est trop sérieux pour les débats amoureux. Comment voudrait-on qu'il fît bonne figure, lui, à la plaisanterie si matérielle, si rabelaisienne, dans une guerre où toutes les finesses de l'esprit sont sans cesse en jeu; où il s'agit d'amener à capitulation une femme qui, pour se défendre, a bec et ongles; où tout repose sur des pointes d'aiguilles; où l'effronterie et la hardiesse conduisent toujours à la victoire.

Et puis, en France, qui est sorti victorieux des combats de l'amour est bien près de connaître le secret des batailles humaines; ce sont des premières armes qui con-

duisent à tout. En Allemagne, ces sortes d'exercices équivalent à des coups d'épée dans l'eau. Un proverbe germain ne dit-il pas que les amants sont de mauvais guerriers ?

Peut-être aussi, ce peu de propension pour la galanterie doit-il être attribué au fait que l'Allemande, s'abandonnant facilement, ne sait pas comme la Française préserver son cœur, ce qui rend souvent l'aventure dangereuse. Jouer avec l'esprit est fort excitant, fort piquant ; on a l'air de se donner et on ne laisse que ce que l'on veut bien ; mais ouvrir son cœur c'est se livrer entièrement, sans espoir de retour, et voilà pourquoi la coquette Allemande est plus redoutable que la coquette Française. Heureusement, il est vrai, elle est aussi plus rare.

L'Allemande peut être sensuelle par tempérament ; elle est, pour employer l'expression classique, *solide* par nature. Je veux dire que la légèreté de caractère, cette légèreté qui, en France, est une des particularités de la race, ne lui sied point, et j'ajoute que le vice ne sait pas, chez elle, prendre ces dehors brillants qui, ici, attirent, et charment souvent même les plus vertueux.

S'il fallait donner à ces quelques notes une conclusion, je dirais que la femme française exerce son empire de mille façons, par sa beauté, par sa câlinerie, par son influence magnétique, par les charmes de sa conversation, par sa toilette ; c'est avant tout une forte tête, qui sait diriger les plus grosses entreprises, tout comme elle est passée maîtresse dans l'art si difficile de recevoir. Elle commande et ses ordres sont exécutés comme autant d'arrêts souverains.

Combien, à côté, la femme allemande apparaît humble et réservée ; elle qui trône à la cuisine et qui gouverne la chambre des enfants ; elle qui ne sort des confitures que pour entrer dans les compotes ; elle qui ne quitte une broderie que pour prendre un crochet. Certes, ce n'est pas elle qui trouvera la maison trop étroite ou qui aura des envolées vers le dehors !

Pourtant il ne faudrait point voir dans cette ménagère, épouse et mère avant tout, un esprit fermé à toute conception intellectuelle, loin de là. Elle a souvent de réelles tendances esthétiques et par le fait qu'elle vit paisiblement dans son intérieur, elle aime à orner ce *home* qui est son coin de palais. Mais *solide* comme femme, elle fera appel à une décoration *solide*, à un ameublement *solide ;* Allemande, elle sera la propagatrice la plus infatigable de ce mouvement qui a poussé l'Allemagne entière vers les souvenirs d'un glorieux passé artistique.

Oui, certes, dans ce culte de l'intérieur, dans cette vie intime et comme réservée, il y a quelque chose du passé, du moyen âge, alors que le foyer était le véritable centre de la vie, alors que le dehors, belliqueux et incertain, était réservé aux jours de grandes fêtes et de grandes cérémonies.

Et quand, pénétrant plus avant dans cet intérieur peuplé d'enfants, on aperçoit la femme, toujours sérieuse, toujours occupée à quelque soin domestique, on ne peut s'empêcher, pour peu qu'on évoque alors la figure gaie et souriante de la Française, toujours par monts et par vaux, toujours pimpante et désirable, on ne peut s'empêcher, dis-je, de voir dans l'Allemande une femme d'essence

essentiellement bourgeoise et dans la Française une femme d'essence essentiellement aristocratique. Peut-être même, si l'on a quelques attaches, si légères soient-elles, avec le mormonisme, — cette nouvelle forme du christianisme dans les grandes villes, — dira-t-on avec ce voyageur du XVII[e] siècle : « Ayez l'Allemande pour femme, et la Française pour maîtresse ».



Fig. 4. — Vignette de Chodowiecki.

II

L'AMOUR ET LES FEMMES AU XVIIIe SIÈCLE

Ce n'est pas seulement par la variété du type, mais encore, et surtout, par la différence de la conception que les femmes se distinguent entre elles. Sur la plupart des points, une Allemande ne verra pas comme une Française ; ce qui explique pourquoi l'Allemagne n'a, dans son histoire ancienne, aucune femme qui puisse se mesurer avec Jeanne d'Arc. Des prêtresses germaines comme Veleda ou Thusnelda, des bourgeoises comme les femmes dévouées de Weinsberg qui, ayant obtenu de quitter la ville assiégée avec tout ce qu'elles avaient de plus cher, sortirent portant leurs maris sur les épaules; tels sont les types immortalisés par la légende.

Et toutes ces femmes, moins viriles que la Française, sont plus grandes *féminalement ;* elles ont toujours en elles ce côté de l'intimité, de la *Hausfrau* qui est bien, décidément, la caractéristique de l'Allemande.

Ces particularités tiennent, il faut le dire, aux conditions politiques du pays : la Germaine, avec ses idées d'intérieur, d'ordre, de royaume féminin, est le produit des villes libres

et impériales, de la religion bourgeoise et nationale, instituée par Luther. La maison et la cité, voilà son horizon.

Plus tard, lorsque l'Espagne et la France viennent déteindre sur les mœurs allemandes, lorsque *Alamode*[1] et le règne des maîtresses s'implantent de l'autre côté du Rhin, cette même femme se calfeutre dans son intérieur et, pour employer l'expression d'un écrivain local, laisse passer l'orage. Les cours et les petites principautés peuvent vivre à la française, donnant l'exemple de tous les luxes et de toutes les dissipations ; Germaine, elle tâche de s'opposer au courant étranger sans pouvoir, toutefois, sauvegarder entièrement l'esprit de famille.

Vient même un moment où l'exemple, parti d'en haut, finit par modifier les mœurs : si dans les vieilles cités le type de la ménagère se conserve encore, les villes nouvelles, comme Berlin, vont créer une Allemande, plus femme dans l'acception française du mot.

D'autre part, les terribles événements de la fin du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e] donnent naissance à un sentiment nouveau, le sentiment de la patrie, dont la femme ne sera pas la dernière à ressentir les effets. D'où trois types féminins qui sont la résultante soit des événements eux-mêmes, soit des idées remuées par de puissants penseurs :

La femme de l'intimité,
La femme émancipée,
La femme patriote.

[1] Mot créé par les écrivains allemands du XVII[e] siècle, et qui désigne les personnages et les choses à la mode étrangère, de France ou d'Espagne.

Au premier rang apparaissent les femmes de Gœthe et de Schiller, ces femmes tant de fois poétisées par l'art et la littérature, bien Germaines de conception, avec un je ne sais quoi d'indéfini, de vague, qui marque les aspirations nouvelles de la pensée allemande.

Gœthe a, avant tout, le respect et le culte de la femme. « L'amour est tout », dit-il lui-même, « vivre sans aimer, c'est battre de la vaine paille ».

On ne saurait douter de sa sincérité, et, cependant, de nos jours, un écrivain pour lequel je professe la plus grande sympathie, Barbey d'Aurevilly, le merveilleux quoique trop paradoxal styliste, dit dans son *Gœthe et Diderot*, — deux dieux qui le gênent, je ne sais trop pourquoi : — « Les amours de Gœthe sont de niaises et lourdes amourettes, Gœthe n'a jamais été amoureux ».

Cela prouve simplement que Barbey d'Aurevilly ne connaît pas l'amour allemand ou, plutôt, ignore une des phases par lesquelles cet amour, très particulier, a passé.

Depuis plus d'un siècle, en effet, la pensée chez nos voisins cherche à s'insurger contre le relatif ; elle est sans cesse travaillée par le besoin d'immatérialiser l'idéal, c'est-à-dire de lui constituer un monde à part, dans cette vie toute matérielle. De là, les rêveries dont Gœthe donne le signal, Gœthe qui, courtisé à la fois par les deux filles du maître de danse de Strasbourg, se promène des journées entières dans le jardin du vieux pasteur Brion, avec cette Frédérique, son premier et son dernier amour, son éternelle incarnation féminine au travers de tous les corps humains ; Frédérique qui est à la fois, Mignon, Ottilie, Marguerite, la douce et tendre Gretchen.

Comment, vous qui avez si bien défini Charlotte la *beurrière de tartines*, pour employer votre pittoresque image, ainsi que la *tricoteuse perpétuelle* de *Wilhelm Meister;* comment pouvez-vous, ô Barbey d'Aurevilly, vous le remueur d'idées, vous le ciseleur de mots, méconnaître cet amour allemand, tout idéal, tout esprit, qui brûle le cœur et qui refuse d'enflammer les sens, cet amour avec ses promenades au clair de lune, sous les bosquets ombreux; avec les entretiens la main dans la main où le remuement des lèvres constitue la plus brillante éloquence; avec les confidences où les âmes semblent s'entr'ouvrir; avec cette ivresse où le baiser seul est permis; ivresse qui reste confinée dans la tête et dans le cœur, et qui repousse non seulement la jouissance immédiate et irréfléchie, mais qui va même jusqu'à s'opposer à la légitime possession par le mariage, tant il lui semble que la possession matérielle et légale de la femme est contraire à l'amour.

On est allé plus loin dans cette méconnaissance. Quelqu'un n'a-t-il pas écrit que la trinité de Gœthe, du fiancé de Charlotte et de Charlotte, constituait le ménage à trois. Eh bien ! là encore, on a confondu la communauté morale avec la communauté matérielle. Oui, certes, pensées, émotions, idées, vibrations spirituelles, en un mot, sont communes à ces trois êtres ; à ces deux jeunes gens qui affichent, avant tout, la dignité morale, à cette jeune fille qu'on pourrait prendre pour une sœur tant elle est respectée, et qui est presque possédée intellectuellement par chacun de ces deux êtres, un soupirant, un fiancé.

Et les choses, on le sait, ne s'arrêtent pas là. Lorsque, plus tard, Charlotte se marie, Gœthe la tutoye comme par

le passé, Gœthe l'appelle toujours ma *Lotte*, Gœthe correspond avec elle, il continue à s'imprégner d'elle et à l'imprégner de lui. Le conseiller de Weimar se réchauffe à cet échange de pensées féminines, et Charlotte, la svelte jeune fille d'autrefois, aux yeux bleus, aux tresses blondes, qui a soutenu son père et élevé ses jeunes sœurs, qui est maintenant la classique *Hausfrau*, Charlotte porte en elle quelque chose du grand homme.

Gœthe qui n'a pas encore voulu tâter du mariage, qui n'a pas voulu « faire l'essai du bonheur, » qui a esquissé tant de fois le même roman, avec Lili Schœnemann, avec la baronne de Stein, pût-il ainsi, toujours, maîtriser sa passion, confiner son amour dans les bornes de l'extase spirituelle. Ses désirs, ses appétences, éclatant sur le tard, sont là pour nous répondre.

Un jour vint où il regretta de voir ainsi aux bras des autres celles qu'il aimait, et ce jour-là, ce fut pour demander à la baronne de Stein de quitter un époux qui ne pouvait faire son bonheur, et de venir vivre avec lui.

Ainsi donc, et ici je suis d'accord avec Barbey d'Aurevilly, c'est l'aveu d'impuissance de l'amour idéal à satisfaire les aspirations humaines ; c'est la rentrée en scène de l'homme matériel qu'on avait cru pouvoir étouffer sous les fleurs de la rhétorique amoureuse.

Mais ce n'en est pas moins un des côtés de la passion allemande, aux prises avec la jeune fille, avec la ménagère des temps passés, remuée par je ne sais quelles aspirations plus intellectuelles du grand siècle philosophique.

Si l'Allemande du XVIIIe siècle est encore la femme de l'intérieur, elle a un brillant, un piquant, que n'avaient point

ses sœurs des siècles précédents ; elle a surtout un besoin d'expansion, qui apparaît d'autant plus grand qu'elle a été longtemps comprimée.

En comparaison de ceux qui vont venir, Gœthe est un timide, mais il a attaché le grelot et les autres affirment ce qu'il a à peine esquissé. N'est-ce pas Henri de Kleist qui voulait qu'une jeune fille devînt sa femme sans que sa famille le sût ; n'est-ce pas lui qui proposait à sa fiancée de briser subitement, et pour toujours, ses liens antérieurs, les liens de l'enfant avec le père et la mère ; enfin, n'est-ce pas lui, encore, qui voyait dans les préliminaires du mariage — qu'on note bien ceci, — le déshonneur de ce qui doit être, avant tout, la libre union de deux âmes?

Mais dès lors, il faut le dire, dans les classes élevées tout au moins, l'Allemande de Luther a vécu. Le grand mouvement religieux du xvie siècle s'est perdu dans des discussions dogmatiques qui rétrécissent les idées, qui étouffent les caractères, qui isolent la femme et donnent à son rôle, au sein du foyer, un cachet de tristesse morose. C'est donc contre la piétiste, à l'esprit étroit et renfrogné, que se liguent les philosophes et les femmes qui veulent s'émanciper de ce bigotisme sans souffle et sans idéal.

Frédéric Schlegel, Jean-Paul et Schleiermacher du côté des hommes, Caroline Michaëlis, Henriette Herz, Charlotte de Kalb, Mme de Krudener, Emilie de Berlepsch, Adèle Cohen, Rachel Varnhgen, Charlotte Stieglitz, sont plus ou moins à la tête de ces émancipées ; prêtres et prêtresses de l'art, du génie nouveau qui devait allumer dans plus d'un cœur et des convoitises passionnées et des aspirations incohérentes, surexcitant les esprits jusqu'au

point de leur faire perdre la sensation du vrai et du juste.

Ce n'est plus Augsbourg, ce n'est plus Nuremberg, ce n'est plus Cologne, ce n'est plus Francfort, ce ne sont plus les cités aux anciens patriciats, tout pétris d'un dogme orgueilleux, qui donnent le branle aux idées nouvelles ; le mouvement vient des villes imprégnées de l'esprit philosophique de la France voltairienne et révolutionnaire, de Berlin comme de Mayence.

Un élément nouveau, au point de vue de l'esthétique féminine, doit également contribuer pour une grande part à ce mouvement, c'est l'élément juif, apparaissant ainsi sur la scène du monde, avec des idées neuves, des formules moins étroites, une façon bien à part de concevoir et d'exprimer les choses. Toutes ces femmes juives, Adèle Cohen, les filles du banquier Meyer, les filles du banquier Itzig, les Ephraïm, Rachel Varnhagen, Sophie Bernhard, la protectrice en titre des poètes, sont belles, vives, intelligentes ; elles possèdent une grande liberté d'esprit, et montrent de réelles dispositions non seulement pour les langues modernes, mais encore pour l'étude de toutes les questions importantes de philosophie, de morale, d'esthétique. Et à partir de 1800, lorsque l'aristocratie laissera quelque peu de côté ses anciens préjugés, lorsqu'elle ne craindra pas de s'allier à ces femmes, mondaines autant que les anciennes Allemandes l'étaient peu, spirituelles et enjouées autant que les protestantes du jour sont froides et méthodiques, la société berlinoise occupera une place bien à part dans le monde féminin.

Que d'idées, que de conceptions hardies, furent soule-

vées et discutées dans ce monde où trôna si longtemps Henriette Herz, surnommée la ***Récamier allemande***, la ***Muse tragique***, à cause de son attitude majestueuse, ou encore la ***belle Circassienne***, grâce à la blancheur de son



Fig. 5. — Portrait de Rachel Varnhagen.
(*D'après une gravure du temps.*)

teint, Henriette Herz qui est l'amie, aussi intime que platonique, de toutes les illustrations de l'époque.

Mélange bizarre d'idées religieuses et philosophiques, de judaïsme et de protestantisme, qui devait amener la

fondation de cette *ligue de vertu* où hommes et femmes se tutoyaient le plus tendrement possible, où l'on correspondait en hébreu, où l'on échangeait bagues et silhouettes mystiques, où l'on poursuivait le *développement moral et le bon-*



Fig. 6. — Portrait de Henriette Herz.

(D'après une gravure du temps.)

heur par l'affection, mais sans devoirs, parceque l'*affection*, érigeait-on en principe, *ne peut pas connaître de devoirs.*

Quant à ce qu'on est convenu d'appeler la *bienséance*,

considérée comme une règle conventionnelle, elle était purement et simplement supprimée.

On peut juger de ces amitiés, de ces intimités, par les rapports qu'eurent longtemps ensemble Henriette Herz et Schleiermacher, rapports, je le répète à nouveau, tout platoniques, qui se bornent au tutoyement de deux intelligences éprises d'idéal et d'excentricité, sans qu'on ait même jamais essayé de s'aimer d'amour.

« Nous sommes liés par l'amitié la plus pure, la plus fidèle, la plus dévouée, » écrivait Henriette à Schleiermacher, « mais jamais, jamais, je ne pourrai, je ne devrai t'appartenir comme épouse ! » Ce à quoi notre théologien-philosophe répondait par une distinction bien typique entre « la coquetterie libérale et la coquetterie illibérale, celle qui se propose de captiver l'homme tout entier, et celle qui se contente d'éveiller ses sens. »

Et déjà dans Schleiermacher, l'on sent germer les grandes idées qui prévaudront plus tard au point de vue du mariage et de la femme, idées étouffées par le code Napoléon mais que devait revendiquer bien haut la philosophie allemande.

Ces idées, c'est que le mariage, association d'âmes humaines et de forces génératrices, n'en est plus un dès qu'il lui manque cette *condition intérieure et essentielle de l'union ;* c'est que le divorce, garantie morale, est insuffisant au point de vue physique ; c'est que, pour arriver à des mariages parfaits, il faudrait, souvent, échanger les couples entre eux.

Comme on est déjà loin des chastes amours de Gœthe, dans ces dissertations sur l'amour physique où tout est analysé, froidement disséqué !

Que penser, par exemple, de Caroline Michaëlis, successivement femme du médecin Bœhmer, du philosophe Schlegel, du philosophe Schelling, qui commence à l'idylle pour finir par l'intrigue, après avoir subi les persécutions que lui valent ses sympathies françaises? Et pourtant que de puissance intellectuelle dans celle que Gœthe appelait *Mme Lucifer* et dont il eut bien soin de se garer; dans celle qui fut l'inspiratrice de Mme de Staël, qui développa le romantisme, qui soutint le libéralisme.

Quoi qu'il en soit, *Werther* de Gœthe, *Lucinde* de Schlegel, *Titan* de Jean-Paul, sont les trois œuvres capitales pour l'étude des idées allemandes au sujet de l'amour et des sensations féminines. Toutefois, dans *Lucinde* qui émut si profondément l'Allemagne, l'amour, à proprement parler, n'a rien à faire; ce n'est plus de la passion, c'est du raisonnement, c'est de la description qui vise à l'effet; le but est, avant tout, de saper l'honnêteté conventionnelle.

Mélange de passion et de mysticisme, l'œuvre de Schlegel chante les sens, le caprice, les droits de l'individu à l'amour; c'est à la fois une apologie de la nature et de l'innocence dirigée contre la société, comme le XVIIIe siècle aimait tant à en concevoir. Il y a plus; par ses descriptions des mystères de la folie féminine et de la joie de l'homme, il arrive à produire une peinture moralement immorale qui devance de près d'un siècle les études littéraironaturalistes de notre époque. On peut rapprocher des *Bijoux indiscrets* de Diderot, le portrait de Caroline Schlegel qui y figure, portrait tout plein de libertinage esthé-

tique et moral, ainsi que de sentimentalité amoureusement obscène.

Et il faut d'autant plus noter ce rapprochement du sentiment et de la sensualité vulgaire, qu'il survivra à l'œuvre du philosophe ; qu'il doit constituer, par la suite, un des côtés les plus particuliers du caractère allemand.

Faut-il également parler de la hardiesse des opinions émises? Voici de quoi nous édifier. Tandis que Henriette Herz s'étonne de l'importance qu'on semble attacher dans les romans à la conservation de la chasteté avant le mariage, Schlegel, qui avait émis l'avis qu'on devrait bien déporter en Angleterre toutes les prudes, proclame hautement que la plupart des mariages sont des concubinats ou, du moins, des essais provisoires de mariage.

Ne vous récriez point, ces idées seront reprises par la suite, vous les retrouverez sous la plume de plusieurs écrivains, traçant leur sillon, jusqu'au jour où on les verra pénétrer dans l'esprit des masses.

Justes ou fausses, elles n'en doivent pas moins figurer dans les agrégations successives, qui ont contribué à constituer l'Allemande actuelle.

Mais tandis que les philosophes et les femmes émancipées, les Juives surtout, ce fait ne doit pas être oublié, s'épuisaient dans des revendications humanitaires, mélangeant agréablement sentimentalité et sensualité, créant un érotisme tout à fait particulier, bien allemand par son côté sérieux et pédant, de l'érotique documentaire en quelque sorte, d'autres Allemandes se faisaient remarquer dans un domaine différent, non plus par leur étroit amour pour la famille, pour la cité, mais par un amour plus large et sur-

tout plus moderne pour la patrie allemande ou plutôt pour la patrie prussienne, amour qui prit naissance à la suite des immenses désastres de 1806. Ce sont toujours les grandes catastrophes humaines qui font naître chez les



Fig. 7. — Gravure de Schumann, extraite de « l'Art d'être heureux avec les femmes », almanach de 1800.

peuples le sentiment du sol natal, du chez-soi, du *home* faisant partie de ce grand tout qu'on est convenu d'appeler *la patrie.*

Eh bien ! sentant en elles je ne sais quel élan généreux, se souvenant, sans doute, de leurs aïeules, les anciennes Germaines, que Tacite nous montre présidant aux préparatifs de la lutte, quantité de femmes, moins émancipées intellectuellement, peut-être, mais plus imbues de *féminalité*, s'associèrent aux émotions des heures enthousiastes.

Il est surtout deux figures qu'on ne peut oublier ici, la reine Louise et Mme de Lützow.

La reine Louise est dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; elle monte à cheval, elle passe des revues, elle communique à ceux qui l'entourent les généreuses passions nationales dont son cœur est rempli. Elle ne vit que pour la patrie et par la patrie, si bien que lorsque cette dernière succombe sous le poids des humiliations, elle meurt, elle aussi, ne pouvant survivre à tant de désastres répétés. Grande figure doublement belle, moralement et physiquement, dont les Allemands peuvent être fiers et dans laquelle ils incarnent toutes leurs vertus au point de vue féminin.

A la royauté près, Mme de Lützow rayonne d'une gloire aussi pure ; elle qui enrôle pour les corps francs de son mari, elle qui suit de près l'armée, toujours prête à porter aide aux médecins, à soigner les blessés, à les encourager par sa présence.

Dans ces deux femmes également belles, ayant l'esprit, la grâce, la position sociale, réside je ne sais quel enthousiasme chevaleresque qui rappelle les grandes époques.

Et c'est ainsi qu'on peut suivre la genèse de la femme allemande, nationalisée par Luther avec et par la religion, dans ce XVIe siècle qui fut si grand de l'autre côté du Rhin,



LA REINE LOUISE PEU APRÈS SON MARIAGE

(D'après une estampe gravée de 1807.)

perdant son rôle — parce que la paix intérieure lui manque alors, — durant la guerre de Trente Ans; se laissant peu à peu pénétrer par les idées étrangères ou refusant d'y prêter la main, et se réfugiant dans un piétisme étroit, ennuyeux, froidement conventionnel, jusqu'au jour où les idées sur l'amour, le mariage, les sensations féminines, sont remises à nouveau au creuset de la pensée, idéalisées par Gœthe qui est encore l'homme du passé, matérialisées ou, dans tous les cas, singulièrement interprétées par les maîtres de la philosophie nouvelle.

Que de sottises eussent été évitées, que de jugements aussi faux qu'iniques n'eussent certainement pas été portés sur la femme allemande, si l'on avait voulu faire ces études, si l'on avait essayé de remonter aux sources mêmes de la *féminalité* germanique.



Fig. 8. — Vignette de Schubert.

III

LA JEUNE FILLE

Poupée à ressort savamment articulée, sachant dire avec un art parfait : *Oui papa*, *Oui maman*, *Oui monsieur*, mais incapable de voir, ou de raisonner par elle-même, voilà comment bien des gens qualifient la jeune fille française.

Il est vrai que de la même jeune fille, on a fait également une demoiselle au babil intarissable, aux dehors brillants, aimant tous les luxes et tous les plaisirs, avide de spectacles et de promenades, brûlant du désir de se montrer, rêvant toilettes extravagantes et je ne sais quels décolletages aux trois quarts de peau.

Comme si, partout, il n'en était pas un peu de même ; comme si les filles n'étaient pas, partout, piquées de la même tarentule !

Gretchen, cette Marguerite souvent idéalisée par les peintres et les écrivains, citée comme modèle de toutes les vertus passées et présentes, alors que, d'autres fois, on lui a refusé jusqu'à la plus petite des qualités, vaut-elle mieux ? C'est ce que nous allons voir, et pour cela, considérons d'abord l'éducation et le tempérament de la race.

Autant la jeune fille française est étroitement surveillée, autant la jeune fille allemande se meut dans une sphère indépendante.

Est-ce à dire que les Allemands ont mieux résolu le problème de l'éducation de la femme, ou bien doit-on attribuer cette liberté — relative assurément — au fait que l'homme de ces contrées a le tempérament plus froid, que la jeune fille, de son côté, a le cœur moins ouvert à l'amour, si bien que les dangers se trouvent être moins grands?

Grave question, délicate à poser, difficile à résoudre!

Elevée par sa mère, en dehors, pour ainsi dire, de l'influence directe de l'homme, étant censée tout ignorer, la jeune fille française s'instruit surtout par la rue, cette éducatrice des grandes cités.

Juste à l'opposé est la jeune fille allemande, vivant en contact avec les jeunes gens, avec les amis de son frère, car il est rare, vu la fécondité germanique, qu'elle soit l'unique enfant de la maison. Sa mère n'est point là sans cesse, pour la garder, il lui faut pourvoir à se garder elle-même. D'où il s'ensuit qu'elle est plus armée, qu'elle sait ce que les autres ignorent, qu'elle pense, qu'elle agit par elle-même. Ce n'est plus la poupée modèle taillée sur le patron, toujours uniforme du maintien et de la correction, c'est déjà une intelligence éveillée, prenant part d'une façon active, et toujours personnelle, à la vie publique du pays; d'autant plus libre dans ses mouvements, dans le choix de ses plaisirs ou de ses lectures, que l'Allemagne, plus soucieuse que nous de la jeunesse, a des plaisirs et des lectures pour les jeunes filles.



JEUNE FILLE PRÉPARANT LA TABLE

(Dessin original de Mars.)

Que d'occasions de rencontres qui tiennent à autant de particularités de la vie allemande !

Voyez pendant l'été, sur les lignes ferrées qui sillonnent le pays en tous sens, ces bandes de blondes Gretchen, en toilette d'excursion, chapeau rond, manteau roulé passé autour du corps, lorgnette en sautoir, grande ombrelle ou canne de montagne à la main ! Elles vont avec une quelconque de ces sociétés dont le pays fourmille, sociétés de chant, de musique, de gymnastique, d'histoire, d'histoire naturelle, visiter telle ou telle région, telle ou telle ville ; partout admises, partout fêtées ; passionnant, pour leur part, ces sortes de promenades qui leur permettent de satisfaire le besoin de locomotion inné chez tout individu de race germanique. Et, seules ou par petits groupes isolés, elles circulent ainsi, allant se voir de ville en ville, sans que les parents s'inquiètent autrement de ces excursions lointaines. Plus jeunes, on peut les voir sous la conduite de maîtresses et quelquefois même de professeurs plus ou moins imberbes. Tout cela cause et rit ensemble ; personne ne s'en formalise, parce que chacun sait d'avance que rien de fâcheux n'en résultera. En France, le fait passerait pour une excentricité sans nom, pour une de ces choses monstrueuses et hors nature, comme il s'en produit quelquefois. Un peintre saisirait ses pinceaux et en ferait le sujet d'une grande machine classique propre à figurer au Salon sous le titre pompeux de : *L'innocence dans la gueule du loup*. Et ce serait bien autre chose encore, lorsqu'on verrait, par chez nous, de joyeux groupes féminins se mettre ainsi en route, pour aller rejoindre des bandes d'étudiants, frères, cousins, amis ; lorsqu'on assis-

terait à ces rencontres, à ces reconnaissances, à ces embrassades !

Ah ! les bonnes mêlées de jeunesses, les bonnes poussées de jeunes hommes et de jeunes femmes, où l'on s'amuse sans contrainte, où l'on ébauche des romans de vingtième année, où l'on forme des projets d'avenir ! Ce n'est déjà plus l'innocence naïve et c'est encore la jeunesse avec toutes ses illusions !

Que vous alliez sur les bords classiques du Rhin, sur les rives riantes du lac de Starnberg, sur les bords plus gris de la Sprée, sur les côtes sombres et brumeuses de l'Océan, dans toute l'Allemagne, il en est ainsi.

Et si la jeune fille se mêle à tout, participant aux fêtes, aux promenades, aux cérémonies, c'est que, partout aussi, on la respecte. Que la ville où elle habite soit une grande cité populeuse ou une résidence princière humble et discrète, elle peut y circuler sans jamais être accostée ou grossièrement interpellée. Cependant, fait caractéristique, là où le trottoir est plus mélangé, plus disputé, la mode française est souvent invoquée : Gretchen sort accompagnée de sa mère ou d'une servante.

Mais cette jeune fille qui prend ainsi sa part des fêtes et des plaisirs est la même que vous verrez s'occuper des choses de l'intérieur. Habituée, de bonne heure, aux soins du ménage, c'est elle qui, suppléante de sa mère, accompagne la bonne au marché, à ce pittoresque marché des villes d'outre-Rhin, s'étalant dans toute sa splendeur de coloris sur les places et dans les rues, au lieu d'être comme les nôtres resserré dans une halle couverte. C'est encore elle qui soignera les petits frères, qui leur servira



FIANCÉS ALLEMANDS CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Dessin original de Mars.

d'institutrice, qui fera ses robes, qui arrangera celles des sœurs cadettes.

Ce sens pratique, cet apprentissage de la vie sont, pour beaucoup, dans la supériorité de la jeune Allemande qui, tout en connaissant le côté matériel de l'existence, n'en conserve pas moins des aspirations vers l'idéal.

Combien moins mystique est son éducation, si on la compare à celle que reçoivent nos jeunes filles : elle sait le pourquoi et le parce que des choses, non par pure intuition, non pas en risquant un œil à la dérobée, à l'instant propice où la mère s'est relâchée de sa surveillance habituelle, mais par raisonnement, par déductions.

Elle flirte avec les jeunes gens tout en sachant fort bien où peut la conduire cette cour platonique ; si elle se laisse aller jusqu'au point de se compromettre, et surtout, s'il y a de la *casse*, soyez certain que ce ne sera nullement par ignorance des choses. Les jeunes filles ne s'enflamment-elles pas comme de l'étoupe? Demandez-le plutôt au proverbe allemand qui dit : « Une fille attrape une fuite aussi facilement qu'un vêtement blanc une tache. »

Toutefois, de même que les taches peuvent s'enlever sur le blanc, de même les fuites se peuvent réparer.

L'innocence, n'est-ce pas, au reste, un cliché dont on a bien abusé, puisque, en somme, les filles sont en tout et partout averties par leurs secrets instincts ! La seule différence est qu'en France, il ne leur est pas permis de penser ouvertement à la fonction qui leur incombe, tandis qu'en Allemagne, l'éducation, moins bégueule, leur apprend à envisager les choses sans fausse pudeur.

C'est que, là-bas, la maternité est une des grandes

bases de l'édifice social qui marche de pair avec la crainte de Dieu et l'amour du Souverain, c'est que, nulle part, le « croissez et multipliez », sous l'égide des autorités terrestres et divines, n'a, comme en Allemagne, pénétré les masses.

Ce que la jeune Française voit dans le mariage, c'est, on le sait, le plaisir de s'entendre appeler : *Madame*, l'émancipation de la tutelle maternelle, souvent impatiemment supportée, la possibilité d'aller et de venir, de jouir un peu de cette vie qu'elle a pu à peine entrevoir, mais dont elle devine tous les charmes et toutes les griseries. Le mari et la maternité viennent après. La jeune Allemande, elle, voit déjà la famille qu'elle procréera avec celui qu'elle aime, ce qui ne veut pas dire, assurément, qu'elle soit exempte de toute idée d'ambition ou d'amour-propre.

O classique Gretchen, aussi habile musicienne que bonne ménagère, vous qui êtes entendue à tous les travaux d'aiguille ; vous qui aimez les grandes armoires à linge où les piles s'entassent dans un ordre parfait ; vous qui avez appris dans des écoles spéciales à cuisiner et à tailler vos robes ; quel que soit, du reste, votre nom, Mina, Victoria, Amalia, Bertha, Hedwige, Luise ou Ottilie, je sais à quoi vous pensez, je sais ce que vous ambitionnez.

Vous pensez au mari idéal, à celui qui, pour vous, représente une des colonnes de la patrie, à l'officier ou à l'étudiant ; vous songez au titre qui flattera tant vos rêves ambitieux. Épouse d'un *Herr Doctor*, d'un *Herr Professor*, d'un *Herr Major*, vous vous voyez déjà la *Frau Doctorin*, la *Frau Professorin*, la *Frau Majorin !*



A L'ÉCOLE DE CUISINE

(Dessin original de Mars.)

Mais ici, une question se pose, à laquelle il me faut répondre sous peine de voir mon lecteur m'échapper : Cette Gretchen dont les qualités sont si nombreuses, qui est douce, bonne, aimante, qui ne songe qu'à la famille et aux devoirs de l'intimité, est-ce bien encore la jeune fille d'aujourd'hui, le *Backfisch*[1] classique, suivant l'expression plus ou moins poétique d'outre-Rhin? Ne subit-elle pas, elle aussi, comme presque partout, certaines influences modernes, essentiellement pratiques, qui enlèvent à la femme beaucoup de son idéal et qui feront bientôt de l'amour vrai, désintéressé, une chose de plus en plus rare?

Une femme-auteur de l'Allemagne, la baronne Kathinka von Rosen va nous édifier sur ce point :

« L'éducation de notre jeunesse féminine, » écrivait-elle tout récemment, « laisse beaucoup à désirer. Malgré les écoles, malgré les cours qui ont été multipliés jusqu'à satiété, la véritable éducation, dans les classes élevées, prend une tournure déplorable, et le côté superficiel va toujours en augmentant.

« Jetons un regard sur nos jeunes filles à moitié développées. Ne sont-elles pas d'affreuses figures de modes en miniature? Les *Backfisch*, aux longs bras minces, à la large

[1] Littéralement, le *Backfisch* est un petit poisson à frire, qui, lorsqu'on recueille le produit de la pêche est jeté dans un baquet spécial, jusqu'à ce qu'il soit prononcé sur son sort, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on sache si on le gardera ou si on le rendra à la mer.

Le *Backfisch* est donc le symbole d'un être qui ne sait pas encore bien à quoi il appartient, et c'est pourquoi ce terme s'applique le plus souvent dans un sens ironique à la jeune fille placée par son âge entre l'école et la société.

taille, aux épaules pointues, aux dents blanches, aux joues roses, aux yeux brillants, aux longues tresses, ont entièrement disparu. Où sont-elles ensevelies ces filles vraiment laides, à la démarche gauche, aux manières maladroites, que l'on devrait pourtant regretter parce qu'elles étaient jeunes et enfantines, parce qu'elles avaient un cœur chaud, parce qu'elles ressentaient un brûlant enthousiasme pour tout ce qui est beau et grand, et qu'elles se seraient avec joie sacrifiées pour les leurs ! Qu'avons-nous maintenant à la place ?

« Des petites femmes bien parées, habillées à la dernière mode. Le dedans répond au dehors. Les *Backfisch* d'autrefois s'entretenaient entre elles de leurs poupées et de leurs jeux, n'adressaient la parole aux gens âgés que si on les questionnait, nos jeunes filles modernes dédaignent les poupées, parlent théâtre ou tableaux de Mackart, et sur chaque chose et sur tout donnent leur avis avec une suffisance qui n'a d'égale que l'arrogance. Rêvait-elle d'avenir, la jeune fille d'autrefois, tout aussitôt se présentait devant elle une vie d'intimité simple et heureuse ; elle se voyait aux pieds d'un héros orné de toutes les vertus humaines. Aujourd'hui, l'idéal de la jeune fille de quatorze ans est un sac d'écus ; elle est, avant tout, pratique. »

Ainsi donc, en Allemagne, aussi, le dieu Argent, ce tyran des sociétés modernes, est en train d'exercer son influence délétère. Et qui en souffre tout d'abord ? La femme, par conséquent l'amour. Le jeune *Backfisch* qu'on voyait autrefois de par les rues, le nez au vent, son carton sous le bras, dans une toilette plus ou moins correcte,

s'inquiétant fort peu de l'argent, de sa valeur et de son importance, tend à disparaître, cela est très vrai. Cette modification dans les mœurs est particulièrement visible sous le crayon des dessinateurs : ouvrez un journal illustré, et les anciennes écolières, aux dehors si simples, vous apparaîtront avec la jaquette café au lait, livrée universelle de la *pschutteuse* moderne.





Fig. 9. — Le *Backfisch* d'autrefois et le *Backfisch* moderne.
(*D'après des dessins de Spitzer et de Schlittgen, dans les* Fliegende Blætter.)

La jeune Allemande a revêtu l'uniforme et devient la poupée élégante dont nos civilisations ont fait, en quelque sorte, un type international. Mais en est-il ainsi partout, dans un pays qui, comme l'Allemagne, présente une telle diversité de physionomies ? Assurément non ; et il est plus d'une cité dans laquelle vous pourrez rencontrer encore l'ancien *Backfisch*.

Que d'individualités, au reste, pour conserver l'originalité féminine de la race : filles de militaires dont l'idéal est le jeune *lieutnant*, peintresses, wagnériennes, végétariennes, doctoresses, étudiantes, et bien d'autres, non moins excentriques. Pénétrez dans le pays ; vous trouverez ici les villes à argent où domine le type juif, les villes industrielles et manufacturières où les mœurs sont toujours



Fig. 10. — Wagnérienne et peintresses.
(*D'après des croquis de W. Grægler.*)

restées empreintes d'une certaine bonhomie; là, les villes princières, les ***Residenzstædte***, avec leur morgue aristocratique; puis les villes universitaires au pédantisme classique, les villes du livre et de la peinture, plus fantaisistes, recherchant le caprice et l'élégance, enfin les villes encore rustiques par le fait qu'elles sont le centre d'une certaine agglomération paysannesque, si bien que l'atmosphère de Francfort ou de Berlin n'est pas l'atmosphère d'Elberfeld, de Hambourg, de Dresde, de Brunsvick, de Weimar, d'Iéna ou de Munich.

Et puis, quelle que soit la ville, ce qui constituera toujours la plus curieuse particularité des mœurs, c'est la liberté presque absolue laissée à la jeune fille quant au choix d'un époux. C'est en vain que les parents formeront des projets ; c'est en vain qu'ils la produiront à tous les *von* de la localité pour obtenir par son argent les honneurs d'une alliance aristocratique : leurs combinaisons viendront échouer devant la volonté de leur fille, si le parti qu'on lui propose n'a pas son assentiment.

Comment pourrait-il en être autrement, quand la jeune fille se développe dans les mêmes conditions d'indépendance que la jeunesse masculine, quand elle peut laisser parler ses instincts, quand elle a toute liberté pour recevoir, pour présenter à ses parents les jeunes gens qui lui plaisent?

Maintenant, que faut-il penser des singulières idées qui ont cours en France sur l'amour allemand? Les uns affirment hautement que ces blondes jeunesses sont incapables d'aimer; les autres, cherchant à analyser leur amour, disent qu'il ne part point du cœur; qu'il est le produit d'un état de surexcitation cérébrale amenée par la lecture de livres romanesques.

Étrange façon de juger, assurément, qui équivaut presque à dire que l'amour est le propre de certaines races et reste inconnu des autres.

Or, qu'est-ce qu'une jeune fille qui n'aimerait pas, une jeune fille dont le cœur serait éternellement fermé? Que Gretchen se monte la tête, je le veux bien, mais toutes les jeunes filles n'en font-elles pas autant ; l'amour lui-

même n'est-il pas un composé des griseries du cerveau et des griseries du cœur ?

Elles mentiraient donc, alors, toutes ces lettres d'amour pleines de sentiment et d'élan, à travers lesquelles on sent passer l'âme de celle qui les écrit ; car, dussé-je surprendre bien des gens, je leur dirai que les jeunes Allemandes ne se font pas faute d'en écrire.

Eh bien ! quelque ridicules que soient ces idées, je les trouve développées tout au long dans un récent ouvrage, lequel abonde cependant en justes appréciations sur l'Allemagne et ses habitants !

Je copie :

« Se créer une position, posséder son chez soi, *gemüthlich*, confortable, environné de bien-être, sans autres soucis que ceux de son ménage, où elle puisse se procurer la plus grande somme de jouissances matérielles, bien manger, boire et dormir, bien dormir, boire et manger, voilà son rêve. Elle ne comprend pas autrement le mariage. Il lui faut du solide, du positif : quant à l'amour, ça ne compte pas.

« Un jeune homme se propose-t-il de demander la main d'une jeune fille ? pas n'est besoin d'intermédiaire : une simple annonce dans un journal suffit. L'affaire se débat et se conclut directement entre parties, par correspondance et échange obligé de photographies. Si les deux jeunes gens se connaissent déjà ils entrent aussitôt en propos et se posent des questions. La demoiselle ne dira pas à l'adorateur : « M'aimez-vous ?... » elle n'y songe même pas ; mais « Pouvez-vous nourrir une femme ?... » — « Êtes-

vous en place (*angestellt*)?... » « Combien gagnez-vous par an?..... » « Avez-vous de la fortune?... « Tout est là. L'Allemande n'y va pas par quatre chemins. Bon souper, bon gîte d'abord, quant au reste... on verra. »

« Age, beauté physique, difformités ou laideur, peu lui importe ; que le prétendant soit jeune, vieux, beau ou laid, goutteux, cul-de-jatte ou manchot, que ce soit Apollon, Narcisse ou Quasimodo... »

« Pouvez-vous nourrir une femme? avez-vous de la fortune? Voilà la question ... »

Et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

Oui certes, la jeune fille veut que son futur mari puisse la nourrir, subvenir aux frais du ménage, et cela justement parce qu'elle ne recherche pas, en général, ce qu'on est convenu d'appeler, chez nous, un mariage d'argent. Elle n'aspire pas après la fortune ; elle demande le bonheur et la tranquillité dans une médiocre aisance.

Quant à la beauté masculine elle est loin d'afficher pour elle un pareil mépris, et si l'amour était aussi étranger qu'on veut bien le dire, aux unions maritales, que signifieraient ces fiançailles dont la durée dépasse quelquefois plusieurs années? N'est-ce pas pour permettre au fiancé choisi de se créer une position, chose fort juste qu'il faudrait souhaiter voir s'introduire dans nos mœurs, au lieu des honteux marchandages pécuniaires dont la chronique parisienne dévoile chaque jour les secrets. S'il en était ainsi, tant de beaux messieurs ne se feraient pas entretenir par leurs femmes !

Assurément, il est des jeunes filles allemandes qui passent avec la plus grande désinvolture d'un amoureux à

l'autre, qui laissent même quelque peu effeuiller leur couronne virginale, mais ces faiblesses ne constituent pas une des particularités de la race. On les retrouve partout, plus ou moins.



Fig. 11. — Et maintenant, excusez ma question : notre conversation ne vous a-t-elle pas donné mal à la tête?
— Oh! nullement, mesdemoiselles, je suis marié depuis vingt ans.
(*Caricature de Bechstein dans les* Fliegende Blætter.)

De ce qu'elles peuvent disposer plus librement de leur main, il ne s'ensuit pas, non plus, que leur choix soit toujours heureux, mais cette liberté a ceci de bon qu'elle permet à la jeune fille une étude plus complète du carac-

tère de l'homme. On ne la jette pas dans les bras d'un inconnu dont elle est destinée à devenir la femme par ordre paternel ; elle peut choisir, elle peut voir, elle peut apprécier. Si elle n'a point trouvé son âme sœur, elle se résoud au célibat, à moins qu'elle ne se fasse enlever de plein gré par quelque jeune étudiant, quelque fringant militaire ou quelque précepteur sachant habilement passer de la théorie à la pratique. Cela se voit, et même assez souvent.

Enfin, si dans les cités financières et commerçantes, si même dans la plupart des grandes villes, le *Backfisch* devient essentiellement pratique, essentiellement prosaïque, l'Allemagne ne manque pas encore, pour cela, de sentimentales Gretchen, qui brodent à leurs amoureux pantoufles et bretelles, qui leur font des calottes à glands en même temps que des capuchons pour lampes, et qui, lorsqu'ils sont au loin, leur envoient des lettres encadrées de *Vergissmeinnicht*.

Pour en savoir plus, il faudrait pénétrer jusqu'au plus profond de l'âme humaine, et c'est là l'éternel inconnu. L'Ève allemande ne se laisse pas plus facilement deviner que l'Ève française. Toutes deux sont sœurs : si l'une a plus d'expérience que l'autre et moins de curiosité native, c'est le fait de l'éducation et non de la nature.

Je n'essaierai pas de mettre l'une au-dessus de l'autre, ce serait sans raison, mais ce qu'il importe de bien retenir pour la classification des types, c'est que l'une a une vie personnelle, tandis que l'autre — je veux parler de la jeune Française — est bien réellement un *Backfisch*.

En France, en effet, la jeune fille n'a aucune place au soleil : elle ne peut prendre part à notre existence et nous

ne savons pas nous mettre à sa portée. Les hommes d'un âge mûr la fuient et l'isolent : dès qu'elle apparaît quelque part, aussitôt les propos semblent perdre de leur entrain. Il est rare qu'on veuille causer avec elle ; il est non moins rare qu'elle puisse tenir une conversation de quelque intérêt dans le domaine des idées. Et il ne saurait en être autrement puisque tout doit lui être fermé.

L'Allemand, au contraire, va à la jeune fille, il lui fait place, il lui ouvre la vie, que dis-je, il crée toute une vie pour elle, si bien qu'elle constitue un des éléments actifs de la société. Au lieu d'être une gêne, elle en devient un des charmes.

Grande et féconde idée qui sans cesse entoure l'homme de féminité ; qui lui apprend à respecter la femme sous sa première forme ; qui l'habitue à sa présence et qui, d'autre part, fait connaître à la jeune fille ce monde qu'elle doit contribuer à perpétuer.

Ce n'est point une recluse, une vierge, élevée pour être immolée au jour donné, et qui, le sacrifice une fois accompli, pourra entrer dans ce monde qui, jusqu'alors, lui restait fermé. C'est l'être humain qui, à travers les transformations de l'âge et de la raison, n'en a pas moins été mélangé à la vie commune. Si bien que, pour tout dire, lorsque le mariage arrive, la jeune Allemande qui a déjà vécu peut y entrer de plein pied, tandis que la jeune Française, qui n'a fait que l'entrevoir à travers les grilles de l'éducation et de la convention, commence d'abord par s'amuser, par jeter son bonnet par-dessus les moulins du code.

Puissent ces mœurs devenir les nôtres et tout le monde

y gagnera, car ce sera la preuve évidente que la société française aura donné à sa conversation un tour plus moral sans être pour cela, ni bégueule, ni ennuyeuse, deux ennemies dont l'honnêteté n'a que faire.



Fig. 12. — Petites filles munichoises.
(D'après des croquis de W. Grægler.)

IV

LA FEMME

Une Anglaise, miss Anny Fay, qui a publié en 1882 des études sur la musique germanique, dit au sujet des femmes :

« Les dames allemandes mangent trop et trop souvent. Elles deviennent ainsi trop corpulentes, et, par-dessus le marché, elles trahissent cette infirmité en portant des robes carrées, c'est-à-dire échancrées rectangulairement. De plus elles soignent fort mal leurs dents, ont rarement des traits réguliers, et trop souvent le teint échauffé. »

Il est vrai que dans un volume français, j'ai lu tout le contraire :

« Au demeurant, de belles dents, une peau rose et transparente, une taille élancée et un buste richement garni de ces charmants attributs qui révèlent une prédisposition à la maternité. »

On n'est pas plus poétique.

Je voudrais mettre nos deux écrivains d'accord ; faisons appel à un troisième, qui va peut-être nous donner une appréciation plus juste, plus impartiale.

Or, pour le troisième, l'Allemande reluit, elle se lave la figure avec du savon, mais se nettoie rarement les ongles. Elle fait admirablement les gâteaux, elle sait jouer du Beethoven, mais elle n'a aucune des grâces de la femme. Dans les plus petites politesses, elle voit une preuve d'amour; elle ne se donne pas, elle s'offre avec une impudence gauche qui est sans égale. — Est-ce tout? Non.

Entrant dans les détails les plus intimes de la toilette, l'auteur ajoute : « Et mal habillée, avec des jupons de flanelle, des pantalons de flanelle rouge, des corsets en coutil mal faits, des chemises bien hautes en grosse toile, des bas tricotés bien courts finissant au-dessous du genou. » Peut-être allez-vous penser, est-ce là, en effet, *l'attifement* de quelques Allemandes? Non point. « Toutes sont attifées de la sorte, » affirme-t-on en manière de conclusion.

N'interrogeons pas un quatrième ; il nous apprendrait galamment que les Allemandes ne sont point des femmes, mais « des espèces de femmes ».

Toutefois, même dans ces ridicules exagérations, il y a du vrai, et cela parce que, comme je l'ai déjà suffisamment indiqué, l'Allemande est plus mère, plus *Hausfrau*, que femme. Le côté captivant et capiteux que donnent seuls les dessous de la toilette, ces dessous qui sont toute une science, lui échappe souvent. A quoi bon, du reste, émoustiller son mari, à quoi bon faire appel à des montagnes d'illusions! Les Allemands ne s'emballent pas de la même façon que nous.

Et la faute de tout cela, ce serait, nous dit-on, l'édu-

cation de la jeune fille, bourrée de sentimentalité romanesque, à qui l'on fait envisager la vie comme « un poème à la crème ». Pour le coup, je m'insurge, puisque, de toutes les jeunes filles, l'Allemande est justement celle qui reçoit, on vient de le voir, l'éducation la plus large, la plus dégagée de préjugés.

Mais, dans ce domaine, toutes les erreurs ont été commises, et elles devaient l'être, parce que la dualité du caractère allemand échappe presque toujours au Parisien, quand bien même il aurait fait là-bas des éducations de jeunes princes.

Enfin ne pousse-t-on pas la plaisanterie, *fumisterie* serait le mot propre, jusqu'à écrire que la famille de l'autre côté du Rhin est un rêve, que la vie de famille existe encore moins, que le mariage n'y est qu'une question de dot, et la mort une affaire de testament. Pour que la farce soit complète on devrait ajouter : l'esprit de famille a sa plus haute expression en France; en France, où jamais on ne s'informe de la dot d'une jeune fille, où jamais on n'oserait seulement prononcer le mot d'espérances. Au moins, cela serait du comique de bon aloi.

Donc, l'Allemand ne reste pas à la maison, et sa femme, elle, y reste toujours. A la rigueur cela prouverait que l'Allemande se complaît dans son intérieur, dans ce domaine qu'elle a su se constituer et que j'ai essayé plus haut de définir. Mais le fait n'est pas exact, et, pour écrire de pareilles choses, il faut ignorer complètement la vie germanique.

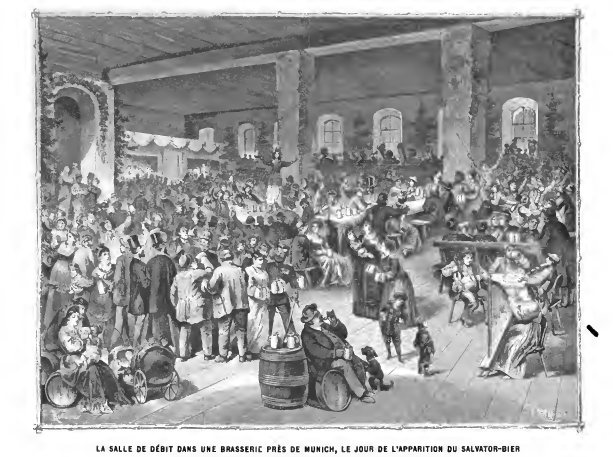
Dans quel pays, en effet, si ce n'est en Allemagne, le beau sexe a-t-il l'habitude de fréquenter les cafés, bras-

series et autres établissements publics du même genre! Dans quel pays voit-on des familles entières, où l'élément féminin domine souvent, mère, épouse, filles, belle-mère, belle-sœur, tantes, petites-cousines, venir s'asseoir autour d'une table de brasserie, buvant à la ronde dans les grandes chopes en grès, jacassant à qui mieux, et cela tout en tricotant, tout en faisant du crochet.

Critiquez, tant que vous voudrez, ces mœurs qui peuvent nous paraître étranges; au besoin même, présentez-les sous leur aspect grotesque, mais ne dites pas que la femme allemande est laissée toujours seule à la maison, quand il suffit de huit jours d'observation pour la voir avec son mari et les siens partout où l'on se peut montrer; à la brasserie, au concert, au spectacle.

Assurément, il serait plus logique de s'élever contre ce besoin du dehors, — singulier chez un peuple qui tient tant à l'intérieur, — l'étranger ne pouvant d'emblée saisir les particularités de la vie locale, ni la portée exacte de certains mots.

Il convient, donc, avant tout, d'expliquer la façon dont les Allemands, hommes et femmes, comprennent l'intimité, la *Gemüthlichkeit.* Ce n'est nullement le *home* dans le sens anglais, pas plus que notre coin du feu: pour être *gemüthlich,* une chose n'a pas besoin de se trouver à l'intérieur. Est *gemüthlich* tout endroit où l'on se réunit ensemble sans façon pour causer familièrement, échanger des idées les coudes sur la table. Une brasserie, un *Kaffeehaus,* un *Biergarten,* un *Concert-Promenade* peuvent présenter le caractère de *Gemüthlickeit* au même titre, au même degré que la maison, que le chez-soi de l'appar-



LA SALLE DE DÉBIT DANS UNE BRASSERIE PRÈS DE MUNICH, LE JOUR DE L'APPARITION DU SALVATOR-BIER

(Composition de E. Stauber publiée dans le journal *Das Buch Für Alle.*)

tement. C'est plus et c'est moins que notre sans-façon, puisque pour constituer cet état particulier, il faut des causes extérieures qui restent absolument étrangères au sans-façon.

Et si l'Allemand des deux sexes recherche ainsi le *gemüthlich*, c'est que, malgré une certaine correction, malgré sa froideur, sa raideur, il est avant tout l'ennemi de la gêne, du guindé, de la retenue dans les attitudes, dans les poses, comme dans le langage. Encore un des doubles aspects de sa physionomie. Fuyant le monde avec ses exigences, avec ses dehors brillants et luxueux, il s'est constitué, pour ainsi dire, un extérieur intime, familial, au même titre que son intérieur.

En général, il va partout pour s'amuser et non pour se montrer; je parle des classes bourgeoises. Matériel, il lui faut des plaisirs auxquels il puisse éprouver personnellement une jouissance intime, plus positive, plus palpable que la satisfaction bien platonique de se faire voir ou d'être vu.

Les théâtres en sont un exemple frappant, les théâtres qui, la plupart du temps, seraient vides chez nous, si l'on ne pouvait y étaler des toilettes et y faire briller des diamants. En Allemagne, le théâtre est un lieu où l'on va pour entendre de la musique ou pour écouter des comédies; en un mot, pour voir ce qui se passe sur la scène et non dans la salle. Or, tout extérieur sans luxe, sans prétentions, ne peut exister justement qu'avec le concours de la femme, de la femme plus intime, plus simple, moins éprise de certains besoins artificiels qui sont la perte de notre société.

Tout porte, du reste, en Allemagne, à cette vie extérieure du soir, de *l'après-soupée*, si l'on veut, qui n'a aucun point de contact avec la vie de nuit menée en France. Généralement, celle-ci se passe entre hommes ou



Fig. 13. — A Klosterneuburg (Autriche). Danses dans la cour d'une brasserie. (*D'après des croquis de V. Katzler.*)

entre hommes et femmes d'une espèce particulière, que Gavarni appelait plus ou moins pittoresquement des bambocheuses. Chez nos voisins, au contraire, où l'habitude est qu'on fasse à 1 heure un substantiel repas, le besoin de locomotion en famille s'accroît du fait que le

soir, dans beaucoup de maisons, on ne cuisine pas : quoi de plus naturel, donc, que d'aller manger ensemble à la brasserie, dans un de ces grands établissements, où, moyennant une modeste entrée, on aura l'agrément de dîner en musique.

Et ce qui facilite encore cette vie publique de famille, c'est que, dans la plupart des villes, la rue, le café ne sont pas exclusivement à la fille et à l'Alphonse ; c'est que



Fig. 14. — Famille à la brasserie.
(D'après un croquis de H. Schlittgen).

la partie saine de la population prétend profiter dans la plus large mesure de tous les plaisirs extérieurs.

Le même fait ne se remarque-t-il pas dans les grandes fêtes nationales, dans les exhibitions auxquelles participent toutes les classes de la société; de qui sont composés les cortèges, les bals en plein vent, si ce n'est des femmes de la bourgeoisie !

En somme, qu'il s'agisse d'une chose exceptionnelle ou d'un acte de la vie ordinaire, partout apparaît la femme, la femme qui tient une place considérable dans l'existence locale, qui n'est point seulement la ménagère, la servante,

faisant des enfants et la cuisine, mais qui est aussi la compagne, l'accompagnatrice de l'homme.

Là réside, du reste, pour une grande part, l'originalité de l'Allemande. Femme à l'esprit pratique, elle ne se fait pas désirer, elle ne se fait pas rechercher, elle ne plane pas, mais bien au contraire, elle va au-devant de son mari, elle se plie à ses habitudes, elle participe à son existence extérieure, estimant que la femme doit vivre de la vie de l'homme et non l'homme de la vie de la femme. Pas de princesse, pas de belle des contes de fées, une modeste bourgeoise, souvent bonne et toujours simple, familière avec tous, causant avec les domestiques, auxquels elle saura donner des ordres d'une façon patriarcale tout en faisant respecter son autorité.

Ce qu'on peut lui reprocher, je le sais, je l'ai déjà indiqué : elle est lourde, elle est massive, elle ne sait pas dire de ces riens charmants que forge l'esprit et qui viennent expirer sur les lèvres, elle n'est pas un objet d'art, de luxe ou d'agrément ; mais voyez-la attachée à sa besogne matérielle, toute débordante d'une douce affection, plus sentimentale que passionnée à proprement parler, et vous comprendrez alors le charme qu'on peut trouver en elle, l'amour qu'elle peut inspirer.

Faut-il parler du mariage allemand, fleuve paisible dont le cours est souvent majestueux : ce n'est plus, comme on nous le disait tout à l'heure, un essai de vie à deux, c'est la mise en pratique des principes formulés pendant le temps des fiançailles, cette véritable école préparatoire des époux. Durant ces années d'introduction, les caractères se sont fondus, la femme s'est faite à l'homme, elle



ALLEMANDE A LA PROMENADE
Croquis pris à Ostende.
(Dessin original de Mars.)

s'est laissé pétrir à son image; elle a peu à peu abandonné ses caprices, ses bizarreries, ses volontés inconscientes de jeune fille.

Si la femme des classes élevées se montre, comme partout, moins malléable, plus désireuse de l'inconnu, dans la bourgeoisie où il faut élever toute une famille, homme et femme ont trop à faire pour songer même aux émotions du dehors.

L'enfant, n'est-ce pas lui qui donne au foyer allemand toute son importance, n'est-ce pas lui qui contribue à constituer le caractère de l'Allemande?

Là-bas, en effet, la fécondation n'est pas dosée, arrêtée, limitée à un nombre de rejetons, plus ou moins élevé, suivant la fortune ou la position des conjoints, l'œuvre de chair doit s'accomplir, la graine humaine doit librement germer et pousser.

Il n'est pas rare de voir des femmes du monde nourrir elles-mêmes, comme au temps déjà lointain où les idées préconisées par Jean-Jacques Rousseau étaient accueillies avec enthousiasme par la noblesse, et jamais, pour ainsi dire, la femme pauvre ne se sépare de son enfant, tant l'instinct de la maternité est développé chez la Germaine.

S'il me fallait porter une appréciation sur le niveau moral de la femme des classes moyennes, de celle qui n'accorde qu'un intérêt restreint aux plaisirs mondains, je n'hésiterais pas à le mettre bien au-dessus du niveau habituel des autres pays.

Cette moralité tient, du reste, à des causes toutes spéciales, c'est-à-dire à la facilité d'expansion accordée à la jeune fille, à la reconnaissance solennelle de ce principe

éternellement vrai qu'il faut que jeunesse se passe, plus ou moins bruyamment suivant le sexe, mais qu'on ne peut prétendre à une sagesse absolue de la part de la jeune fille, tout au moins en ce qui concerne la virginité du cœur, alors que toutes les fredaines seraient excusées chez le jeune homme.

Jean-Jacques Rousseau n'avait-il pas déjà exprimé cette manière de voir, quand il disait : « Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles et les femmes sévères. C'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas[1]. »

Eh bien! qu'on interprète la chose comme on voudra, ce fait est exactement celui qui se présente en Allemagne. Les filles qui sont à prendre, qui sont faites pour être prises, dit un vieux dicton souabe, se laissent approcher sans trop de difficultés; peut-être si vous vouliez essayer auprès des femmes mariées, seriez-vous moins heureux; ce qui ne veut point dire qu'elles soient toutes d'une honnêteté rigide, qu'elles ne se laissent pas aller quelquefois aux bras du premier venu, et même de leur domestique, si celui-ci est un beau mâle. Des comtesses n'ont-elles pas, en notre pays, porté leurs regards jusque sur le siège des trois chevaux, ce trône ambulant des cochers d'omnibus? Mais partout, ce sont des exceptions, et l'on sait que je ne base pas mes études là-dessus.

Une grande raison, en somme, pour que la femme

[1] Il est assez bizarre de rencontrer le même sentiment chez les races inférieures. Mantegazza, dans son remarquable volume *L'Amour dans l'humanité* (Paris, Fetscherin et Chuit), formule ainsi leur façon de voir: « Amour libre chez les jeunes filles; amour réservé plus ou moins à un seul homme après le mariage ». Ceci, bien entendu, à titre de curiosité et sans vouloir faire aucun rapprochement.



AU SALON DE LECTURE AVANT LA TABLE D'HOTE

(Dessin original de Mars.)

allemande, peut-être déjà moins désirable par elle-même, à cause de son manque de piquant, ne sombre pas aussi facilement, c'est qu'elle a une existence très remplie, c'est qu'elle a presque toujours autour d'elle l'enfant dont l'absence est la cause de tant de faiblesses humaines.

Second point, et c'est là où la contradiction du caractère germanique apparaît dans toute son évidence, c'est que, n'ayant pas, par suite de sa disposition au lymphatisme qui accroît avec l'âge, ce qu'on est convenu d'appeler un *tempérament*, s'il lui arrive de se livrer à un étranger, ce sera par un effet purement physique, sans amour, sans passion. Jeune fille, elle donne son cœur et elle ne reprend pas ce qu'elle a donné; femme, si elle se laisse détourner de ses devoirs, elle ne fera que prêter son corps.

Assurément, je ne cherche pas à la chose une excuse possible, je voulais seulement, par cette particularité du tempérament expliquer, au point de vue physiologique, la propension naturelle de l'Allemande au laisser-aller.

Est-ce le côté femelle qui a développé en elle la maternité? est-ce, au contraire, la maternité qui est la conséquence de cet instinct de femelle? je l'ignore; mais ce qui est certain, c'est qu'elle représente avant tout l'idée de la fécondation.

Pour Dieu, pour la Patrie, pour le Roi, cette devise germanique peut s'appliquer également bien à la femme ; car c'est pour cette sainte Trinité des races du Nord qu'elle accomplit l'œuvre humaine.

Dieu, c'est, à son point de vue, le couronnement de l'édifice; la Patrie, elle en a aujourd'hui l'instinct puissamment développé, cherchant à se nationaliser jusque dans le

costume, et le Roi c'est son idéal suprême sur terre. Pour se rendre compte de ce dernier sentiment, il faut avoir entendu parler par des bouches féminines du feu roi de Bavière, ce sympathique et lymphatique Louis II qui restera une des figures les plus étranges de notre temps, ou bien de l'empereur d'Allemagne, ce soldat-gentleman qui, malgré son grand âge, fait encore tourner les têtes.

Unser Kœnig! Unser Kaiser! De quelle façon magique l'Allemande prononce ces deux noms! L'une d'elles ne me disait-elle pas : « *Mon rêve serait d'être embrassée par l'Empereur* », parole grande et naïve, qui montre bien quel puissant idéal de la patrie se forme la Germaine.

C'est que cet empereur octogénaire qui vient de réaliser les aspirations à l'unité et à la grandeur qui germaient dans les cerveaux féminins, tout comme dans les autres, est la plus haute expression de la race ; c'est qu'il incarne en lui tous les côtés simples et intimes de la nation ; c'est qu'il pense et qu'il vit comme elle, c'est qu'il a, lui aussi, quelque chose de *gemüthlich*. Et voilà pourquoi la femme allemande l'a en telle adoration.



Fig. 15. — Vignette de Chodowiecki.

V

SENTIMENTS ET APPÉTITS DES ALLEMANDS

AU POINT DE VUE FÉMININ

J'ai montré le respect que l'Allemand professait pour la jeune fille et pour la femme, je veux dire pour la mère de ses enfants. Peut-être est-il nécessaire, maintenant, de rechercher ce qu'il pense des femmes en général et du sentiment qu'on appelle l'amour.

Les écrivains, les poètes surtout, ont, comme partout, chanté le sexe faible. Luther, le premier, n'a-t-il pas écrit: « Il n'est sur la terre chose plus douce que d'être aimé d'une femme ». Pour Gœthe, la femme est la couronne de la création; mais Jean-Paul Richter dans son *Titan,* qui est comme le bréviaire amoureux du XVIII[e] siècle, dit plus irrévérencieusement : « L'amour ressemble aux pommes de terre; il y a quatorze manières de l'accommoder »; tandis que Kotzebue, à son tour, compare l'amour à la petite vérole, en ce que, d'après lui, celui qui n'en a pas été attaqué dans sa jeunesse en est bien rarement atteint plus tard.

Beaucoup ont célébré l'amour platonique, mais tous n'y ont pas cru, Jean-Paul notamment, qui a écrit dans le volume que je viens de citer : « L'amour spirituel va au-devant de l'amour sensuel comme un navigateur qui se dirige vers l'est arrive pourtant aux pays où le soleil se couche », ce qu'un écrivain plus moderne a exprimé également en termes plus prosaïques : « Quand vous aurez rêvé toute la journée aux côtés d'une femme, il faudra bien finir par vous coucher auprès d'elle ».

La littérature allemande est riche en observations sur les femmes en général, et elle a su parler de la plus belle moitié du genre humain en termes d'une exquise poésie : « Honorez les femmes ! » lit-on dans Schiller, « elles tressent et entrelacent les roses du ciel dans la vie terrestre ; elles tressent le lien fortuné de l'amour, et, sous le voile pudique de la grâce, elles nourrissent, d'une main vigilante et sainte, le feu éternel des nobles sentiments ». Luther avait été moins idéaliste et peut-être plus Germain quand il écrivait : « Si je devais encore faire l'amour, je voudrais tailler dans la pierre une femme obéissante ; sans cela je désespère d'en trouver ».

Pour Jean-Paul les femmes ressemblent aux objets d'ivoire ; rien n'est plus blanc, plus poli, mais rien ne devient plus facilement jaune. Pour Heine, on ne sait jamais où l'ange finit et où le diable commence.

Mais aucun écrivain d'outre-Rhin n'a comme Gœthe, le chantre sublime, quoi qu'en dise Barbey d'Aurevilly, compris et dépeint la femme, alors qu'il se demandait dans *Wilhelm Meister* s'il existait une félicité plus grande que celle de faire toujours ce que l'on trouve juste

et bon et de disposer à son gré de tous les moyens nécessaires à la satisfaction de nos véritables besoins.

« Quel esprit d'ordre et quelle infatigable et sage activité ne déploie-t-elle pas sans cesse, la femme qui dirige ce mouvement perpétuel de la maison ! Qui de nous aurait le courage de se vouer à ces mille petits riens qu'exigent les besoins de chaque instant et de parcourir toujours le même cercle d'action avec calme, avec prévoyance et surtout avec amour ? »

Et il avait également bien saisi toute l'antipathie naturelle entre épouses et vierges, dans cette phrase si juste des *Affinités électives* : « Il existe entre les femmes mariées, même celles qui se haïssent et se calomnient, un pacte instinctif et tacite, qui les ligue contre les jeunes filles. »

L'idée de la maternité, de la femme femelle se rencontre souvent dans les œuvres de ces écrivains. N'est-ce pas Luther qui a émis cette pensée qu'il ne fallait pas insulter les femmes, parce que c'est des femmes que viennent les enfants ; n'est-ce pas Scheffer qui a dit qu'il existait sur terre quelque chose de meilleur qu'une femme, et que ce quelque chose c'était une mère !

Sentimentalité, doute, humour, pessimisme, tous les points de vue allemands ont été successivement traités. Luther, qui est, aujourd'hui encore, le premier humoriste de son pays, trouvait qu'on devait avoir d'étranges pensées la première année du mariage. « Si l'on est à table », écrivait-il, « on se dit : « Auparavant tu étais seul, aujourd'hui tu es à deux. » Au lit, si l'on s'éveille, on voit une autre tête à côté de soi. » Gœthe, lui, s'est élevé

contre l'expression communément employée de mésalliance en observant fort justement que la plupart des mariages ne sont pas autre chose.

Mais voici, parmi tous ces Allemands de marque, quelqu'un qui n'aime pas la femme, j'ai nommé, est-il besoin de le dire, Schopenhauer, le fils d'un bas-bleu spirituel et lettré. *Inde iræ* peut-être bien! Aussi déteste-t-il cordiale-



Fig. 16. — La galerie féminine du peintre Juch.
(Sur une carte postale adressée à l'auteur.) [1]

ment le beau sexe et fulmine-t-il contre « cet instrument de l'amour », en prêchant la chasteté absolue. C'est le remède radical; plus d'humanité, par conséquent plus de femmes.

Toute la théorie de Schopenhauer, il convient de bien

[1] Si l'on devait porter, d'après ce dessin, une appréciation sur l'idéal féminin du peintre Juch, on pourrait appeler cet artiste au talent si personnel le Schopenhauer du crayon.

saisir ce point, repose sur le fait que la nature ne connaît que ce qui est physique, nullement ce qui est moral ; donc tout amour, si chaste, si éthéré soit-il, a pour raison l'instinct sexuel, et toute passion a en vue la procréation d'un ou de plusieurs individus.

Cette métaphysique de l'amour est essentiellement germanique, si bien que Schopenhauer incarne en lui les idées allemandes du XVIII[e] siècle qui prévalent aujourd'hui encore, au même degré que Michelet, dans ses volumes sur *la Femme* et *l'Amour*, a incarné les idées chevaleresques françaises[1].

Nous voici donc, sans parler d'ouvrages modernes, essais et études de toutes sortes, sur le véritable terrain. Et ce qu'il faut proclamer bien haut, c'est que, quelle que puisse être la dose de platonisme dont il fait montre, l'Allemand voit avant tout dans l'amour les appels de la nature. Je n'en veux pour preuve que sa parfaite indifférence du qu'en dira-t-on, de ce que nous appelons, pompeusement, les convenances sociales, quand il lui convient d'afficher ses sympathies sexuelles. Voyez de quelle façon la sentimentalité allemande s'étale en public, voyez toutes les expansions auxquelles se livrent les jeunes fiancés

[1] Voici qui doit réjouir Schopenhauer du haut de sa demeure dernière. En 1883 s'est fondé à Wesprim (Hongrie) une société qui porte le titre significatif de : *Les Ennemis de la Femme*. « Les fondateurs », porte le programme, « ayant acquis la conviction que dans la société actuelle la femme, à quelques exceptions près, n'est plus la femme idéale, mais bien la femme de la vanité et des plaisirs mondains, une poupée à la mode, appelée non pas à faire le bonheur de l'homme, mais bien à le rendre malheureux par toutes sortes de ruses, se proposent de débarrasser le monde d'un de ses maux ; le règne de la femme, après quoi les autres maux disparaîtront aussi. » — Je ne commente pas, je cite.

coram populo. De ces privautés naturelles personne ne se formalise; il n'y a que nous, Latins pudibonds, pour nous choquer sans cesse d'innocentes marques d'amour.

Faire montre d'un des principaux caractères de la sexualité nous paraît surtout bête, disons *godiche* pour employer le vrai terme, et avouons que, souvent aussi, se mêle à notre pensée quelque grain de jalousie, de souvenir



Fig. 17. — Caricature des *Fliegende Blætter*.

du temps passé, ou de déception pour ce que nous n'avons pas pu goûter.

Sentimentalité, amour du clair de lune, tout cela était fort beau autrefois, mais tout cela n'est plus vrai, ou plutôt n'est vrai que sous la forme revêtue en Allemagne même, et non point d'après les interprétations que nous avons essayé d'en donner.

Dans notre Paris, aussi vicié que pudibond, cette sentimentalité serait simplement de l'impudeur.

Pour exprimer avec netteté ce que l'Allemand pense

de l'amour, il faudrait la langue de Rabelais, mais ce qu'on peut dire, c'est que tous estiment, comme Gœthe, que le mariage a quelque chose de grossier, qui gâte, qui empoisonne les relations les plus délicates et les plus douces.

Ce qu'il faut également poser en principe, c'est que son amour du clair de lune est bien plutôt une prédilection pour les amours affichées en pleine lune, qu'il s'agisse d'ombres chinoises purement sentimentales, ou d'ombres chinoises plus actives. Le grand air est chez lui un besoin, une satisfaction; il paraît être le complément de la libre expansion des sentiments.

Aime-t-il la femme? — Je crois, à proprement parler, qu'il est toujours travaillé du même mal national; qu'il aspire après nn idéal *incorporel* et que, ne pouvant, naturellement, le rencontrer, il se jette dans les bras de Schopenhauer. Quoique les *Trublot* soient de tous les temps et de tous les pays, n'est-il pas significatif de voir Gœthe tomber du haut de ses illusions sur la servante de Weimar; Schopenhauer, l'ennemi de l'être inférieur, le pratiquer à Dresde dans les classes effectivement inférieures, et quantité de jennes gens allemands qui s'enivrent avec leur maîtresse de poésie nuageuse, reculant toujours le moment « où l'on se rend ridicule par l'affirmation d'une jouissance bête », faire une cour beaucoup moins éthérée à la Lisbeth de leur bien-aimée?

Tont récemment, encore, un des maîtres de la science germanique me tenait ce propos : « Il est deux sortes de femmes, celles qu'on aime et celles qui vous sont indifférentes. Aux premières on ne doit jamais rien deman-

der; des secondes on doit se servir comme d'un remède à l'amour que les autres vous inspirent. » Soit, sous une autre forme, la doctrine arienne.

La pensée intime de l'Allemand, en ce qui concerne le sexe faible, peut donc se résumer en cette simple phrase : « La femme est un être inférieur qui ne s'élève que par la maternité », d'où son affection pour la mère qui a réalisé son rêve de reproduction, et son respect pour la vierge qui sera la mère de demain. Souventes fois, ce qui confirme bien cette manière de voir, j'ai entendu appeler *femme de luxe (ein Luxus Frau)* la femme élégante et mondaine qui, n'ayant pas d'enfants, cherche à briller par sa toilette et ses grâces.

Un dernier point, le plus délicat de tous : l'Allemand est-il, plus ou moins que le Français, porté sur la bagatelle? A vrai dire, je le crois très sensuel, mais quels que puissent être ses appétits, il ne pensera presque jamais à posséder une femme qui est *occupirt* et il n'emploiera pas son temps à faire des cours de plusieurs semaines pour arriver à être, un jour, l'amant accidentel d'une femme qu'il ne pourra peut-être pas revoir. Dans ce cas il préférera toujours les filles « qui font métier », a dit un de leurs poètes, « de prendre aux jeunes gens ce qui les gêne ». Et cela d'autant plus que les idées allemandes n'admettent pas notre classification si arbitraire, entre les jeunes filles qu'on épouse et celles qu'on n'épouse pas; entre celles qui peuvent être nos femmes parce qu'elles sont de familles riches et bien apparentées, et celles qui ne peuvent pas l'être parce qu'elles sont sans dot et sans espérances.

L'Allemand, qui aime à *caressiren*, à *poussiren*, voit bien plus dans le mariage des affections que des devoirs : pessimiste ou non, il fait passer avant tout les sympathies, les attractions naturelles ; l'association, soit la légalisation de l'amour, ne vient qu'en second lieu. C'est pourquoi le mariage d'inclination se trouve être le plus conforme à ses idées, et par inclination il faut entendre, ici, le désir de se rapprocher au point de vue sexuel.

Bref, l'Allemand ne se marie pas par raison, pour faire une fin, pour avoir un train de maison, il se marie pour avoir des enfants, pour perpétuer sa famille, pour apporter sa pierre à la consolidation de l'édifice germanique.

Et si les unions illégitimes, assez rares du reste, et presque inutiles, par suite des facilités accordées au divorce, sont en général mal vues, cela tient surtout au fait qu'étant la plupart du temps inféconds, elles ne peuvent présenter aucun avantage à la société.



Fig. 18. — Vignette de Chodowiecki.

VI

LA FILLE

« Dieu fit la fille pour les malheureux qui ne pouvaient pas avoir de femme », ainsi s'exprime une vieille chanson en honneur chez les *Louis* berlinois, et certes on ne saurait lui donner tort quand on voit les échantillons de la prostitution allemande.

C'est ici qu'il faut bien se rappeler certaines particularités du caractère si l'on ne veut pas faire fausse route; c'est ici qu'il faut se souvenir de la grossièreté dont l'Allemand aime à faire preuve dans les choses de la vie terre-à-terre.

Demi-mondaine, belle impure, élégante du monde où l'on s'amuse, horizontale de grande marque, et autres fadaises du même genre, n'existent pas pour lui. Avec raison il ne voit que la femme honnête et la femme qui trafique de son corps; la *femme de temple* qui est l'arche sainte de la famille, et la *femme de rue*, pour tous ceux qui en veulent. Les distinctions subtiles et dangereuses au plus haut degré, que nous cherchons à établir entre le monde de la haute et de la basse prostitution, il les

repousse. Qu'elle porte du linge blanc ou qu'elle traîne des loques fangeuses ; qu'elle exerce son métier sur les planches, dans un élégant carrosse ou au coin des rues, la fille est toujours pour lui la fille, c'est-à-dire l'objet de rebut, le repoussoir.

« La femme de plaisir, instrument nécessaire », disais-je dans mon volume sur la *Caricature allemande*, « est restée là-bas, ce que le moyen âge l'avait faite, la *ribaude*. » Donc pas d'existence légale et quasi-officielle pour le demi-monde. La société allemande se ferme impitoyablement à qui veut entrer chez elle par cette porte de derrière.

Si la démarcation est nette et précise, il ne faudrait point en conclure que la prostitution est une infime minorité ; non seulement elle pullule, elle grouille dans les grands centres, mais encore elle fournit un élément important aux villes étrangères.

Tandis que la Française a incarné en elle le type de la *lorette*, de la femme entretenue, l'Allemande représente surtout la prostitution nomade, irrégulière, à moins qu'elle ne peuple les maisons de chair humaine. La plupart des femmes qui ont su se conserver une certaine position appartiennent à la race juive.

Mais, de même qu'elle a ses centres de prostitution qui diffèrent entre eux, qui sont à un échelon plus ou moins élevé suivant le caractère de la ville ; de même l'Allemagne présente différents aspects, différentes formes du vice le plus universellement répandu. La prostitution des villes manufacturières n'est pas celle des villes d'eaux, des villes riches et élégantes, pas plus que celle des villes maritimes ou de garnison : de même la *Kellnerin* de cer-

taines brasseries, la Gretchen des fourneaux, la *Hausmamsell* des *mœblirte Zimmer* ne sont point la vulgaire *Schnalle* du coin des rues.

Si l'Allemand met tout cela dans le même sac, et il a raison, il ne peut pas supprimer des distinctions qui tiennent à l'état social lui-même.

A proprement parler, la *Hausmamsell* n'est pas une fille, c'est la fille de gens qui louent certaines pièces de leur appartement, trop grand et trop cher pour eux, à des jeunes messieurs, étudiants, employés de l'État ou de maisons de banque. Et comme le commerce des chambres garnies est un métier qui à Berlin et dans tous les grands centres s'exerce sur une vaste échelle, on loue au besoin la *Hausmamsell* avec, suivant la situation pécunaire ou sociale qu'on suppose au locataire. Cela se passe, il est vrai, sous des formes plus gazées. La jeune fille est si sentimentale, elle joue du piano avec tant d'âme, elle est si bonne, si douce, elle a tant de prévenances pour le « monsieur de la chambre », elle sait si bien arriver au bon moment, au moment psychologique ! Ici, pour être juste, il faudrait, du reste, faire une distinction entre les jeunes filles qui se contentent de flirter, se laissant prendre quelques baisers à l'occasion, et celles qui, moins vertueuses, ayant parfaitement conscience du rôle qu'elles remplissent ou qu'on leur fait remplir, effeuillent peu à peu leur capital. Mais, même dans ce dernier cas, la *Hausmamsell* reste toujours une fille d'une espèce particulière, dont la circulation est restreinte aux messieurs des *mœblirte Zimmer*.

Elle porte encore en elle quelque chose de l'Allemagne

romantique et semble pratiquer l'hospitalité à la façon de certaines peuplades sauvages. Elle représente le côté poétique de la prostitution allemande, de celle d'autrefois, alors que tout se passait en famille, alors que de bonnes jeunes filles ne craignaient pas de donner à l'étudiant leur cœur et souvent autre chose avec.



Fig. 19. — Cocotte. *Croquis de Schliessmann.*

Passons à la fille, « instrument de plaisir qu'on paye et dont on a le droit de profiter, suivant l'argent donné »; je traduis l'idée allemande. Celle-là n'a plus rien de poétique et sert à satisfaire les appétits de la brute.

Fille de la campagne, si elle est lourde, engoncée, si elle a l'aspect d'une poupée habillée sortie de sa vitrine et tout étonnée de pouvoir marcher dans la rue sans mécanique, elle a du moins l'apparence extérieure de la santé. Si le corps est souvent difforme, disproportionné, il a des rondeurs, des ampleurs qui doivent charmer les amateurs de Rubens. Mais la fille qui provient des faubourgs est, la plupart du temps, une horrible et pitoyable carcasse, quelque affreuse mégère échappée de la nuit de Valpurgis. L'autre peut être bonne fille; celle-là est dure, hargneuse, insolente.

Les attrapages de filles allemandes dans les rues louches et obscures, qui n'a vu cela, n'a rien vu !

Les *Kellnerin* sont de deux espèces : les unes, quelquefois fraiches, souvent gentilles, visant à l'élégance avec



COCOTTES VIENNOISES

(Dessin original de C. Karger.)

leur tablier attaché derrière par des barrettes, pourraient passer pour des princesses à côté des dondons aux bajoues mafflues, horribles maritornes, sales et repoussantes, qu'on est étonné de rencontrer dans quelques grandes brasseries. En les voyant faire le bonheur des soldats, je ne puis m'empêcher de penser à certains vers de Gauthier qui, pour ne pas figurer dans l'édition complète de ses œuvres, n'en sont pas moins d'une vérité saisissante. Cela trouve quand même un couvercle. Hélas ! oui.



Fig. 20. — L'amour à la brasserie.
(*D'après une caricature des* Fliegende Blætter.)

Et que de types grotesques de procureuses ou de filles du ruisseau, caricatures ambulantes, dont l'*attifement* est une carte d'échantillon de tous les *décrochez-moi-ça*. Il faut avoir étudié le quartier féminin qui avoisine le Champ-de-Mars, pour comprendre, pour admettre la femme à soldats de Randon; de même, il faut avoir parcouru le soir, à l'aventure, certains quartiers de Munich, par exemple, pour être à même d'apprécier le degré d'exactitude des dessins des *Fliegende Blætter* qui viennent prendre place ici, avec leur tendance à la charge.

Dans cette esquisse à grands traits de la fille, je ne puis naturellement m'appesantir sur quelques points de

détail qui viendront plus tard; mais, si l'on en excepte Berlin, Dresde, Leipzig, Francfort et surtout Vienne, on peut dire que la prostitution allemande, par le fait même



Fig. 21. — Lina, si tu savais combien je t'aime!
— Eh bien! Qu'est-ce qu'il arriverait?
— Tu me paierais un bock après.

(Caricature extraite des Fliegende Blætter.*)*

qu'elle est rebutée, repoussée, a quelque chose de particulièrement sale et grossier. Elle n'a rien qui charme, rien qui attire. Sachant qu'elle n'arrivera pas à faire illusion, elle reste confinée dans sa pourriture morale et physique.



BELLES-PETITES A WIESBADEN

(Dessin de Coll-Toc d'après une gravure allemande.)



SERVANTE MUNICHOISE

(D'après une composition en couleur de Fritz-August von Kaulbach.

Elle aussi, la plupart du temps, elle est mal habillée et ignore complètement la science du déshabillé. A quoi lui serviraient, du reste, les montagnes de jupes, barrières de gaz pour le corps, et les savants retroussis et les enivrements de la toilette intime ! Ce ne sont point ces griseries du cerveau qu'on vient lui demander. Mouchoir de poche de l'amour, il lui faut exercer son métier, sans autres. Sale métier, sales gens, jamais le mot ne fut aussi vrai.

« Sont-elles au moins savantes dans le culte de la volupté, ces filles d'un dieu qui se traîne dans les mauvais lieux ? » me demandait récemment quelqu'un à qui j'esquissai ce tableau du vice allemand. — « Pour ça, lui dis-je, adressez-vous à d'autres. Je me contente de décrire, c'est déjà suffisant. Mais j'en doute, car une *artiste ès-priape* ne procéderait point ainsi. »

Qui dit basse prostitution, dit prostitution par misère, et c'est là effectivement le principal agent de la fille allemande.

Femmes incomprises, femmes émancipées, jeunes filles abandonnées ne constituent là-bas qu'une faible part du vice nomade : celui qui, plus élégant, plus civilisé, charme les blasés des villes d'eaux ou détraque complètement les malades dont l'existence est déjà fort compromise.

A Wiesbaden, à Baden-Baden, à Hombourg, on peut ainsi rencontrer de gentilles poupées à l'usage des gros banquiers juifs, des jeunes secrétaires de légation, des rares officiers ayant un patrimoine à dévorer; la tête est souvent fine, l'expression gracieuse : mais, même sous ces dehors, même lorsqu'il réunit ainsi en lui la grâce et

toutes les perfections physiques, le vice discret, l'on pourrait presque dire distingué, n'arrive pas à s'entourer de cette auréole qu'on lui accorde si facilement en nos contrées. Et cela toujours à cause des idées locales sur la femme, par suite desquelles en aucun pays d'origine germanique on ne verra la courtisane s'introduire dans le monde grâce à sa seule beauté.

Moins émancipée, donc, plus tenue en esclavage que sa congénère de France, la fille allemande parvient rarement à s'élever. Disons aussi, au point de vue du caractère, qu'elle est moins souple, qu'elle ne sait pas se prêter aux circonstances, qu'elle ne possède pas ce don inné chez la Parisienne de pouvoir devenir très vite une grande dame avec un peu de toilette et beaucoup de savoir-faire. N'importe à quel degré de l'échelle sociale la Française est toujours femme; l'Allemande, elle, vivante image d'un pays hiérarchique, représente avant tout des classes.

Où commence la prostitution, où finit-elle?

En Allemagne, comme en France, il est bien difficile d'en fixer les limites.

On l'empêche de monter, de s'afficher, de trôner, cela est très vrai; et pourtant, elle se présente sous des aspects inconnus en France, elle s'établit à poste fixe dans certaines fractions de la petite bourgeoisie pauvre, elle s'étale au grand jour par la publicité des journaux, et cela dans des conditions, dans des termes qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'étendue du mal.

La prostitution, en fait, est l'esclavage des blanches non encore émancipées par le capital. C'est pourquoi on ne saurait en parler sans jeter un coup d'œil sur les



TYPES DE LA RUE : BOUQUETIÈRE

(Dessin original de C. Kanger).

classes ouvrières, sur les femmes qui peuplent la rue. Est-ce leur faute à ces classes déshéritées si, chez elles, l'élément féminin est fatalement condamné à servir de jouet aux gens riches? Monstruosité de notre état,



Fig. 22. — Caroline, pense donc, hier, il y avait réunion chez mes maîtres, et lorsque les invités prirent congé, je donnai au lieutenant Schulze son paletot. Il me le prit des mains, me donna un mark et murmura entre ses dents: « C'est bien ». Eh bien ! sais-tu, Caroline, le lieutenant von Plankwitz a été tout différent, lui. Lorsque je lui remis son paletot, il me donna un demi-mark et m'embrassa tendrement sur les joues. Oui, l'on reconnaît tout de suite un galant homme !

(*Croquis de H. Albrecht dans les Fliegende Blætter.*)

soit; mais, monstruosité partout admise. Voyez les servantes, les ouvrières de fabriques, les bouquetières, les industrielles du pavé ! A Berlin, à Hambourg, à Vienne, à Paris, à Amsterdam, à Londres, c'est presque invariablement la même histoire. A côté d'un métier quelconque

qui s'exerce d'une façon plus ou moins suivie, le vrai, c'est la vente, c'est la location du corps humain.

La misère, le tempérament, la tradition, le joug subi depuis de longs siècles — ce que j'appellerai la perpétuité de l'esclavage, — tout porte la fille du peuple à devenir un instrument de plaisir. Et certes, c'est une chose bizarre au milieu des particularités locales que de voir combien peu les types populaires diffèrent entre eux. Grande bouche, nez fortement épaté, front bas, œil égrillard, espèce d'avachissement dans la démarche, dans la façon de porter le corps, vous retrouverez ce signalement partout. Faut-il en conclure qu'il y a une sorte de livrée internationale de la rue, du vice populaire? On pourrait le croire, et cela est d'autant plus curieux que les basses classes sont celles qui ont le mieux conservé les traits distinctifs de la race.

Partout la fille du peuple semble dire : *je suis à prendre, prenez-moi;* partout, qu'elle vous offre un bouquet de violettes ou qu'elle rentre du travail, son petit sac d'ouvrière à la main, elle semble porter sur elle la marque fatale du destin qui est sa loi en ce monde, qui ne la sort de l'atelier que pour la jeter dans la rue.

Que de rapprochements étranges, également vrais, entre la fille et la femme des basses classes : voyez dans les quartiers ouvriers, à Berlin comme à Paris, les deux vivent côte à côte. On s'aperçoit qu'elles sont de même origine, qu'elles comprennent toutes deux l'amour plus ou moins de la même façon, qu'elles paraissent être d'accord sur l'exploitation du bourgeois s'effectuant au moyen de la femme-amorce. Véritable question sociale qui a été de tous les temps et qui est de tous les pays !



TYPES DE LA RUE : OUVRIÈRE
(Dessin original au lavis, de C. Kanger.)

Donc, étudié au point de vue des grandes lignes, le vice allemand est bien près de se rapprocher du vice français; mais, encore une fois, l'un est parqué, on s'abaisse jusqu'à lui, il ne s'élève pas jusqu'à vous; alors que l'autre s'installe, triomphant, au haut de l'échelle sociale.

Ici la femme, là-bas la mère; ici la beauté plastique, là-bas les qualités intimes de la ménagère. Voilà pourquoi la fille n'est pas là-bas ce qu'elle est ici.

A celui qui me demanderait : prostitution idéalisée de forme et de fait, *more gallicana*, ou prostitution maintenue autant que possible dans les bas-fonds, *more germanicæ*, lequel des deux maux vaut le mieux, je serais fort embarrassé pour répondre. La façon allemande de concevoir le vice est, il est vrai, particulière; elle signifie bien plus *nécessité humaine* que *recherche de la volupté*, elle est plus proche de la barbarie que du raffinement. Mais, à cela près, le résultat est le même. Ce n'est qu'une question de mœurs ou plutôt une manière différente de comprendre les mauvaises mœurs.



Fig. 23. — Vignette de Chodowiecki.

VII

FAÇON DONT LES ARTISTES ALLEMANDS

INTERPRÈTENT LA FEMME, LE DÉSHABILLÉ ET LE NU

Il n'y a pas longtemps que les Allemands savent dessiner la femme. Si bizarre que paraisse cette affirmation, elle est pourtant absolument vraie. L'esthétique féminine, le sens de la grâce dans la forme leur a fait défaut jusqu'à ces dernières années, et cela par une raison bien simple, c'est que la femme restait en dehors de leurs conceptions, je parle de la femme telle qu'elle est comprise chez les Latins.

A vrai dire, la peinture n'ignorait pas le sexe sur lequel la littérature avait jeté des flots de poésie ; mais, en dehors des prêtresses germaines, des femmes aux draperies sévères des Niebelungen et de l'épopée carlovingienne, ou bien encore des maîtresses idéales de Gœthe et de Schiller, elle ne voulait rien voir. Cela suffisait à tout, à la grande fresque historique ornant les murs des palais royaux et au livre doré destiné à prendre place sur le guéridon classique. Le roi de Bavière, un connaisseur, s'était, il est vrai,

payé le luxe d'une collection de portraits en faisant peindre par ses artistes attitrés les beautés célèbres et... aimées, galerie unique en son genre que ne manquent pas de visiter, aujourd'hui, les Anglais et autres bipèdes voyageurs de la même espèce; mais tout cela n'était que du suranné.

La femme proprement dite se trouvait réduite au tableau de genre, au bon vieux tableau sous la forme, passablement usée, elle aussi, des costumes et des types locaux. Quant au nu, la peinture allemande a toujours montré peu de sympathie pour lui, non par pruderie, mais plutôt par antipathie pour les expositions de chair sur plats d'épinards ou champs de blé.

Décadence singulière au point de vue de l'esthétique féminine, quand on se reporte aux dessins si puissants, si individuels, des Holbein, des Cranach, des Josse Ammann, quand on examine dans tous leurs détails les profils toujours délicats et si finement gravés de Chodowiecki; mais décadence encore plus significative pour l'historique du développement et de l'arrêt subit des arts graphiques, due à la réaction de 1815, aux idées étroites de petites villes et de petits cercles qui prévalurent des années durant.

Dans les journaux qui viennent de prendre naissance s'étale un dessin féminin, à l'aspect vieillot, à l'attitude naïve, à moins que, s'inspirant du genre et de l'esprit français qui prédominent alors partout, on ne copie, en les alourdissant singulièrement, Gavarni, Bertall et autres dessinateurs parisiens [1].

[1] Voir à ce sujet les dessins de Lœffler reproduits dans mon volume : *Les Mœurs et la Caricature en Allemagne.*

Ouvrons les ***Fliegende Blætter,*** cet idéal des périodiques illustrés, qui représente fidèlement la conception allemande. Eh bien ! même après 1870, qui fut, disons-le, le signal d'une grande rénovation artistique pour les pays d'outre-Rhin, les artistes de ce journal paraissent être aussi étrangers qu'auparavant à ce côté particulier de l'esthétique. Les plus forts ont trouvé un type de femme en bois, procédant à la fois de la gravure de mode et de la poupée, qui se tient tant bien que mal sur ses jambes, mais auquel il ne faut demander que des mouvements automatiques; quant aux autres, ils n'ont aucune idée même des lois les plus simples : perspective, proportions, façon de porter le vêtement, autant de lettres mortes



Fig. 24 et 25. — Types de caricatures féminines.

(D'après des compositions des Fliegende Blætter.)

pour eux. Le corps, — si toutefois l'on ose appeler ainsi la carcasse qu'on soupçonne à peine, — ballotte dans les vêtements posés sur lui ; je dis à dessein « posés », parce qu'on ne saurait voir là des femmes habillées. Et le chapeau ! S'il arrive à se tenir debout ce n'est que par un miracle d'équilibre. En vain objectera-t-on que c'est de la caricature de mode; si chargé que soit un croquis il n'y a aucune raison pour que le chapeau dont une femme est coiffée ait l'air d'appartenir à la voisine.



Fig. 26. — Silhouette sentimentale.

(*D'après le journal le* Schalk.)

Voilà donc de quelle façon, dans le plus lu des journaux honnêtes et artistiques à la fois, on comprenait la femme.

Dans les livres, dominait le dessin au trait, le dessin classique répandu partout à l'époque du premier Empire et que Winckelmann n'avait pas peu contribué à populariser en Allemagne. Que de Marguerites sentimentales, aux longues tresses, au costume moyen âge, l'on vit ainsi apparaître : la taille pouvait, souvent, manquer de grâce, les attaches être vulgaires, les pieds dignes d'une reine carlovingienne, mais l'expression, le sourire, étaient toujours dans la note rêveuse, alors si fort à la mode.

Après le trait vint la silhouette, la silhouette déjà employée pour les portraits du XVIIIe siècle et qui, aujourd'hui encore, est une des particularités du dessin germanique,

servant aussi bien aux fiancés épris d'amour platonique, qu'aux charges sur les femmes et les excentricités de la toilette.

Mais peu à peu, au fur et à mesure que disparaissait le trait classique, faisant place à une image plus colorée, se montrait une autre incarnation de l'Allemande, la bourgeoise du moyen âge. On revenait ainsi au passé, à l'idéal des anciens jours, tant pour le costume que pour la simplicité des sentiments affichés. L'Allemagne, que les maîtres de la génération précédente avaient fait dévier du droit chemin, se retrouvait en ces femmes à la grande cornette blanche ou au petit bonnet de fin linon enserrant la tête, toujours occupées à quelque soin domestique, souvent entourées d'une bande de blonds enfants. Voici bientôt trente ans que dure cet engouement, produisant par la peinture, par la gravure, à côté de banalités qui sentent le poncif, de véritables chefs-d'œuvre de restitution et de goût décoratif. Tous les artistes se sont mis de la partie ; tous ont voulu représenter l'aïeule de la grande époque vaquant aux soins du ménage, s'occupant à des travaux intimes, jouant de la



Fig. 27. — Marguerite.

(*D'après une suite d'estampes pour Faust entre 1830 et 1840.*)

guitare ou repassant les fines guimpes de la famille, sortant de l'église, visitant les malades, prenant part aux fêtes publiques, ou encore saluant d'un dernier adieu, d'un dernier encouragement les citoyens partant en guerre *pro aris et focis*.

Mais si beau que fut ce moyen âge de convention, souvent animé d'un souffle puissant, il ne pouvait durer éter-



Fig. 28. — Silhouette en caricature.
(D'après les Fliegende Blætter.*)*

nellement et déjà bien des peintres qui lui doivent leurs premiers succès l'ont abandonné. D'autres, cherchant plutôt la rêverie que le côté intime et décoratif, revenant aux femmes des premières années du siècle, se sont portés vers le Directoire et l'Empire, inaugurant une nouvelle forme de la sentimentalité graphique. Ici doivent prendre place les compositions de Thumann, illustrant les œuvres poétiques de Chamisso, qui font sous cette forme le bon-





SCÈNE D'INTÉRIEUR DANS UNE MAISON DE PATRICIENS AU MOMENT DU DÉPART DES CONFÉDÉRÉS

Reproduction d'un dessin de Gabriel Schachinger (*Union photographique* de Munich.)



LA JOUEUSE DE GUITARE

(D'après un tableau de A. Seifert.)

12

heur des salons bourgeois où elles coudoyent sur la même table les Psyché et les Amours, dessinés dans le même esprit, à l'usage du même public.

Voilà pour l'idéal.

Dans les études de mœurs, dans les scènes de la vie,



Fig. 29. — Composition de Thumann, pour « L'Amour et la Vie des Femmes », de Chamisso.

une école nouvelle a surgi. Deux dessinateurs, représentant, l'un le côté spécialement allemand, l'autre le chic, Bechstein et Schlittgen, ont donné aux journaux illustrés d'outre-Rhin, aux *Fliegende Blætter* surtout, un aspect qu'ils n'avaient pas encore revêtu.

Par eux, l'on peut juger des deux façons dont l'Allemagne artistique moderne entend l'interprétation de la femme. Le point de départ est le même ; c'est le type local qui leur a servi de modèle, mais tandis que le premier se



Fig. 30. — La maîtresse de la maison (à sa servante, au moment où le capitaine de cavalerie qui était venu lui rendre visite se dispose à prendre congé d'elle) : « Augusta, accompagne M. le capitaine jusqu'à la porte (la servante va faire ce qu'on lui dit). Mais prends donc de la lumière ! » — Augusta : « Cela est inutile Madame, M. le capitaine la soufflera tout aussitôt que nous serons dehors. »

(Caricature de Schlittgen dans les Fliegende Blætter.)

confinait dans la reproduction exacte des mœurs, des habitudes, des excentricités locales, le second, laissant peu à peu le côté de la physionomie et de la tournure, se mon-

trait surtout épris de modernité féminine, de cette modernité, mélange singulier d'étoffes et de chair, qui est en train de devenir l'expression d'un désir universel. C'est à peine, souvent, si l'on peut distinguer les traits particuliers à



Fig. 31. — Mademoiselle, je vous aimerai, aussi longtemps que je vivrai.
— Cela ne me suffit pas ; je désire quelqu'un qui m'aime aussi longtemps que je vivrai.

(*Caricature de Schlittgen dans les* Fliegende Blætter.)

telle ou telle race, mais toute la science, tout le faire du dessinateur doivent être portés vers la façon plus ou moins élégante, plus ou moins légère, d'habiller le mannequin féminin. Il faut que la femme soit corsetée, drapée, habillée, en un mot, comme celle que nous croisons dans

la rue ; il faut qu'elle se meuve de même et que, sous le vêtement, l'on sente palpiter les chairs.



Fig. 32. — La maîtresse de la maison (à la servante récemment entrée en place) : « Anna, je vais au théâtre, et rentrerai probablement tard à la maison. » — Anna : « Oh ! a très honorée Madame n'a point besoin de s'excuser auprès de moi. »

(*Croquis de Schlittgen dans les* Fliegende Blætter.)

Eh bien ! autant les Allemands, autrefois, étaient lourds, gauches, dans cet ordre d'idées, autant, aujourd'hui, cer-

tains d'entre eux font preuve d'une réelle habileté ; leur chic égale et quelquefois même dépasse celui des artistes français. Les figures féminines qu'ils habillent ainsi sont pleines de grâce, et Hacklænder, le romancier, vient de trouver en eux des interprètes comme il n'aurait pas pu en rêver de son vivant.



Fig. 33. — Type de soubrette.
Dessin de L. Bechstein. Fliegende Blætter.)

Mais à ces artistes, il ne faut plus demander le type classique de la ménagère allemande : *pschutteuses*, servantes non moins correctes, au petit bonnet plissé, au tablier brodé, descendant en droite ligne des soubrettes d'opéra-comique, *Kellnerin* se rapprochant des types de bockeuses qui peuplent nos brasseries à femmes ; voilà ce qu'ils nous donnent. Chez eux, le côté mondain l'emporte sur le côté de l'intimité, la vie semble avoir passé de la classe bourgeoise aux classes de l'aristocratie et du plaisir à tel point que si l'on devait juger de l'Allemagne actuelle par leurs croquis élégants mais trompeurs, on pourrait se demander ce que sont devenues les mœurs familiales d'autrefois. Modifications dans l'illustration, qui correspondent évidemment à des modifications dans les mœurs.

Faut-il conclure que tous les artistes suivent cette voie? Non, certes! car il en est, et de fort capables, qui savent faire gracieux, élégant, tout en restant fidèles au type local, tout en nous donnant des femmes essentiellement allemandes par les traits du visage, par les poses, en un mot par l'attitude générale.



Fig. 34. — Type féminin de Harburger.
(*Dans les* Fliegende Blætter.)

Mais, en Allemagne pas plus qu'en France, les peintres ne se contentent du rôle d'illustrateur, d'anecdotiste au jour le jour! A côté de la femme qu'ils rencontrent dans la société, au milieu de laquelle ils vivent, qu'ils croisent dans la rue, se place la femme de l'idéal, et celle-ci ne repose pas sur un type unique et classique.

Chaque pays conçoit à sa façon la beauté, chaque âme d'artiste se sent portée vers un certain idéal.

Ne voyons-nous pas, très souvent, l'étranger refuser à nos femmes les qualités physiques qu'aucun de nous n'aurait l'idée de leur contester?

Adressons-nous aux concours de beautés ouverts



TEMPS D'AVRIL

(Dessin de Knut Ekwall. Publié par la *Illustrirte Zeitung* de Leipzig.)

plusieurs reprises par les journaux de Leipzig et de Vienne, concours auxquels prennent part des dessinateurs d'une réelle valeur et qui ont, pour nous, le précieux avantage de nous renseigner sur les aspirations allemandes. Avoir sous les yeux, à côté de ce qu'un peuple possède, ce qu'il rêve, est toujours piquant.

Eh bien ! vraiment, elle ne se présente point trop mal la beauté du peintre Wehle, cette ravissante tête de jeune femme coiffée du chapeau coupé, ce chapeau dont les brides encadrent si bien le visage; qui est pour le beau sexe ce que le chapeau de soie est pour l'homme. Et comme elle formule nettement l'esthétique d'outre-Rhin, ne craignant ni la grande bouche, ni les grands yeux, mais tenant avant tout, à l'expression langoureuse du regard, à cet air de sentimentalité dont les races du Nord possèdent seules le secret. Piquant, émoustillant, chic, le je ne sais quoi qui est tout et qu'on ne saurait définir, cela passe en second lieu; si la physionomie est enjouée, c'est un enjouement très particulier, dont on n'exclut point une certaine tendance à la rêverie.

Pour être une Allemande idéale, cette femme n'est pas une Allemande introuvable; elle ne se rencontre pas tous les jours, il est vrai, mais elle existe sur terre aussi bien que dans le cerveau de l'artiste.

Laissons de côté les concours de beauté graphique, précieux, comme document, mais qui se traînent souvent dans le poncif et dans des spécimens d'une banalité étourdissante, engendrant les allégories avec leur cortège habituel de saisons, de tempéraments, de vertus et même de vices, produisant des Allemandes de pure fantaisie.

Après avoir montré la *Hausfrau* sous le costume moyen âge qui lui sied vraiment bien, parlerais-je des peintres qui s'amusent à nous présenter tout un monde féminin habillé à la mode de nos arrière-grand'mères. Le Rococo jouit, je le sais, d'une certaine popularité, ce qui ne doit point surprendre à notre époque de restitutions de toutes espèces, mais à quoi bon s'arrêter ici? Paniers, falbalas, coiffures, en un mot l'attifement d'alors, se prête mal à la physionomie germanique. Que faut-il penser, sous de tels atours, des Allemandes d'aujourd'hui, alors que les Allemandes du XVIII[e] siècle ont déjà, souvent, quelque chose de lourd et d'engoncé. Un corps de petite bourgeoise, aux pesantes attaches, dont la brillante toilette ne sert qu'à faire ressortir les vulgarités, voilà le Rococo moderne sortant des ateliers d'outre-Rhin. Et les essais de nudité drapée et les corps se ridant aux plis des graisses charnues, tandis que les extrémités s'allongent démesurément, et les amours au carquois richement approvisionné, glissons, n'appuyons pas, ce serait lancer à des peintres, dont l'effort est après tout consciencieux, la flèche empoisonnée du Parthe.

Laissons de côté marquises et amours, et passons à un genre plus moderne, l'illustration légère, précieuse entre toutes, puisqu'elle sert à nous renseigner sur les appétits charnels de la race. Nous connaissons, il est vrai, ceux des Allemands, en sorte que l'illustration va servir, ici, à confirmer ce que l'on sait déjà.

Si l'on voulait rechercher les phases diverses par lesquelles a passé le goût du léger, de l'obscène, il faudrait remonter aux classiques de la grande rénovation artis-



TÊTE D'ALLEMANDE

(Dessin de J. R. Wehle, couronné au concours ouvert par la *Neue Illustrirte Zeitung* de Vienne pour une « Galerie des beaux types de femmes. »)

tique, il faudrait rechercher l'influence exercée sur des peintres comme Kaulbach par l'antiquité, par le culte du phallus. Mais le présent suffit amplement à nous renseigner, et si j'emprunte quelques vignettes à un journal de Hambourg, — ville de mœurs particulièrement décolletées, on le sait, — qui paraissait sous le second Empire, c'est uniquement parce que ces vignettes me paraissent bien en place. On n'était point prude dans cette feuille de joyeuse humeur; on publiait des annonces, illustrées d'une façon tout à fait piquante, on illustrait même des historiettes de Bordeaux : *Joli garçon, montez chez moi!* Ça se fait, ça se dit, ça s'annote par le crayon. Donc, ici, le grossier est pris sur le vif et le trait va droit au but.



Fig. 35. — Vignette du *Industrielle Humorist* de Hambourg (1869).

Dessin populaire, soit, et sur ce point, toutes les publications ont entre elles une certaine affinité, mais cette simple vignette de la grande-duchesse de Gérolstein esquissant un pas risqué, encore trop réservé pour les crânes chauves de l'orchestre, suffit à préciser la différence entre la façon allemande et la façon française de concevoir le vulgaire. Or, c'est ce que je tenais à montrer graphiquement.

La jambe, le bras, la gorge, voilà le triple domaine

ouvert à la fantaisie érotique de l'artiste, et l'érotisme n'est pas seulement une affaire de tempérament, c'est encore une question d'éducation générale. Il y a cent façons de dessiner la chair : un rond de jambe, suivant la



Fig. 36. — Annonce originale.
Une femme qui tient à laisser passer son mari pour mort invite les gens qui se trouvent *dans une situation semblable à la sienne*, à s'unir à elle pour arriver, ainsi, à une réduction des frais.

(Hamburger Nachrichten.)

(*Vignette extraite du* Industrielle Humorist.)

manière dont on l'aura modelé, apparaîtra canaille ou fripon, vulgaire ou distingué. Ici le trait est tout, et même lorsqu'il reste vague, il sait ce qu'il veut indiquer. Mais là où d'autres se contentent d'une légère esquisse, l'Allemand, comme s'il paraissait craindre que son intention

ne soit pas suffisamment claire, précise. Plus la situation est risquée, plus il souligne. Ça ne coûte guère et ça fait tant de plaisir aux *solides bourgeois!* Affaire de conception, de tempérament, dira-t-on! Et j'ajouterai: de race, qui fait que les peuples se grisent de piquette ou de cham-



Fig. 37. — L'animal des déserts aime la liberté; l'aigle vole libre à travers les airs, et les poitrines, elles aussi, aiment la liberté; demandez à la mode si cela n'est point vrai.

(*Vignette extraite du* Industrielle Humorist.)

pagne mousseux ; que les uns, classiques et corrects, cherchent sans cesse à idéaliser la matière, tandis que les autres ne craignent nullement de la matérialiser encore plus.

Ici comme là-bas la chair reste toujours l'objectif principal; mais dans la manière d'en esquisser les contours, d'en côtoyer le domaine, il y a autant de différences que dans la façon d'en venir aux débats amoureux, s'il faut en croire Brantôme.

Qui donc oserait prétendre qu'un artiste français abordant le même sujet, et le traitant dans le même esprit, en vue du même objet, produirait une œuvre de tous points identique?

On a fait une plaquette sur l'art de relever sa robe; je me propose très prochainement de montrer, par des compositions dessinées, la façon dont procèdent dans cet art difficile les différentes femmes d'Europe. Concours



Fig. 38. — Un lever de soleil sur le Righi.
(*Vignette de E. Daelen.*)

international de mollets, si vous voulez, où chaque rond de jambe portera sa marque de fabrique, comme ceux que nous montre le peintre Daelen.

Direz-vous qu'ils sont français ces mollets rebondissants à la vue desquels s'épanouit le soleil levant du Righi ; direz-vous qu'elles sont parisiennes ces jambes démesurées? Non certes, cela ne vient pas du pays qui a élevé le rond de jambe à la hauteur d'une institution !

Pureté des formes, gentillesse du minois; deux choses dont les dessinateurs de ces sortes de vignettes s'inquiètent fort peu : leurs femmes sont gauches, disgracieuses, souvent même franchement laides. La figure vient en seconde ligne. Quand je vous le disais, la chair avant tout, la chair dans ses appels à la matérialité du corps! Joli visage, peu importe : visage ne veux, chair désire. Toujours l'homme du moyen âge!

En revanche, ce que le dessinateur ne négligera pas, c'est le grossissement exagéré de ce qu'on est convenu d'appeler les charmes naturels. La chair doit être désirable, et pour cela, il faut qu'elle s'étale, qu'elle déborde. L'Allemand me paraît avoir un faible pour la grosse femme.



Fig. 39. – Vignette de Daelen.
(*Extraite de :* Auf Die Jungfrau.)

Mais cette matérialité lui empêche de montrer de la légèreté là où il en faudrait, c'est pour cela qu'il retrousse de si lourde façon les draperies féminines soulevées par le vent, c'est pour cela qu'il en coiffe la tête de sa femme absolument comme s'il l'enserrait dans un sac; c'est pourquoi encore, sous son crayon, une amazone qui tombe de cheval vient s'aplatir par terre. Quelle grâce dans cette vignette de publication populaire! Le mélange du côté intime et du sans-gêne, ce qu'on appelle là-bas le « entre nous », mélange fréquent dans la littérature de cette der-

nière espèce, nous donnerait encore de bien curieux spécimens.

Qu'on regarde seulement cette réunion de café, ce *Kaffeeklatsch* où une jeune ouvrière, — une grisette sans doute, — s'est assise à califourchon sur une chaise, faisant ballonner ses jupes et montrant ses mollets. Cela n'était d'aucune nécessité et sert simplement à prouver le degré d'intimité du « entre-nous ». D'aucuns diraient : *mystère et pornographie;* entrant pour ma part plus avant dans l'étude des idées allemandes, je dirai : mélange singulier de bourgeoisisme et de mauvaises mœurs, bien spécial au pays.

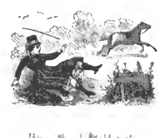




Fig. 40 et 41. — Vignettes extraites des *Berliner Komiker-Halle.*

De quelque côté que nous nous tournions, ce qui caractérise donc avant tout la pornographie allemande, c'est la lourdeur. Si jamais elle tenait à se constituer une marque de fabrique, elle pourrait prendre pour devise : ***Pesanteur dans le léger.***

Qu'a-t-elle fait, par exemple, avec les couvertures de livres, ces couvertures qui, en France et chez tous les peuples de race latine, constituent un art si personnel ? Si j'en excepte le peintre Daelen et les habiles illustrateurs



Fig. 42. — Une protectrice de l'industrie qui fait de la réclame pour ses jarretières en même temps qu'elle laisse admirer ses marchandises (*sic*).

(*Extrait des* Wiener Caricaturen.)

des œuvres de Hacklænder, ce qu'elle nous donne dans ce domaine est de la gravure légère de mauvaise compagnie, grossière et banale. Elle en est encore à faire son éducation dans l'art du tire-l'œil, ce qui ne serait point un mal si elle n'affichait certaines prétentions erronées.

Entrons dans le vif de la question; ouvrons les albums *pour hommes seulement* du dessinateur Klic. Rien de plus pitoyable ne s'était encore offert à nos yeux que ces femmes mal bâties ou, du moins, bâties d'une façon particulière, avec des bras et des jambes d'une longueur incommensurable. Je sais que le même défaut pourrait être reproché à tous les artistes allemands sans exception, mais outre qu'ils le rachètent par d'autres réelles qualités, ils n'ont point la prétention d'imiter le chic parisien, la légèreté de certains crayons qui ont su se constituer dans ce domaine un genre à part. Or le nommé Klic, lui, vise au Grévin, au *Journal Amusant*. Avec son trait qui écrase, avec ses femmes débraillées et déhanchées il ne parvient qu'à donner une triste idée des modèles qu'il a pu avoir. C'est
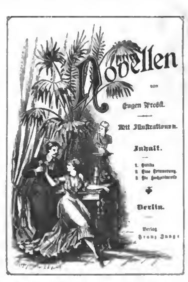


Fig. 43. — Type de couverture illustrée.

fait de chic, c'est-à-dire de mémoire et d'inspiration, mais dénué de vrai chic ; c'est une contrefaçon sans esprit, des actrices, soupeuses et autres noceuses qui ont pu faire, ces vingt dernières années, les délices des lecteurs de nos



Fig. 44. — Sapristi ! vous avez, aujourd'hui, encore moins que les autres jours.
— C'est que c'est représentation de gala, éclairage des jours de fête.
(*Vignette de Klic* (Bilderbuch für Hagestolze.)

journaux légers et demi mondains. Des femmes, ou plutôt des viragos taillées sur ce patron, Dieu nous préserve d'en rencontrer ! C'est égal, nous sommes loin de l'Allemande idéale de Wehle.

Mais Klic représente la note déjà ancienne. C'est dans

les *Wiener Caricaturen* qu'il faut aller chercher le côté plus moderne et nettement pornographique du dessin à femmes. Là rien n'est gazé : la légende est à la hauteur de l'illustration et ce n'est pas *pour hommes seulement*, c'est pour tout le monde, puisqu'il s'agit non plus d'albums mais d'un journal qui occupe pour l'Autrichien la place



Fig. 45. — Vin, femme et chant.
« Du vin j'en ai, femme je le suis, et, au lieu de chanter, je siffle après lui. »
(*Vignette de Klic* (Bilderbuch fur Hagestolze.)

que le *Journal Amusant* ou *La Caricature* tiennent chez nous. Nous sommes, il est vrai, à Vienne, c'est-à-dire dans la ville qui occupe la première place, lorsqu'on veut suivre la genèse de l'histoire des appétences féminines en Allemagne; toutefois, il faut reconnaître que, même à Paris, la ville de toutes les libertés et de toutes les audaces, la



PSCHUTT!

(D'après un pastel de Piglhein. Propriété de l'Union photographique de Munich.)

censure laisserait difficilement passer des planches aussi décolletées au figuré et au réel. D'autre part, on ne peut s'empêcher de reconnaître le talent de l'artiste qui manie la plume avec habileté et sait tous les effets que la lithographie est à même de donner. Ce n'est plus le dessin



Fig. 46. — Vignette extraite du *Grosse Struwwelpeter* de Richard Schmidt-Cabanis.

populaire et platement grossier de Berlin, rendu encore plus âpre à l'aspect par la taille rude du bois, ce n'est pas le procédé si habile, si délicat, si coloré de Munich, c'est la gravure nettement pornographique qui, comme les *Lupa equitans* ou *Mulier honesta* du moyen âge, pourrait presque servir d'enseigne à quelque maison publique.

Je m'arrête là, ne voulant pas descendre plus bas dans ce domaine. Partout le ruisseau est fangeux et, pour être plus ou moins noire, la boue n'en est pas moins toujours de la boue.

Cependant le Nord me fournit une dernière vignette et je la reproduis parce que son côté allégorique et sa nature moralisatrice répondent à une des tendances de l'illustration germanique. C'est la femme bourreau des cœurs, la femme foulant aux pieds, honneur, conscience, devoirs, la femme instrument inconscient de destruction, annihilant par unités les êtres que la mitrailleuse, cette prostituée de la guerre, foudroye par milliers.

Si le Nord, ce Nord tant calomnié qui doit être un jour tout lumière et qu'on s'efforce à nous représenter tout ténèbre, n'a pas la grâce et le charme de la forme, il a l'idée et, pour lui, le trait graphique est, avant tout, un moyen d'exprimer par l'image ce qu'il ressent par la pensée.



Fig. 45. — Vignette de Schlittgen.

(*Fliegende Blætter.*)

LIVRE II

LES CLASSES SOCIALES. — LES TYPES

PARTICULARITÉS DE LA VIE ET DES MŒURS



Fig. 46. — Dessin de Coll-Toc, d'après des croquis originaux du peintre Wahle.

I

LES CLASSES SOCIALES

Après avoir étudié la femme sous ses principaux aspects, après avoir cherché à définir les appétits de la race germanique, il convient de s'arrêter aux types.

Quelle différence, ici encore, entre la société allemande et la société française : l'une si divisée au point de vue des mœurs, si multiple au point de vue des personnages; l'autre si centralisée, si unifiée, qui a bien des mondes de toute espèce, mais pas de classes étroitement parquées.

Où donc, si ce n'est en Allemagne, voit-on des demoiselles de bonne famille, mais sans ressources, s'offrir

comme aide dans un ménage, le plus souvent contre une simple rétribution en nature; où donc femmes et filles de professeurs, femmes et filles d'officiers supérieurs, de fonctionnaires de l'État, suivant qu'il s'agit de villes universitaires ou de résidences princières, constituent-elles des castes aussi distinctes, aussi fermées?

Evidemment, certains types ne doivent leur existence qu'aux conditions particulières du pays. Ce n'est pas en France, sous la troisième République surtout, qu'on rencontrerait des institutrices de jeunes princesses, des demoiselles d'honneur, des lectrices de petites cours, des chanoinesses à la démarche vénérable. Existeraient-elles même, qu'elles ne seraient assurément pas à l'état de classe sociale?

Certes, dans tous les pays, il est des jeunes filles qui sacrifient leur existence à soigner les malades, à soulager les déshérités, qui se vouent à l'éducation des petits, — *jardinières d'enfants*, suivant la pittoresque expression d'outre-Rhin; — certes, tous les jours, on voit des hommes et des femmes appartenant aux mondes les plus différents contracter alliance, des bourgeoises donner leurs millions à des aristocrates de l'ancien régime, des jeunes personnes de la meilleure société ne point craindre de s'allier à des parvenus, mais qui pourrait croire que ces croisements, ces mariages dus aux hasards de la vie sont, en Allemagne, méthodiquement classés, et constituent autant de types divers, autant d'individualités nettement définies?

[1] *Kindergärtnerin*, nom qu'on donne aux maîtresses d'école qui dirigent les *Jardins d'enfants* suivant la méthode Frœbel.



Type la demoiselle d'honneur; type la lectrice des petites cours, non seulement parce qu'elles tiennent à leur titre, mais encore parce qu'elles se croient d'une essence supérieure, et ne consentiraient jamais à frayer avec de simples gouvernantes.

Des institutrices, des maîtresses d'école, des filles nobles ruinées, des Juives couvertes d'or, cela se rencontre partout, direz-vous ! Assurément, et partout aussi, ces femmes de mœurs et d'idées différentes se trouvent noyées dans la masse. Or, en Allemagne, je le répète, on en forme des classes à part, ce qui se conçoit, évidemment, pour peu qu'on examine de plus près les habitudes du pays. Ne voit-on pas la femme noble refuser la préséance aux filles des enrichis du jour, la Juive qui trône à Berlin et à Francfort être traitée à Nuremberg comme une femme de rien, et des patriciennes afficher, dans les vieilles villes libres et impériales, un orgueil de caste actuellement sans raison ?

Je ne parle, bien entendu, ni des excentriques, ni des émancipées ; celles-là, qui sont de tous les pays, constituent des phénomènes sociaux et non des classes distinctes. Comme il y a partout des femmes artistes ou musiciennes, des bas-bleus et des actrices, partout aussi aujourd'hui, l'on rencontre en plus ou moins grand nombre, suivant les mœurs particulières, des végétariennes et des morphiomanes, mais il faut venir en Allemagne, dans ce pays où les devoirs et l'instinct de la maternité sont si développés, pour voir la femme mariée sans enfants considérée comme un être à part. Et ce ne sont point là des exceptions, mais une situation générale répondant à un état de choses particulier.

Autant de groupes de femmes, autant de mondes divers; autant d'individualités féminines, autant de membres de castes encore imbues de leurs préjugés.

Ici la femme est un trait d'union; c'est elle qui sert à rapprocher les classes les plus différentes, les plus éloignées les unes des autres, celles même qui semblent séparées par des barrières infranchissables : pourvu qu'elle puisse vivre de sa vie agitée et bruyante, pourvu qu'elle puisse briller au premier rang, le reste lui importe peu.

Là-bas, c'est autre chose : avant sa vanité personnelle, elle fait passer le principe, et, ayant à défendre, si elle est noble, des privilèges de rang et d'influence, elle se refusera à reconnaître la toute-puissance de l'argent dû à des coups de fortune.

Toujours *Hausfrau*, quel que soit son rang dans l'échelle sociale, elle appartient également, toujours, à une classe quelconque dont les intérêts et les avantages lui sont chers.

Ici j'entends dire : ce sont là les mœurs de la province. Il se peut, en effet, qu'il y ait entre cette dernière et la vie allemande des rapports plus intimes qu'avec Paris, ce grand centre où tout est mêlé et souvent étrangement confondu; mais si certaines petites villes, certaines sous-préfectures, où prédominent encore les idées de castes et de suprématie locale pourraient être prises comme exemple, un point capital sépare la conception française de la conception allemande. En effet, tandis que l'Allemagne est restée un pays de privilèges que les habitants, hommes et femmes, tiennent tous à défendre, la France est devenue un pays de mœurs égalitaires, dans lequel, tout au moins, l'argent fait disparaître les inégalités sociales.

Nous avons, il est vrai, établi une démarcation entre la haute et la petite bourgeoisie, mais c'est tout, et nous renvoyons à ces deux grandes divisions une multitude d'individualités soigneusement séparées en Allemagne.

On dira bien, en parlant de tels grands personnages sans fortune, que ce sont des nobles ruinés; jamais, en faisant l'histoire de la femme française, on n'aura l'idée de constituer une caste avec les femmes de la noblesse pauvre.

Voilà pourquoi les classes jouent un si grand rôle en Allemagne; voilà pourquoi il convient d'étudier les principaux types si l'on veut connaître la femme sous toutes ses faces.



Fig. 49. — Vignette de Chodowiecki.

II

PRINCESSES ET GRANDES DAMES

S'il est très vrai qu'il s'est constitué de plus en plus en Europe une sorte d'internationalisme de la bonne société, il faut faire exception pour les princesses allemandes qui sont bien elles, qui ne ressemblent en aucune façon à leurs congénères des pays voisins.

Les autres brillent, avant tout, par l'extérieur, par leur grand air, par je ne sais quels charmes, quelles attractions ; en un mot elles sont reines, planant, race d'essence supérieure, au-dessus du *vulgum pecus* de la gent féminine, n'ayant aucune des petites passions, des petites faiblesses qui agitent cette dernière, ou, du moins, laissant croire qu'elles en sont entièrement dégagées. Et cela au point qu'une souveraine, dénuée de ces qualités naturelles, manquerait peut-être de prestige et, par suite, en imposerait difficilement aux masses.

En Allemagne rien de tout cela. Pour être impératrice, reine, grande-duchesse, princesse du sang à un titre quelconque, l'Allemande n'en est pas moins toujours la femme que l'on sait ; elle n'abdique jamais ses qualités intimes,

et si son domaine est plus étendu, plus brillant, elle n'entend nullement faire abandon de ce qui constitue son intérieur.

Je ne sais plus quel écrivain français voyageant en Allemagne vers 1840 appelait les princesses d'outre-Rhin des prix Montyon sur le trône. Celui-là avait bien compris la nature spéciale de la souveraine germanique, la première entre ses pareilles, sorte de *Hausfrau* couronnée, dirigeant une maison royale comme d'autres dirigent la maison bourgeoise, avec tous ses accessoires et ses menus détails quotidiens.

La seule différence est que la simple ménagère reste confinée dans son intérieur, n'osant pas regarder au delà, tandis que la ménagère royale cherche à exercer autour d'elle une mission civilisatrice et pacifique, « s'appliquant à mêler un peu de délicatesse à la pesanteur militaire », suivant l'expression d'un écrivain, M. Robert de Bonnières, qui a bien observé ce côté de la vie allemande.

Faut-il en conclure que les femmes de la Cour, les « jupons », comme les appellent dédaigneusement M. de Bismarck et les représentants de l'Allemagne féodale, ont une sainte horreur des batailles? Qu'elles craignent, à l'égal de toute femme, noble ou plébéienne, les incertitudes des combats, je le crois volontiers, mais qu'elles repoussent par principe la guerre, la guerre qui a donné au pays sa grandeur, c'est aller un peu loin! Elles sont, pour cela, trop Allemandes, trop imbues des idées et des préjugés de la race.

Avant tout, la royauté exercée par ces princesses



FEMME DE L'ARISTOCRATIE VIENNOISE

(Dessin original au lavis de C. Karger.)

est une royauté nationale. Si elles aiment les arts et les lettres françaises, c'est en femmes intelligentes qui ne sauraient rester étrangères au grand mouvement de la littérature, et non point à la façon du XVIIIe siècle, par antipathie, par négation de la production du pays.

Alors que les princes sont épris d'idéal militaire, elles représentent, elles, le côté intime, familial, s'occupant d'œuvres charitables, vivant bien plus en femmes riches qu'en princesses. Le luxe et l'éclat des grandes fêtes n'offrent, à leurs yeux, aucun charme ; simples d'allures, elles affichent la même simplicité dans leurs goûts. Ajoutez à cela une certaine raideur, une réelle honnêteté dans les mœurs, une grande parcimonie, aussi bien lorsqu'il s'agit des deniers de l'État que des leurs propres ; en un mot, ce quelque chose des principes rigides et économes d'autrefois.

Rien de curieux comme ces ménages, sortes d'intérieurs bourgeois sur une plus vaste échelle, où une femme couronnée ne croit pas déroger à sa grandeur en s'occupant de bien des détails négligés par une parvenue.

Mais l'on se tromperait fort si l'on partait de là pour juger la princesse allemande dans son ensemble. Il se peut qu'une reine préside elle-même à la confection de royales confitures, cela ne l'empêchera pas, soyez-en sûr, d'avoir la fierté de son rang, ni de montrer,en certaines circonstances, une morgue tout aristocratique, refusant impitoyablement à ses thés les femmes qui n'ont pas la noblesse d'origine.

Le rang, la naissance avant l'argent, voilà, aujourd'hui encore, la caractéristique de la société allemande : une

femme de commerçant, si riche soit-elle, passera toujours après la femme noble, si pauvre soit-elle.

Donc ces mêmes princesses, qui provoquèrent les étonnements et les rires étouffés de plus d'une élégante ambassadrice, que d'aucuns traitent de petites bourgeoises endimanchées ou de pédantes institutrices, redeviennent très grandes dames dès qu'il s'agit de rang ou de privilèges. Représentantes, au plus haut degré, d'une société à la fois féodale et bourgeoise, tenant au titre, sans négliger les mille petits détails de l'intérieur, elles sont, à tous les points de vue, essentiellement Allemandes.

Comme physionomie rien de particulier. Qu'elles soient douces ou dures, rêveuses ou matérielles, chez elles le type n'a pas cette pureté, l'allure n'a pas cette individualité qui se remarquent d'emblée à Paris ou à Vienne.

Les différences esthétiques paraissent ainsi ne pas exister; je veux dire que les types de beauté ou de vulgarité se présentent à la fois dans les classes les plus diverses. Vienne seul fait exception; Vienne seul possède une véritable aristocratie de race et de traits physiques.

Là règne la grande dame, la femme noble aux allures fières et hautaines, à l'ovale correct, à l'air distingué, à la mise élégante et de bon goût; la grande dame qui a une façon à elle de marcher, de sourire, de saluer; la grande dame qui saura se faire remarquer au moindre petit geste, fût-elle entourée de milliers de femmes plus élégantes.

C'est ainsi que déjà sur les marches du trône apparaît en Autriche la toute-puissance du charme et de la beauté, tandis qu'en Allemagne, à Berlin spécialement,



Fig. 50. — Princesses et grandes dames.

1. La princesse Charlotte. — 2. La princesse Elisabeth. — 3. La grande-duchesse de Bade. — 4. Mme Esmarch princesse Henriette de Schleswig-Holstein. — 5. Comtesse Bethusy-Huc (Moritz van Reichenbach).

les mœurs plus intimes et plus simples de la femme luthérienne se retrouvent à la Cour elle-même.

Voulez-vous avoir une idée nette, exacte, des deux civilisations, de la civilisation catholico-orientale de Vienne et de la civilisation protestanto-féodale de Berlin? Comparez l'archiduchesse Gisèle, aux toilettes bruyantes et excentriques, avec la grande-duchesse de Bade, fille, on le sait, de l'empereur Guillaume, se faisant à la fois remarquer par sa mise simple, par sa timidité naturelle, je dirai presque par son attitude gauche.

Ici la race; ici le luxe et le besoin de paraître; là l'égalité du sexe devant l'éducation nationale, un désir de calme et d'effacement; ici une grande dame couronnée, une femme remarquablement jolie et pleine de charmes; là une bourgeoise, bonne et instruite, ayant tous les orgueils du rang.

Telles apparaissent sous leurs différents aspects les princesses et les grandes dames d'outre-Rhin.



Fig. 51. — Caricature des *Fliegende Blætter.*

III

LA FEMME DANS LA NOBLESSE PAUVRE

Ce titre en dit plus, à lui seul, que bien des in-quarto. Aristocratie crevant de richesse, c'est l'Angleterre ; noblesse besogneuse, vivant au jour le jour, c'est l'Allemagne. Assurément, l'on rencontre des nobles plus fortunés, mais la vraie aristocratie nationale, conforme aux conditions spéciales du pays, c'est l'aristocratie pauvre, c'est-à-dire le privilège, la naissance, luttant contre l'influence moderne de l'argent, en n'ayant pour toute arme que la tradition.

Mélange de fortes qualités et de préjugés surannés, la femme de cette classe représente un des types les plus particuliers à la race, une des expressions les plus personnelles au sol germanique.

Elevée avec une simplicité commandée par les circonstances, la jeune fille noble apprend, dès l'enfance, à se sacrifier pour l'éducation de ses frères. La famille doit paraître : il faut, en apparence au moins, rester « les barons ». Lorsqu'on vit, à demeure fixe, dans le vieux château patrimonial, plus ou moins confortable, cela passe encore,

mais si l'on habite une résidence princière, quelque petite soit-elle, les exigences deviennent plus difficiles à satisfaire. D'une façon comme de l'autre, la nourriture est ce qui s'en ressent le plus, parce que c'est la chose qui se voit le moins. Assemblage d'orgueil et de dignité tout à la fois, dont la noblesse allemande n'est pas seule à donner l'exemple. N'en est-il pas, en effet, de même dans certaines familles parisiennes où la toilette et les plaisirs viennent absorber le plus clair du budget !

Toutes les habiletés, toutes les privations à l'aide desquelles on peut se procurer un semblant de bien-être, la mère les connaît et les enseigne à sa fille. Aucun sacrifice n'est de trop quand il s'agit d'affirmer la noblesse de la race. Il est donc permis d'avoir le ventre peu garni et la bourse encore moins, pourvu que les armoiries de la famille puissent, surmontées de leur couronne héraldique, s'étaler partout où faire se peut. Ne pas affirmer ostensiblement la noblesse de son rang, en toute occasion, serait un crime de lèse-hiérarchie. Et afin que nul n'en ignore, l'écusson, ce noble écu des vieux âges que notre siècle industriel et sceptique appelle dédaigneusement la marque de fabrique de l'aristocratie, se sculpte sur la maison, se peint sur les portes, se découpe dans les bois, se brode sur les coussins, sur le linge, même sur celui qui est destiné aux plus infimes usages, se coud sur les sacs de voyage, se cloue sur les caisses, s'applique sur les chaises, vieux meubles boiteux dont il faut se méfier, malgré leur pompeux panache, se grave sur les quelques rares pièces d'argenterie échappées au naufrage, s'imprime sur le papier à lettres et sur les cartes de visite. Dès l'âge de douze ans une

jeune fille noble ne saurait naviguer sans ces bouts de carton armoriés.

Au reste, les armoiries ne sont point les seuls souvenirs dont on aime à s'entourer. Tout ce qui peut rappeler les origines de la famille est soigneusement conservé, placé bien en évidence sous les yeux de tous : les portraits des ancêtres, à peine reconnaissables tant ils sont écaillés, figurent naturellement au premier rang de ces saintes reliques.

Mais, sans la femme, sans la mère de famille, cela n'aurait encore qu'une importance secondaire : c'est elle, en effet, qui dans les plus petits incidents de la vie quodidienne se charge d'affirmer les titres de noblesse; c'est elle qui enseigne aux enfants les traditions, les légendes du passé; c'est elle qui leur inculque le respect de cette haute origine et qui leur transmet avec l'orgueil de la race la haine du mercantilisme, l'amour pour tout ce qui est grand, noble, généreux. Son enthousiasme n'a d'égal que sa bonne foi.

Et quelle profonde et naïve vénération pour les vieux bijoux dont elle a hérité de ses devanciers, bijoux dont elle se pare en toutes circonstances, même dans celles qui sembleraient le moins l'exiger. Ce sont, il est vrai, la plupart du temps, de pauvres pierres plus ou moins artistiquement montées, et, de fait, sans grand prix; mais peu importe la valeur vénale : les bijoux des ancêtres, cela seul suffit. Sincèrement, enfants, parents, amis, domestiques même, — domestiques, qu'on veut bien admettre à contempler ces marques de noblesse, — admirent, sans se jamais lasser, un si précieux héritage.

Ici nous touchons à la fois au point faible et au côté caractéristique de la femme noble pauvre. A ses yeux, les plus belles parures modernes, si bien montées, si éclatantes soient-elles, ne méritent aucune attention lorsqu'elles sont portées par des femmes de riches négociants, par des « marchandes », comme on dit dédaigneusement, pour mieux marquer la distance qui sépare le vrai monde, celui aux mains blanches des classes aux mains plus ou moins calleuses. Bijou banal, puisqu'il se peut acquérir avec de l'argent; bijou sans valeur, puisqu'il sort tout clinquant des vitrines du joailler, sans parchemin, sans marques de noblesse. Il est vrai que, si, par aventure, on le voit figurer au cou ou au bras d'une gente dame de la caste, tout aussitôt il revêtira une autre apparence. « Les nobles ennoblissent ce qu'ils touchent », disait très naïvement une aristocrate de la Silésie.

Le dédain pour les femmes du commun atteint aux dernières limites du comique. Dans cet ordre d'idées, la femme de l'aristocratie énoncera les choses les plus étranges, les plus incroyables, sans s'en apercevoir, sans même avoir l'intention d'offenser. N'est-elle pas noble, donc d'une essence supérieure aux autres ! Du reste, modeste en ce qui la touche personnellement, sans prétentions, humble même, les égards qu'elle exige des autres, ce n'est point pour elle qu'elle les demande, c'est pour le rang qu'elle occupe, c'est pour la caste à laquelle elle appartient.

Elle tonne aussi contre le luxe et le confort moderne dans les habitations, dans les aménagements; le *altdeutsch* l'intéresserait bien, mais les ébénistes de nos jours sont

si manants ! N'entendent-ils pas faire payer les nobles comme de vulgaires bourgeois ? Donc, tout cela est du faux, du clinquant, manquant de caractère et de style.

Honnêteté, travail, souvenir des ancêtres dont ils descendent, c'est avec ces principes que les enfants sont élevés. A de très rares exceptions près, les fils servent l'État soit comme fonctionnaires, soit comme officiers. Non seulement c'est pour eux une carrière honorable, mais encore la seule qui puisse ennoblir un homme. Aussi les filles ne refusent-elles point de s'unir à des roturiers qui ont passé par l'armée ou par l'administration. Il est vrai que, tout en prenant le nom bourgeoisement obscur de leur époux, elles ont bien soin de se faire toujours appeler par le titre de la fonction publique qu'occupe ce dernier. Madame la conseillère — et l'on sait que cette appellation honorifique s'accommode à toutes les sauces, — Madame la présidente, Madame la juge de paix, Madame la générale, sont des titres qui, journellement, servent de cache-misère moral aux filles dont le blason a disparu sous une étiquette vulgaire. Voilà pour l'extérieur.

Dans l'intimité, afin que nul n'en ignore, tous les objets du ménage, marqués ou gravés au nom de la jeune fille, reçoivent cette fameuse couronne héraldique dont les Allemands se montrent si prodigues. Et c'est ainsi qu'on se donne l'illusion d'une noblesse intégralement conservée.

J'ai parlé des filles qui se marient : il en est, et beaucoup, qui ne se marient pas ; vivant alors d'une petite rente viagère servie par le majorat de la famille, ou remplissant l'office de dame d'honneur, — situation toujours

fort enviée, — auprès d'une quelconque des princesses de Lilliput dont fourmille l'Almanach de Gotha. Quelquefois, elles habitent le château héréditaire, dans un corps de logis spécialement destiné aux filles et aux veuves de leur maison ; plus souvent, elles vont aider leurs sœurs mariées, se vouant corps et âme aux intérêts d'un ménage qui leur est cher, et apportant, malgré les manies de la vieille fille et les préjugés de la noblesse, un concours précieux, lorsqu'il s'agit de l'éducation.

Mais si les femmes de cette classe s'allient assez facilement à des hommes de la roture, il est plus rare de voir les fils de maisons nobles se marier à des filles de la riche bourgeoisie, pour redorer leur blason terni. Toutefois, le cas se présente, et les jeunes filles qui entrent ainsi dans une maison qu'elles ont appris à respecter, à honorer dès leur enfance, sont toutes fières de penser qu'elles pourront contribuer à renouveler moralement et effectivement un rameau de cette vieille noblesse pour laquelle elles ont tant d'estime.

En fait, cette petite aristocratie pauvre est le véritable noyau de la société ; si elle venait à disparaître, l'organisme du pays se trouverait profondément modifié. Malgré tous leurs ridicules, ses femmes peuvent revendiquer une bonne part dans l'accroissement politique, dans la grandeur présente de l'Allemagne : ce sont elles, surtout, qui, par leur simplicité, par leur dévouement, en un mot par leur esprit d'abnégation, ont préféré une modeste position dans un poste honorifique aux grosses fortunes des spéculations commerciales et industrielles. On sait combien l'influence féminine est grande dans les ques-



FEMME DU PATRICIAT

Dessin original au lavis de C. Kargen.

tions pécuniaires. Si la femme veut briller, éclabousser par son luxe, c'est le cas ou jamais de dire : Adieu les études sérieuses pour l'homme, adieu les fonctions honorables, celles où l'on est payé pour son travail, pour ses aptitudes, les fonctions réellement nobles, restant en dehors de tout esprit de gain, de tout coup de Bourse, de tout imprévu quelconque.

Tout, sauf le négoce,..... telle pourrait être la devise de cette fraction de la noblesse, encore essentiellement militaire, essentiellement féodale.

Le patriciat des antiques cités jadis enrichies par le commerce, Nuremberg, Augsbourg, Dantzig, Lubeck, a déjà d'autres idées, mais, lui non plus, ne se lancera pas dans les hasardeuses spéculations. Il s'intéresse aux industries, aux vieilles industries du pays, considérant comme un honneur de diriger des maisons dont l'origine remonte au XVII[e] ou au XVIII[e] siècle, se transmettant cet héritage de père en fils, de branche en branche, y laissant ses capitaux, sachant voir autre chose qu'une affaire de gain immédiat. Là encore, tout en menant une existence plus large, la femme est pour beaucoup dans le maintien de ces traditions auxquelles l'industrie allemande doit une bonne part de ses succès.

A côté de cette aristocratie des petites capitales princières ou des cités, autrefois libres et puissantes, toutes deux essentiellement allemandes, la haute aristocratie, surtout celle qui vit à Berlin, représente l'élément cosmopolite de la société germanique. Autant la Cour est simple, autant celle-ci a des allures luxueuses et tapageuses. Les femmes sont élégantes, indépendantes, aiment à faire

parler d'elles et s'occupent assurément plus de leurs succès mondains dans les ambassades, dans les ministères, que des confitures et des soins du ménage. Elles montent à cheval, elles conduisent, elles cherchent, avant tout, le plaisir et la montre. Teintées de littérature et de musique, wagnériennes, méprisant profondément les romans genre *famille Buchholz*, ne s'intéressant qu'aux pièces et aux livres à scandales de Paris, elles constituent un monde d'autant plus à part qu'elles vivent au milieu d'une Cour dont on a vu la simplicité.

Comprend-on, maintenant, pourquoi, en commençant ce chapitre, je disais : La noblesse pauvre est bien réellement la véritable noblesse allemande, la femme de cette classe, si nombreuse et si méritante à plus d'un égard, est bien la femme allemande, avec ses préjugés de caste, mais aussi avec ses qualités d'ordre et d'économie ?



Fig. 52. — Vignette de Coll-Toc.

IV

LA JUIVE

Si le Juif, maintenu dans un état d'infériorité que semble approuver l'opinion publique, paraît avoir déteint quand même sur l'Allemand, en lui communiquant certains de ses défauts caractéristiques, la Juive, elle, n'a jusqu'à ce jour exercé aucune influence sur la vraie Germaine. Différences de type, de tempérament, de goûts, de principes; entre elle et l'Allemande que nous venons de voir, il y a tout un monde.

Comme type, elle ne pourra jamais prétendre à réaliser la Marguerite idéale de la légende : trop de choses s'y opposent. Encore quelque peu Orientale, avec cela rarement blonde, souvent belle en sa prime jeunesse, elle devient laide, difforme, mafflue, lorsque l'âge s'est emparé d'elle.

Comme tempérament, peut-être y aurait-il plus de rapport; car, prise dans son ensemble, elle présente presque toujours ce laisser-aller, cette démarche lourde et vulgaire qui est le propre de quelques Allemandes. Elle paraît se donner, de même, assez facilement : rechercher la place

qu'elle occupe dans la prostitution européenne serait donc un travail curieux, bien fait pour tenter les antisémites de nos jours.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Je ne veux point dire par là que toutes les Juives manquent de vertu, mais il y a Juives et Juives : celles qui ont encore conservé les qualités familiales, patriarcales presque d'autrefois, et celles qui, désireuses, avant tout, de manier l'or à pleines mains, se jettent à corps perdu dans le monde interlope de la galanterie. Or, celles qui sont matérielles le sont pleinement, sans aucune de ces échappées vers l'idéal qui, chez l'Allemande, corrigent quelquefois la nature.


Fig. 53. Vieille Juive.

Intelligente, spirituelle, passionnée pour le bruit, recherchant ce qui brille, la Juive a soif de luxe. Toutes les jouissances que peut donner l'argent elle les désire, et, souvent, pour se les procurer, sera peu scrupuleuse sur les moyens.

S'il me fallait porter une appréciation d'ensemble sur les Juives allemandes, je dirais que celles des hautes classes, de l'aristocratie financière, valent moins que celles des classes bourgeoises, du commerce et du petit négoce. Bruyantes, évaporées, esclaves du chic et du bon genre, les premières

mènent la vie à grandes guides dans les maisons princières de ce Francfort où l'on peut encore retrouver les traces de leurs plébéiennes origines. Les secondes, au contraire, soit que ces qualités leur appartiennent en propre, soit qu'elles se soient développées en elles au contact de l'intimité allemande, coulent une existence paisible, fidèles épouses, excellentes mères.

Mais, comme goûts et comme principes, quelles différences entre la véritable Allemande, luthérienne d'origine, de conception, et la Juive. En art, en littérature, cette dernière vit complètement en dehors de l'idée nationale : dégagée des préjugés de la race, elle n'a ni le culte du passé, ni l'amour des vieilles choses, et cela se conçoit, puisque le passé, pour elle, c'est l'esclavage. Donc, elle est loin de partager l'engouement général pour le style *alt-deutsch :* soit en architecture, soit en bijouterie, cela ne lui dit rien, parce que c'est sombre, mat, et qu'elle recherche avant tout la couleur, le brillant, quand ce n'est pas le clinquant.

Ainsi, dans ce domaine, il y a séparation complète, et nulle part les distinctions entre Juives et chrétiennes ne sont aussi visibles. Allez dans un foyer de théâtre, à Francfort par exemple, vous verrez les premières couvertes de diamants et de bijoux massifs, alors que la vraie Allemande préférera le bijou *alt-deutsch*, moderne, lui aussi, mais fabriqué sur les anciens modèles des musées et des collections publiques. Et ce détail, qui peut paraître puéril de prime abord, ne fait que confirmer la règle.

Partout, du reste, en Allemagne et en Suisse, dans les villes qui jusqu'alors avaient encore conservé l'antique

simplicité, vous reconnaîtrez les Juives à la façon dont elles s'habillent, dont elles aiment à se montrer dehors, recherchant le luxe non pas seulement pour leur propre satisfaction, mais encore parce qu'en lui seul résident leurs quartiers de noblesse, et qu'elles ont, plus que d'autres, la mauvaise habitude de juger des gens par les dehors.

Type, accoutrement extérieur, genre de vie, tout contribue à faire de la femme juive une femme à part, enviée des uns, méprisée des autres, et, ce qui est certain, ne participant pas aux passions qui, à certains moments, agitent la gent féminine. Presque partout elle est abandonnée à elle-même, obligée de fréquenter exclusivement ses congénères par suite du peu de sympathie qu'elle rencontre.

Dans les familles dont la fortune remonte déjà à plusieurs générations, les jeunes filles ne se font pas faute de rechercher l'alliance des anciennes et nobles maisons, mais ces mariages sont très rares. Quand il s'en présente, par hasard, ils soulèvent de telles clameurs que les jeunes gens, personnellement disposés à ajouter à leur nom l'éclat d'une grosse fortune, renoncent à affronter la réprobation publique [1].

« Il n'est pas un véritable Allemand, de cœur et de pensée », affirmait récemment encore un écrivain libéral, « celui qui prend une Juive pour mère de ses enfants. »

Cela dit tout. Que voulez-vous de plus?

[1] Voir sur ce sujet le très intéressant volume de Ph. Daryl, *Signe Meltroë*, étude fort exacte et tout à fait vivante de la société berlinoise.

Physiquement et socialement, la Juive d'outre-Rhin est un être à part. Socialement, on la rejette en dehors de la vie nationale, ne lui accordant guère que le titre de *Conseillère commerciale;* physiquement, il suffit pour se rendre compte des exagérations auxquelles donne lieu son profil d'ouvrir un journal humoristique. Quelle que puisse être la tendance évidente au ridicule, jamais en France l'on n'arriverait à un résultat pareil. Donc la Juive constitue bien un type dans l'ensemble de la féminalité germanique.



Fig. 54. Type de Juive.

V

DE QUELQUES AUTRES FEMMES

LE BAS-BLEU — L'ACTRICE

Quand on a vu la Juive et la noble sans fortune on connaît l'Allemande, parce qu'on a devant soi les deux types qui incarnent en eux les diverses personnalités féminines. En effet, tandis que la Juive est, à proprement parler, la seule qui possède une fortune, la seule qui, soit par goût, soit par le fait de sa position, puisse se permettre un certain luxe, toutes les autres, femmes ou filles de fonctionnaires, de professeurs, d'officiers, de savants, de négociants même, sont, comme les représentantes de l'aristocratie, forcées de se montrer simples dans leurs toilettes et modestes dans leurs désirs. Simplicité relative, assurément, médiocrité relative, mais, à quelques exceptions près, plutôt moins dorée que plus, et c'est là, au point de vue social, la plus grande particularité du monde allemand.

Certes, l'art de multiplier les morceaux quand il s'agit de la nourriture, ou de combiner avec peu de chose des toilettes qui produisent grand effet, est un art pratiqué

dans tous les pays, mais en Allemagne il paraît avoir atteint à son apogée, en suite des conditions plus difficiles de la vie, conditions dues à la multiplicité des enfants.

Toutefois si la femme doit faire des prodiges d'économie, elle a, épouse d'officier ou de fonctionnaire, une situation bien supérieure à celle qui lui est reconnue en France. Ici on n'accorde quelque crédit à la femme que si elle s'impose par son esprit, sa beauté, sa fortune; en Allemagne on la respecte suivant le rang qu'occupe son mari.

D'où, d'un autre côté, il faut également le reconnaître, la pédanterie que j'ai déjà indiquée comme appartenant en propre aux femmes du pays.

Dans tout ce monde où l'on vise à l'économie, je ne vois guère comme types originaux que les *professeuses*. Elles professent, en effet, je vous prie de croire : si le *Herr Professor* est un Dieu dont rien ne saurait troubler la majesté, la *Frau Professorin* et les *Fräulein Professorin* ont la prétention d'être les premières *inter non pares*. Leur titre n'est-il déjà pas un honneur dans un pays où, non sans raison, les fonctions universitaires sont entourées d'une telle auréole? Donc, mêmes droits, même considération que leur époux ou leur père, voilà ce qu'elles demandent. Si elles pèchent en quelque façon, ce n'est assurément pas par modestie.

Instruites, bien élevées, elles ont, toutes jeunes encore, une assurance qu'on ne rencontre pas toujours chez les personnes d'âge mûr. Plus tard, prenant les allures pédantes et raides de *Herr Papa,* elles parlent en oracles et posent volontiers pour la femme savante. Comme

d'autres ont la fierté de la richesse, elles ont, elles, la fierté de la science infuse que représente le *pater familias*. Réclame ambulante, elles parlent à tout propos de ses travaux, de ses succès, vantent ses cures merveilleuses, s'il est médecin; ses brillants plaidoyers, s'il est avocat.

Que cela soit naturel et se rencontre plus ou moins partout, je le veux bien, mais qui connaît le monde professoral français et le monde professoral allemand, sait que chez ce dernier l'élément féminin est très particulier.

S'unir à un aspirant-professeur, — d'Université bien entendu, — afin de devenir *Madame la professeur* et d'avoir des enfants qui soient à leur tour, eux aussi, des professeurs, voilà le rêve des jeunes filles de cette classe, on pourrait presque dire de cette caste.

Se marient-elles, par hasard, avec des hommes n'appartenant pas à leur monde, elles ne cesseront de mettre en avant la supériorité intellectuelle des leurs, et feront en sorte que les fils reprennent la tradition momentanément interrompue.

L'Université, cette *Alma Mater,* se trouve donc ainsi avoir de l'autre côté du Rhin des propagandistes féminins, comme il faudrait lui en souhaiter en France.

Existe-t-il un bas-bleu allemand? — Question oiseuse. Mieux vaudrait demander depuis quand il en existe.

Un jour, on faisait observer à Mme Friedrich von Schlegel, la fille de Moïse Mendelssohn, qui se livrait à des travaux d'aiguille, qu'elle devrait choisir une occupation plus en rapport avec son intelligence. Sans sourciller, elle répondit :

« J'ai toujours entendu dire qu'il y avait déjà trop de

livres de par le monde, et jamais qu'il y eût trop de chemises »; paroles bien vraies et profondément justes, actuellement plus que jamais.

Trop de livres ! n'est-ce pas le mal de notre époque aujourd'hui que l'imprimerie est devenue un nouvel agent de spéculation, et a cessé d'être le porte-voix de la pensée? Toutefois, rendons sur ce point pleine et entière justice à l'Allemagne, le livre n'y est pas encore un commerce exploité par des marchands de lorgnettes ou de cravates.

Mais le bas-bleu, la femme de lettres, la traductrice du français ou de l'anglais, que sont-elles au milieu de tout cela?

Ceux qui cherchent toujours à jeter sur les autres la boue dont ils sont couverts voudraient les faire passer pour des femmes sans vertu et des écrivains sans valeur, naturellement. Qu'elles ne présentent aucun talent transcendant, je le veux bien, mais que penser du pamphlet dans lequel on lit : « Si les vertueuses Allemandes étaient à même de connaître les vertus allemandes des vertueuses femmes de lettres, qui écrivent de vertueux romans, elles seraient peut-être moins enthousiastes? » Pure calomnie : les femmes de lettres de l'autre côté du Rhin ne sont ni plus ni moins vertueuses que les nôtres.

Si beaucoup font des traductions ennuyeuses et de lourdes compilations, d'autres, comme Mmes Marlitt, Werner, Fanny Lewald, Hélène Bœhlard, Louise von François, Wilhelmine de Hillern, Elise Polko, Betti Paoli, celle-là même qu'on a appelé le premier poète lyrique de l'Autriche, la comtesse Wickenburg-Almasi, la baronne

Marie Ebner-Eschenbach, prouvent que la femme allemande compte, au contraire, dans le mouvement intellectuel de nombreux représentants de talent.

En général, elle s'occupe surtout de poésie et de questions d'enseignement, écrivant pour les publications destinées à la famille qui pullulent de tous côtés. Trop chez nos voisins, pas assez chez nous.

D'aucuns, il est vrai, l'ont accusée d'avoir une fâcheuse influence sur l'état des lettres et spécialement sur le roman. Je reconnais très volontiers, qu'en présence de l'importance prise par ce dernier, en France et en Russie, le roman allemand, vivant de convention ou d'évocations historiques, occupe une bien petite place. Mais il serait injuste de faire retomber sur les femmes seules la responsabilité d'un état de choses qui tient plus aux mœnrs mêmes du pays qu'au rôle exercé par tel ou tel sexe dans la littérature.

Les femmes, quelquefois si vibrantes en peinture, n'ont apporté nulle part la note réaliste dans la littérature; rien de surprenant, donc, à ce que les Allemandes, filles d'un pays qui se complaît dans l'étude des petits faits intimes, se traînent à la remorque de la convention.

Sur ce point, elles sont femmes, — dans la donnée qu'on sait, — avant d'être artistes, et c'est pour cette raison qu'elles sacrifient tout aux préjugés, aux idées reçues, n'osant pas pénétrer dans la psychologie des choses et des gens.

Ici encore, le côté national de la race est saisissant : Allemandes, elles remplissent une mission, elles écrivent pour la famille allemande, pour la femme et l'enfant.

Et il ressort de tout ceci un fait non moins curieux, c'est que plus la littérature est aux mains des femmes, — l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre est à ce point de vue concluant, — moins il y est question de la femme et des problèmes que suscite l'étude de l'être féminin dans son ensemble.

Le bas-bleu germanique a, lui aussi, des convictions politiques et sociales, il écrit *pour Dieu*, *pour la Patrie*, *pour le Roi*, pour les trois choses que ses sœurs, je l'ai dit, honorent par-dessus tout. Tendance à la rêverie, besoin d'expansion, devoir à remplir, tels sont, d'autre part, les principaux mobiles qui lui mettent la plume à la main. Toute idée de scandale ou de gain doit être écartée.

Si maintenant, de même qu'on a fait autrefois ici la *Physiologie du Bas-Bleu*, il me fallait donner la physiologie de la femme de lettres allemande je dirais qu'elle est rarement de la première jeunesse, qu'elle appartient assez souvent aux classes aristocratiques, — à moins que ce ne soit une ancienne institutrice, — et qu'elle n'est presque jamais une élégante *rédactrice* de carnet mondain, perroquet sot et vaniteux, moulin à paroles, agaçant, comme on en rencontre sur nos boulevards et dans les journaux desdits.

Presque toujours épouse et mère, elle est plutôt Rococo. Graphiquement, on pourrait la représenter avec le classique bonnet à rubans ou avec un chapeau posé sur la tête n'importe comment.

Après le bas-bleu, l'actrice, qui va nous faire connaître un autre côté des mœurs locales. Comme femme elle vaut peut-être mieux que la nôtre, comme artiste elle vaut moins. Chose caractéristique qui semble donner rai-

son à une thèse souvent soutenue, celles qui ont réellement un éclair de talent mènent l'existence plus ou moins



Fig. 53. — Type d'actrice allemande. (Opérette.)
(*D'après des croquis de la* Deutsche Illustrirte Zeitung).

folichonne, plus ou moins irrégulière de leurs congénères parisiennes, et c'est à Vienne surtout qu'on les rencontre, le vrai bourgeois allemand ne s'étant pas encore fait à l'idée de venir applaudir des artistes dont la vie débauchée

s'étale en public. Autrefois les chanteuses ou actrices des théâtres royaux, *Hofsängerin*, *Hofschauspielerin*, étaient du gibier privé; mais ces réductions de Parcs-aux-Cerfs des petites principautés ne se rencontrent plus aujourd'hui. On a des mœurs, dans le nouvel Empire, ou, tout au moins, on fait en sorte de ne pas trop afficher les mauvaises, ces mauvaises qui sont quelquefois les bonnes, disait le fondateur de la monarchie prussienne.

Jolies, les actrices allemandes savent l'être. Pourquoi ne le seraient-elles pas, du reste, dans un pays où l'on voit de fort beaux types? Mais gracieuses, légères, captivantes, charmeuses, c'est une autre affaire. Comédiennes et chanteuses sont, généralement, en bois, avec des mouvements guindés et saccadés. La chanteuse peut encore obvier par la voix à cette absence totale de jeu; quant à la comédienne, elle produit presque toujours l'effet d'une personne récitant une leçon péniblement apprise ou débitant quelque histoire bien ennuyeuse à raconter. Toutes deux s'habillent avec plus ou moins de cachet, ignorent complètement l'art de se farder, sont empruntées dans leurs mouvements, ne savent comment tenir leurs bras, où placer leurs mains, et marchent sur la scène comme si elles y venaient pour la première fois. En un mot, des sortes de comédiennes bourgeoises qui voudraient jouer avec aisance la comédie du grand monde.

Ce manque de côté cabotin, très particulier à l'Allemande, doit-il lui être imputé à mal? N'est-il pas, au contraire, une preuve évidente de la sincérité de son caractère, de l'absence de rouerie qui la personnifie? Si l'actrice, en nos pays, lui est de cent coudées supérieure, cela tient



ACTRICE
(Dessin original de C. Karger)

justement à cette qualité si éminemment française qu'elle possède au plus haut degré, l'art de charmer, l'art de poser et de se faire valoir ; la comédie du salon unie à la comédie du boudoir.

Donc, n'ayant pas naturellement ces qualités, l'Allemande a toujours quelque peine à les porter sur la scène, et c'est pourquoi elle y apparaît gauche et lourde.

Je ne sais plus quel voyageur vers 1830 dit avoir été étonné en voyant l'intérieur d'une des grandes actrices de l'époque. Il l'avait trouvée raccommodant son linge, vaquant aux soins du ménage comme une vulgaire petite bourgeoise. Eh bien ! aujourd'hui, cette simplicité, si rare en France, existe encore chez la plupart des femmes de théâtre. Beaucoup sont mères de famille ; beaucoup, de même, ont une existence calme et rangée.

Quant à prétendre que l'actrice est, quelles que soient ses mœurs, reçue dans les familles et sort avec les femmes honnêtes, comme l'écrit certain pamphlétaire, il faut pour avancer de semblables inepties n'avoir jamais vu l'Allemagne que dans les brasseries.

Oui, certes, l'actrice honnête est admise au sein de la famille, puisqu'elle en fait elle-même partie, puisqu'elle mène paisiblement l'existence bourgeoise. Quant à l'autre, on la rencontre, comme partout, dans les endroits où l'on s'amuse, dans les restaurants de nuit, à la *Conditorei*, au milieu de joyeuses compagnies où domine l'élément militaire.

Celle-ci, du reste, ai-je besoin de le dire, n'est plus considérée par les Allemands comme une actrice ; c'est une fille, ni plus ni moins.

Mais même dans ce monde spécial pour qui les planches sont un prétexte, on chercherait vainement le côté brillant des coulisses parisiennes : la scène n'est pas plus animée que les couloirs. Vertueux ou non, le théâtre conserve toujours un aspect de province et de rigidité antique. Ici l'on joue et l'on ne flirte pas, telle pourrait être sa devise.



Fig. 56. — Vignette de Schlittgen.
(*Fliegende Blætter.*)

VI

LES TYPES

Existe-t-il un type allemand bien accentué, bien uniforme, ou la même diversité qui règne dans les mœurs, dans les habitudes, se présente-t-elle au point de vue de la physionomie?

A la question ainsi posée, on peut facilement répondre en plaçant sous les yeux du public des figures féminines prises dans certaines parties du pays et dessinées par des artistes consciencieux, de telle façon que l'on ait devant soi, non des compositions fantaisistes, mais du document exact.

Dans ce domaine, le portrait graphique est toujours préférable au portrait littéraire, parce qu'il donne au visage, le contour, la ligne, c'est-à-dire ce que la description la plus minutieuse est impuissante à établir. La seule chose dont il faille s'enquérir, c'est la manière dont procède l'artiste, afin d'être fixé sur le plus ou moins de crédit qu'on doit accorder à son œuvre.

Etre du pays, appartenir au sol même, est la première condition requise. Si des Italiens ont pu devenir les

peintres attitrés de la Parisienne, je doute fort qu'un Français arrive jamais à dessiner l'Allemande comme l'artiste dont l'œil est, dès l'enfance, habitué au visage, aux traits de la Germaine. En revanche, il est vrai, certains côtés que l'artiste autochtone aura, volontairement ou non, laissés dans l'ombre, d'emblée seront observés par l'étranger. Impression vivement ressentie, sans grande consistance, si l'on veut, mais cependant intéressante à noter.

En voici du reste un exemple : la servante dessinée par Mars, tenant d'un bras nerveux et d'une main non moins solide des chopes à la mousse écumante. Dans ce croquis prestement enlevé, on aurait tort de chercher un document destiné à fixer un type, mais sans parler de la prestance, examinez de plus près l'œil, le sourire, la façon de porter la tête, et vous verrez qu'il y a en cette figure quelque chose de nettement accentué, en un mot de très particulier. Cette femme a été vue par l'artiste, vue comme il voit d'ordinaire, suivant son tempérament, c'est-à-dire sous un jour gracieux, sous une forme aimable.

Comme Allemande, elle est de partout et de nulle part; comme Germaine, elle est suffisamment esquissée pour qu'il ne soit pas possible de la confondre avec une Française ou une Anglaise.

On peut ne pas voir les individualités spéciales à telle ou telle nation, mais quand il s'agit des grandes lignes tout le monde saura reconnaître une Germaine d'une Latine, une habitante du Nord d'une habitante du Midi.

Existe-t-il, au même titre, une Berlinoise, ou n'est-ce pas plus ou moins un mythe? En effet, beaucoup de Berlinoises, rencontrées de par les rues de la capitale, sont

de Stettin, de Spandau, de Charlottenburg, de Guben, de Teltow, de la Poméranie ou de la Bohême. Ce mélange



Fig. 57. — Servante de brasserie.
(*Dessin original de Mars.*)

de la grande cité prussienne rappelle absolument ce que disait sous l'Empire un spirituel pamphlétaire : « Il y a

deux façons d'être Parisienne. La première consiste à être née, par hasard, dans les limites de l'ancien octroi, la seconde à y habiter trois mois sur douze ». Allez donc, dans ces conditions, vous fier aux apparences, qu'il s'agisse de descriptions écrites ou de documents graphiques.

Si, malgré cela, vous êtes curieux de connaître tout ce à quoi on a comparé la Berlinoise, ouvrez une petite plaquette sortant d'une officine qui a eu la spécialité des livres légers : *L'Histoire naturelle des Femmes galantes à Berlin*, et vous y verrez qu'elle est, suivant le métier exercé par ceux qui prétendent la juger : un bon piano ayant besoin d'être accordé, du bon café avec beaucoup de chicorée, une addition dont la preuve n'a pas encore été faite, une actrice qui veut jouer mais qui n'a pas étudié son rôle, un bon bifteck entouré de mauvais beurre, une bonne épreuve qui n'a pas été corrigée, une maison magnifique dont les locataires paient irrégulièrement, une belle construction qui manque de fenêtres si bien qu'il fait sombre à l'intérieur.

Mettons : pourrait être continué, suivant le système inauguré par les hommes d'État du *Tintamarre*, et cherchons à définir le type. Pour ce faire, il suffit de recourir au même volume qui va nous dépeindre par le menu toutes les femmes d'Allemagne :

« Vénus a donné à la Viennoise des longs cheveux noirs et brillants, si longs qu'elle peut s'en envelopper tout entière.

« A la Munichoise une agréable et délicate corpulence.

« A la Dresdoise des yeux enflammés, des dents d'ivoire, et, ce qui a plus de valeur que tout le reste, un cœur spécialement fait pour l'amour.

« Aux jolies filles de Zelle et de Hanovre un petit pied mutin.

« Aux femmes des contrées qui avoisinent l'Océan de merveilleuses tresses blondes et des yeux bleu d'azur.

« Aux habitantes des bords du Rhin la grâce et un port de reine. Aux plus petites, elle réserva les parures et les bijoux; à l'habitante de Cologne le plus joli sourire qui se puisse voir, à celle de Kœnigsberg la pointe d'esprit, à la Hambourgeoise un jugement sain. »

Et la Berlinoise, direz-vous, que devient-elle? La Berlinoise, Vénus l'avait oubliée, en sorte que pour réparer l'injustice commise, elle ne trouva rien de mieux que de lui donner un peu de tout ce qu'elle avait si généreusement accordé à ses sœurs. La perfection physique, alors ! Hélas ! la coupe est loin des lèvres, la légende n'est pas toujours la réalité.

La vérité est que la Berlinoise ou plutôt la femme qu'on rencontre à Berlin ne manque pas d'un certain charme, quoiqu'il ne faille point chercher chez elle un tel ensemble de qualités. Aux yeux des Allemands, elle apparaît comme un heureux mélange d'esprit, de grâce, de sentimentalité, ayant de violents désirs, montrant en amour une grande légèreté, malgré ou plutôt à cause de son caractère passionné. Elle craindrait avant tout l'ennui et préférerait plutôt passer pour femme légère que pour femme ennuyeuse. Chose assez caractéristique, sa tendance au sentiment diminuerait avec l'âge, si bien que la petite fille de

dix ans serait plus portée à la rêverie que la jeune fille apte au mariage.

Si, au contraire, je fais appel à tous les voyageurs français qui, depuis Bernardin de Saint-Pierre, ont pu porter une appréciation sur la Prussienne, la plupart n'hésitent pas à déclarer qu'elle n'est point belle, qu'elle est froide et parfaitement maussade. Ernest Feydeau n'a-t-il pas poussé la plaisanterie jusqu'à écrire que, à quelques exceptions près, tout le sexe était fagoté comme les portières et les revendeuses à la toilette ne le sont pas en France !

Eh bien ! il faut le dire, la Berlinoise est loin d'être aussi ridicule. Qu'elle affectionne les couleurs voyantes, qu'elle ne craigne pas de mélanger les nuances les plus disparates, qu'elle recherche même les tons heurtés, tout ce qui crie, tout ce qui jure dans la toilette, cela est fort possible, mais de là à une caricature ambulante il y a encore quelque distance.

Assurément, elle a dans la démarche un peu de la lourdeur particulière à la race, son visage est rond, ses pieds sont grands, sa tournure manque de grâce. Mais, souvent aussi, la figure est éveillée, principalement dans la classe populaire. La jeune bonne berlinoise a ainsi un type très individuel, personnifiant en elle toute la domesticité de l'Allemagne du Nord, avec son minois au vent, avec sa taille flottante, avec sa marche pesante.

Quelle différence ici entre Berlin et Vienne ; Berlin où domine la forte fille, aux bras robustes, au corps de campagnarde se mouvant librement dans le vêtement, se laissant presque deviner sous les jupons, ignorant les effets



Fig. 58. — Types de bonnes berlinoises.

(D'après des croquis de G. Nestel dans la Deutsche Illustrirte Zeitung.*)*

obtenus par la baudruche, et Vienne où domine en plein le type classique d'opéra-comique, au tablier brodé, aux petits souliers découverts; l'une toute nature, l'autre sentant déjà la poupée habillée; l'une travailleuse, ne reculant devant aucuns gros ouvrages, l'autre préférant les intrigues de boudoir et les petits travaux qui n'abîment point les mains blanches. L'une a des couleurs et respire le plein air, c'est la fille à la fois naïve et amoureuse; l'autre a le teint mat, c'est la fille à la fois plus calculatrice et plus vicieuse. L'une est bien le produit d'une civilisation encore grossière; l'autre représente un monde efféminé et jouisseur.

Dames, cuisinières ou bonnes d'enfants, les Allemandes du Nord ont toujours l'air un peu poupée : l'œil est profond, et c'est le regard qui donne à la physionomie son cachet.

Grands pieds, grands bras, grandes oreilles, voilà trois choses, par exemple, que vous trouverez invariablement chez toute Allemande, qu'elle soit du Nord ou du Sud. La grandeur de ces appendices est même un des signes caractéristiques de la race, si bien que le corps est souvent aussi personnel que la figure.

Dans l'histoire naturelle de la Française, le visage joue un rôle bien plus important. Que de femmes à Paris possèdent ce qu'on appelle une frimousse! Toutefois, comme il y a une frimousse parisienne, de même, il existe une frimousse allemande!

Voyez les petites femmes qui composent le tableau du peintre Schachinger, petites femmes aux grosses lèvres, indice de la sensualité méridionale qui se rencontre rare-



A UNE PREMIÈRE

(*D'après une composition de G. Schachinger.*) — (Propriété de l'Union photographique de Munich.

ment à Berlin et qu'on voit quelquefois dans le Sud. Gretchen — la Gretchen classique au moins, — n'a pas de lèvres, et si, par aventure, elle en possède, ce sont des bords minces et comme repliés. Mais la figure est essentiellement germaine : jamais ce visage, pour chiffonné qu'il soit, ne sera celui d'une Parisienne. En ces femmes voyez des Munichoises, soit les représentantes du type qui occupe le milieu entre Berlin et Vienne.

Moins pédante, moins raide que la Berlinoise, elle est d'allure gentille, l'habitante de la cité de l'Isar, bien proportionnée, du reste, malgré sa tendance regrettable à l'embonpoint. Aussi ne lui demandez pas taille fine et élancée : même mince, elle manquerait encore de souplesse et d'élasticité. Au point de vue de l'habillement, Muuich, qui tient beaucoup à son indépendance, à son renom de cité artistique, regarde plutôt vers Vienne que vers Berlin. Assurément, il ne faut pas en conclure qu'on n'y rencontre jamais de toilettes criardes, qu'on n'y aime pas, comme partout en Allemagne, les tons heurtés; mais le goût y est plus épuré, les femmes ne s'y promènent pas avec des amalgames de toutes les formes, des bariolages de toutes les couleurs.

Malgré sa prétention à vouloir donner le ton, la Berlinoise ne réussit, la plupart du temps, qu'à être une correcte bourgeoise endimanchée, une copie quelconque d'un faubourg de Paris; plus originale, la Munichoise ne manque pas d'un certain chic. Entre elle et ses sœurs des races latines, il y a communauté de goût et de sensations : on s'aperçoit vite qu'elle est le produit d'une civilisation esthétique, alors que la Berlinoise,

à son insu très certainement, porte toujours en elle l'indice d'une civilisation plus doctrinaire.

Mais ce n'est ni au Nord ni au Sud que se trouve la Germaine idéale. Sur ce point, Allemands et Français sont d'accord pour décerner la palme à la Saxonne ou, du moins, à la Dresdoise, femme dont le passé est tout autre que celui de l'ultramontaine Bavaroise ou de la protestante Berlinoise.

N'est-ce pas dans le beau pays de Saxe, dit la chanson, que les jolies filles, aux gros mollets, croissent sur les arbres ? Que les femmes y soient aussi fidèles, comme l'ajoute Herman Semmig, l'écrivain qui a publié sur le sexe faible tant de pages poétiques, cela se peut, mais assurément, ce n'est pas à cette fidélité que les Dresdoises doivent leur renommée. Quant à leur beauté elle est bien réelle, puisqu'un auteur qu'on ne saurait accuser de grande sympathie pour les Allemands, M. Victor Tissot, ne fait nulle difficulté de la reconnaître, et revient même, à plusieurs reprises, sur la carnation merveilleuse de ces femmes au teint clair, à la peau blanche. « On n'a certes pas besoin de les regarder de si près », dit-il dans *L'Allemagne amoureuse*, « pour les trouver bien faites et gentilles, et les distinguer des autres Allemandes. » Et il ajoute : « La Dresdoise, de même que la Parisienne, pourrait s'habiller avec décence d'une feuille de vigne. Elle sait ce qui lui va et ce qui ne lui va pas. Elle a de l'aisance, et l'aisance seule donne la grâce. La Berlinoise qui singe la Française reste toujours Allemande, la Dresdoise est femme avant d'être Allemande. »

Là, en effet, réside le secret de la supériorité qu'on peut



FEMME DE CHAMBRE

(Dessin original de C. Kargel.)

observer chez l'habitante de la grande cité de l'Elbe. Produit d'une civilisation particulière au milieu du monde germanique, élevée dans une atmosphère plus mondaine, elle a conservé quelque chose des élégances du siècle passé. Grande, droite, les cheveux soyeux, les yeux bleus, elle est bien Allemande par le type, mais en gardant sa coquetterie naturelle, en se pliant moins facilement aux exigences de la ménagère classique, elle se rapproche des idées françaises. Un peu légère, aux yeux de ses concitoyens, pour l'étranger elle ne possède pas encore l'éclat de la Viennoise. Toutefois, dernier vestige des mœurs implantées par les petites Cours royales, cette légèreté n'existe qu'à la surface. L'Allemagne amoureuse et bibelotière, il faut le dire, n'a nulle part influé comme à Dresde : partout ailleurs elle s'est confinée autour du prince, ici seulement, elle a pénétré plus avant, gagnant les classes moyennes.

En fait, la Dresdoise est la plus aimable et la moins bourgeoise, ne présentant ni le pédantisme des vertus trop farouches, ni la morgue des castes qui affichent à tout propos leur supériorité. Et si elle n'a pas ses peintres attitrés, à l'exemple de la Francfortoise, de la Munichoise, de la Berlinoise, c'est qu'elle est plus accusée comme caractère, comme individualité, que comme physique.

Qui voudra réellement connaître l'Allemande sous ses faces diverses n'en devra pas moins interroger avant tout l'œuvre des peintres, Richter, le portraitiste officiel; Knaus et Menzel, les deux artistes berlinois qui ont le plus étudié le type mondain et le type bourgeois; Fr.-Aug. Kaulbach, Lenbach, les maîtres du genre, qui se rap-

prochent des anciens tant par la pose de leurs personnages que par la vigueur de leur touche; Piglhein et Hugo von Habermann, épris du chic et du gracieux, pastellistes des petites femmes et des élégantes de tout acabit.

Mais sont-ce là les seules Allemandes, ou plutôt est-il possible lorsqu'on veut étudier sous toutes les formes la féminalité de ce monde « ondoyant et divers » de ne pas sortir, politiquement au moins, de l'Allemagne actuelle? Poser la question c'est la résoudre; j'en viens donc, sans autre préambule, à la Viennoise.

Ici, je l'avoue, la théorie de la *Hausfrau* développée en ce volume n'est plus aussi exacte : je veux dire que la Viennoise est femme encore plus que la Dresdoise, mais femme ayant su, en vue du plaisir, de son agrément personnel, tirer un excellent profit des mœurs intimes et joyeuses du pays. Entre toutes ses sœurs du continent, elle est certainement celle qui s'amuse de la façon la plus constante, femme au même degré que la Parisienne, mais moins esclave du préjugé, moins correcte, « aimant moult à rigoler ès tavernes », et rigolant, effectivement, en compagnie des siens.

Au XVIIIe siècle, s'il faut en croire le savant et regretté Johann Scherr, les Viennoises étaient plus respectées par le rang de leurs amoureux que par le rang de leur époux. L'esprit d'intérieur, l'intimité passait déjà pour un phénomène presque impossible à rencontrer.

Si vous voulez juger de la façon dont on entendait alors la vie de famille et du respect qu'on professait pour le mariage, lisez cette simple comparaison d'un poète local : « Qu'est-ce que le mariage? Une cage à oiseaux. Ceux



MUNICHOISE.

Dessin original au crayon, mélangé de gouache et de fusain, de Hugo von Habermann.



MUNICHOISE.

Dessin original au crayon, mélangé de gouache et de fusain, de Hugo von Habermann.)

qui sont dehors veulent y entrer ; ceux qui sont dedans veulent en sortir. »

Cet extrait des *Wiener Maximen* n'est pas moins éloquent : « Il faut aimer la femme du voisin autant que la sienne propre. Une fille sans argent est comme une lampe sans huile : la flamme de l'amour n'a plus d'aliment et s'éteint vite ».

Le XVIIIe siècle, il est vrai, ne se piquait pas de moralité, et lord Malmesbury pouvait dire en 1772 de la prude Berlin que si l'on n'y rencontrait point de *vir fortis*, on y voyait encore moins de *femina casta*.

Vienne ne s'est pas beaucoup amendée, restant toujours la ville du luxe, des plaisirs, et, assurément, ses femmes ont bien un peu contribué à la chose. Cherchons donc à définir ces filles d'Ève, moitié Germaines, moitié Orientales, dont Casanova faisait le plus grand cas, disant qu'elles étaient avec les Suissesses les seules Allemandes qui fussent savantes dans l'art de la volupté.

Un peintre va nous servir de guide, et ce peintre c'est Mackart, Mackart, de son vivant la coqueluche des Viennoises, pour lequel il n'y eut, lors du fameux cortège des noces impériales, ni assez de couronnes, ni assez d'ovations. Ne les avait-il pas toutes captivées, ses belles compatriotes, par le brillant de son coloris et par l'éclat de ses costumes ?

Or les tableaux de Mackart, qu'il s'agisse des *Cinq Sens*, de *l'Entrée de Charles-Quint à Anvers*, de *Diane et son cortège*, présentent ceci d'intéressant que les modèles sont des Viennoises appartenant au petit cercle dans lequel l'artiste se mouvait.

Peintre aristocratique à la recherche des belles formes, il ne s'est pas borné aux vulgaires poseuses d'atelier. A Vienne, où l'on connaît les noms et la position des femmes qui sont ainsi venues prendre place sur ses tableaux, l'on



Fig. 59. — Types de Viennoises.

(*Motif du tableau de Mackart* « Diane et son cortège », *photographié par Angerer.*)

cite ici telle dame de l'aristocratie, là telle femme de riche industriel; ici c'est la femme d'un des intimes du peintre, là c'est la noble épouse d'un très haut fonctionnaire.

COCOTTE VIENNOISE SE RENDANT AU PRATER

(Dessin original au lavis de C. Karger.)

Si les types sont toujours uniformes, c'est que Mackart n'est pas sorti de ce groupe; qu'il s'est contenté d'être le peintre attitré du visage et du corps viennois. Mais aussi, quelle valeur documentaire! Pas de figures



Fig. 60. — Types de Viennoises
(*Motif du tableau de Mackart*, Diane et son cortège.)

classiques, pas de beautés conventionnelles, ce que lui ont reproché souvent les vieux bonzes de l'art immuable, et ce qui constitue justement l'intérêt de ses compositions. Des Viennoises donc, comme celles que nous voyons ici, comme celles qui représentent *Les Cinq Sens*, beautés

fortes et saines, sans être cependant plantureuses, au visage bouffi, aux yeux bleus, aux longs cheveux blonds, au teint plutôt laiteux que vigoureux de carnation. Des Viennoises hautes sur jambes et aux bras allongés mises en lieu et place des personnages de l'antiquité ; piquante étude de plasticité moderne et locale !

En voyant ces femmes ainsi posées, on ne peut s'empêcher de songer aux déesses de Rubens, chairs massives, et aux Vénus du Titien, chairs idéalisées. Gestes, regard, façon de plier les hanches et de courber le corps, de se rejeter en arrière ou de se placer en avant, tout est indication précieuse pour l'esthétique. Et l'on a devant soi, document unique, la Vénus autrichienne, blonde, au tempérament lymphatique, au plissement caractérisque des lèvres, à la tête rêveuse, à l'expression matérielle.

Cette Vénus en chair et en os, nous allons la retrouver costumée et drapée, les bras encore plus longs, les jambes encore plus hautes, et forte avec cela, et bien carrée par la base.

Ce qui frappera dans les figures si finement dessinées du peintre Karger, c'est la grosseur, la platitude du nez, presque de niveau avec le front, et la grandeur de la bouche, vulgaire, tranchons le mot, canaille, esquissant quelquefois un sourire à la Thérésa.

Mais, figures aristocratiques ou figures populaires, toutes ont le même air de parenté, toutes indiquent la même origine : la seule différence est que les traits sont plus gros et les extrémités plus fortes. Riches ou pauvres, nobles ou roturières, elles sont reines de par leur attitude majestueuse à travers laquelle on sent percer l'in-



FEMME D'ARTISAN.
(Dessin original au lavis de C. KARGER.)

solence de la santé, de la graisse s'étalant, plantureuse, comme un défi à la maigreur de la vieille institutrice allemande, osseuse et ridée.

N'est-ce pas Victor Fournel qui, se trouvant à Vienne lors de l'Exposition universelle, écrivait :



Fig. 61. — Types de Viennoises.
(*Motif du tableau de Mackart,* Diane et son cortège.)

« Beauté, démarche, toilette, expression vague et presque somnolente d'une physionomie dont le charme un peu froid ne s'anime jamais, tout fait songer en elles aux femmes du harem ? »

Dans cette impression rapidement jetée sur le papier, il y

avait du vrai, la Viennoise étant en somme bien plus une belle fille, un beau morceau, qu'une femme à la physionomie pétillante et spirituelle. C'est une Allemande orientalisée, allanguie encore dans sa nonchalance primitive par le plus grand croisement de races qui se puisse voir en Europe; c'est une créature de choix, fière de sa beauté et de l'empire qu'elle sait devoir exercer à l'aide de cette dernière.

Aussi quel triomphe de la chair. En Allemagne, dans la Germanie protestante et brumeuse, celle-ci n'apparaît qu'au bal, heureuse, il est vrai, d'une liberté acquise par des mois d'emprisonnement; à Vienne, elle s'étale, elle se montre en public, en voiture, à la promenade.

Que de toilettes décolletées à travers les rues de la capitale austro-hongroise, que d'épaules, que de bras, que de gorges au teint de lis et de roses débordant sous les gazes transparentes qu'on voudrait savoir encore plus légères.

Presque toujours irréprochable au point de vue plastique, la Viennoise est un corps admirable. De figure c'est autre chose. Rarement ce gentil visage, rarement cette petite frimousse germanique qui a bien son charme: le mélange du sang slave et du sang italien s'y oppose. Mais laide ou jolie de traits, de la prestance, un chic particulier et tout ce qu'il faut pour allumer dans l'homme le désir de la femme. On n'est pas pour rien fille d'une race éminemment sensuelle.

Quant à ceux qui comparent sans cesse la Viennoise à la Parisienne ils ne me paraissent au fond connaître ni l'une ni l'autre. Toutes deux, il est vrai, aiment le luxe, les plaisirs et les décolletages à fleur de peau, c'est-à-dire ce



BLANCHISSEUSE VIENNOISE.

(Dessin original au lavis de C. Karger.)

qu'aiment en général les femmes qui se savent belles, mais après, où sont les points de contact ? Je ne sache pas que l'habitante de la cité du Danube ait le brio, l'entrain, le piquant, l'émoustillant de la riveraine de la Seine ! L'une est séduisante, l'autre est capiteuse. Holà ! les gourmands, vous qui voulez boire à pleins bords la coupe de la volupté, venez à Vienne, vous y trouverez chair suivant votre désir, chair de noblesse ou chair de roture, chair de passager ou chair d'habitant.

A Vienne, ce n'est pas le besoin, ce n'est pas la basse prostitution ; c'est le sang, c'est le désir, c'est la nécessité d'aimer. Et pas de griserie factice comme à Paris, la nature accomplissant librement son œuvre.

Qui donc a dit que les Viennoises s'habillaient mal et se chaussaient admirablement ? A coup sûr un observateur superficiel. Si la Viennoise tient, en effet, à la chaussure tout autant qu'une Parisienne, elle sait comme cette dernière s'habiller et porter la toilette. Elle aime, il est vrai, les nuances claires et les robes ouvertes, mais le tout s'harmonise. Ce n'est pas à Vienne qu'on verra commettre, au point de vue du mélange des couleurs, les hérésies qui passent inaperçues dans les petites résidences du Nord.

L'été, beaucoup de gazes, beaucoup d'étoffes à jour, beaucoup de dentelles, beaucoup de rayures orientales ; l'hiver, de la fourrure partout, bottes fourrées et toques de toutes nuances. Et l'on sait combien la toque est une coiffure seyante ! Enfin, dernier détail, nombreuses Viennoises portent les cheveux rasés ou coupés courts et très frisés, — mode suivie, du reste, dans toute l'Allemagne, — à moins qu'elles ne laissent,

au contraire, tomber leurs longs cheveux en natte sur l'épaule. La natte de Gretchen, mieux portée là-bas qu'ici.

Berlinoise, Dresdoise, Munichoise, Viennoise, ces quatre incarnations résument bien les principales différences de la Germaine civilisée, je veux dire de la femme des capitales. Si elles ne sont pas toute l'Allemagne, elles en représentent, du moins, les types les plus particuliers, ayant toujours, matérielles ou idéales, de nombreux points de contact.



Fig 62. — Bonnes berlinoises.
(Croquis de G. Nestel.)

VII

LES TYPES DES CAMPAGNES

Existe-t-il un type personnel à la paysanne allemande, ou n'y a-t-il entre gens de la ville et gens des champs aucunes différences autres que celles provenant de l'éducation et de la façon de s'habiller?

Question bien simple à laquelle il est facile de répondre, quand on sait que, là-bas, les campagnes n'ont pas été absorbées par les villes, que le Germain, comme l'ont reconnu eux-mêmes plusieurs écrivains du pays, a toujours conservé quelque chose de paysan. Le sentiment de la nature n'est point sans motif si profondément inné en lui.

Non seulement il y a une population agreste, aux usages nettement définis, n'attendant rien de Berlin, rien des grands centres, mais encore les campagnes ont souvent exercé sur les villes une salutaire influence, conservant aux mœurs bourgeoises leur primitive simplicité.

Dans les contrées de montagnes ou de vastes plaines, le type urbain et le type champêtre diffèrent peu entre eux; hommes ou femmes sont des paysans, plus ou moins

policés, avec les caractères distinctifs et originaux de la race.

La paysanne, expression prédominante des peuplades les plus indépendantes, Thuringe, Bavière, Suisse, Tyrol, présente tous les signes extérieurs de la féminalité germanique : corps gros, massif, jambes d'une hauteur excessive, visage rond, joues luisantes de rougeur, ce fard naturel qui défie les plus savantes inventions de la parfumerie. L'aspect d'un poupon dont les rondeurs se trouvent encore accusées par les engoncements du costume, voilà la vue d'ensemble.

Les détails, c'est, il faut bien le dire, le costume qui les donne, accentuant ou cachant telle partie du corps, remontant ou descendant la taille ; le costume qui, notamment dans les contrées extrêmes du pays, a conservé une si puissante intensité de coloris. Couleur et variété, deux choses rares en notre monde moderne, que les amateurs de pittoresque pourront facilement trouver ici, sans aller, pour cela, à l'Opéra-Comique. Dans plusieurs villes d'outre-Rhin, ils verront de petites bonnes à la coiffure aux grandes ailes, au corsage de velours, à la taille sans manches, aux bas laissant voir les coins brodés.

Voulez-vous des paysannes fraîches et roses, belles et fortes filles de la montagne ? Choisissez.

Voici les Tyroliennes aux types si divers : Tyrolienne classique au chapeau de feutre se terminant en cône, couvre-chef si petit que sous cet abri insuffisant les grosses joues de la montagnarde paraissent vouloir éclater, celle-ci est chaussée de guêtres pour pouvoir escalader les hauteurs ; Tyrolienne au gros bonnet fourré, sorte



VRENI, PAYSANNE DE LA BAVIÈRE.

(D'après une composition de Franz Defregger.)

de manchon enserrant la tête, et, de fait, bonnet arménien rappelant à s'y méprendre celui de Jean-Jacques, celle-là a sur son corsage, comme toujours fortement lacé sur le devant, un fichu de dentelle; Tyroliennes plus ou moins fantaisistes, de toutes façons suivant les districts du pays, suivant qu'elles restent chez elles ou qu'elles travaillent pour l'exportation, *jodeleuses* et joueuses de *Zither*.



Fig. 63. — Bavaroise servante de brasserie. (*D'après un dessin de Hirth du Frênes.*)

Puis viennent les filles de la Bavière; Bavaroises au grand chapeau de meunier; Bavaroises en chapeau de paille avec boules de chenille, aux mitaines, au tablier de soie; Bavaroises au feutre moins vaste, orné d'un galon à gland d'argent tombant sur le devant du visage, au corsage à guimpe, ouvert en carré et agrémenté d'un col. Bavaroise encore, cette servante de brasserie au fichu jeté sur les épaules et croisant sur la poitrine, Kathl, Kätschen, Kathe, autrement dit Catherine, grosse, bonne et forte fille au

sourire engageant, au poignet solide qui tricote d'une main en vidant, de l'autre, son immense chope de grès.

Voici les paysannes de la Forêt-Noire avec leurs longues tresses, leur petit bonnet à brides, leur collerette, leur corsage de velours à fleurs brodées et à appliques d'argent, aux manches piquées, matelassées tout comme un jupon de dessous en nos pays moins pittoresques; les femmes du grand-duché de Bade au classique bonnet noir formant éventail ou à la haute coiffure dont les brides tombent derrière jusqu'en bas; les filles de la Hesse au bonnet de velours tout plat, formant pointe sur le front comme l'ancien chaperon; les femmes Wendes du Spreewald ou les Silésiennes de Pless, Allemandes de nationalité, mais Slaves d'origine, portant une immense tresse avec large nœud au bout, et dont la coiffure singulière, nouée sous le menton, forme fichu sur le derrière, tandis que de devant elle apparaît carrée comme le bonnet d'un garçon mitron.



Fig. 64. — Femme Wende en costume de gala (Spreewald)



BATELIÈRE SUR LE LAC DE BRIENTZ (SUISSE)

[Composition en couleur d'Aug. VIOLLIER.]



FEMME DU GRAND-DUCHÉ DE BADE (BRISGAU

(D'après un dessin de J.-R. Wehle.)

Quoi de plus pittoresque que la toilette des riches paysannes de la Silésie, un jour de noce ou de gala? Avec leurs grandes fraises mises à plat sur le devant, leur enserrant la tête et le cou, elles apparaissent comme si elles étaient au carcan.

Et notez que, invariablement, ces costumes se composent d'une jupe de couleurs éclatantes, rouge vif, bleu, brun, vert, avec un tablier tranchant bien sur ce premier ton. C'est ainsi qu'on verra tablier bleu sur jupe rouge, tablier rouge sur jupe verte. Autrefois, dans certaines contrées, ils étaient à fleurs sur fond écru, ou d'une note claire quelconque. Aujourd'hui cela se présente plus rarement. Invariablement aussi, ces jupes sont assez courtes pour laisser voir le bas du mollet. Le pittoresque n'exclut point l'affriolant. Dans cet ordre d'idées, il faut citer les paysannes suisses du Gouggisberg, canton de Berne, dont la jupe laissait voir le genou à nu, le bas se trouvant suivant l'usage allemand attaché au-dessous.

Mais, chose aussi singulière que regrettable, la plupart des particularités du costume suisse ont disparu. Peu à peu les jeunes paysannes l'abandonnent pour prendre les modes de Paris, on va même jusqu'à ridiculiser l'acoutrement bernois aux couleurs sombres que rehaussent si bien les chaînes d'argent massives et luisantes. Cet abandon, il faut le dire, est dû au flot d'étrangers qui, chaque année, envahissent les plaines et les montagnes helvétiques ; non que ce côté pittoresque leur déplaise, loin de là, mais parce que la vue continuelle des toilettes luxueuses des grandes cités finit aussi par donner aux naïves filles de la campagne des ambitions qu'elles ne

ressentaient pas autrefois. Si donc la Bavière, la Silésie, le Tyrol lui-même, semblent vouloir conserver plus religieusement, jusqu'à ce jour, le costume qui leur a été légué par les ancêtres comme une marque précieuse du cachet national, c'est que ces contrées n'ont pas encore été parcourues en tous sens par les riches blasés de ce monde.

D'autres raisons encore sont peut-être également cause de cette transformation. En Suisse, les villes cherchent trop à s'urbaniser, à se dépaysanner, si l'on peut s'exprimer ainsi, elles oublient souvent qu'elles sont des capitales de contrées agrestes; d'autre part, l'industrie tend de plus en plus à envahir les parties alpestres, et, bon gré mal gré, l'industrie introduit toujours avec elle quelque chose des idées modernes, transformant et, au besoin, détruisant dans tous les domaines la simplicité des anciens jours. Donc, à part quelques coins privilégiés, plus des couleurs éclatantes d'autrefois, plus de ces étoffes aux dessins naïfs, aux fleurs ornées, qui se rapprochaient par leurs tons et leur aspect des faïences populaires, dernier vestige de l'art et des croyances qui s'en vont.

Comme type, certaines différences se remarquent d'emblée entre la Silésienne, la Bavaroise et la Suissesse : la première a encore quelque chose de Kalmouck, le nez est retroussé, le regard hébété, le corps dans son ensemble est ramassé et souvent difforme. Avec sa haute stature, son corps bien proportionné, malgré les rondeurs de sa corpulence, la Bavaroise est plus femme. C'est une belle plante, fille d'une nature encore rude et grossière, conservant toujours, même à la ville, quelque chose de son



BRODEUSES D'APPENZELL (SUISSE).

(Dessin original au fusain d'Auguste VIOLLIER.)

origine montagnarde. Campagne au milieu de la ville, ville en pleine campagne, ce double aspect est tout à fait particulier à la Bavière, pays de fertiles pâturages où, suivant la remarque d'un ancien voyageur, les femmes sont grasses comme la terre.

Eh bien ! la Suissesse est autre chose. Elle apparaît



Fig. 65. Femmes de Pless (Silésie).
(*D'après des croquis de la* Deutsche Illustrirte Zeitung.)

moins matérielle, son visage a des lignes plus pures et l'expression une tendance à la rêverie qui ne se rencontre pas autre part. Différences de physionomie, très sensibles pour qui voudra comparer les types, et qui sont, peut-être, la conséquence même des différences du sol.

Si l'on en excepte les nourrices, les nourrices élégantes des maisons aristocratiques, au grand manteau, au bonnet à grandes brides tombantes, et quelques rares domestiques de Bordeaux ou des Pyrénées dont le restant d'originalité consiste dans certaines particularités de la coiffure,



Fig. 66. — Dans la Haute-Bavière : ville et campagne.

(D'après des croquis de Grægler.)

du petit bonnet coquettement posé sur la tête, Paris n'a pas conservé dans ses rues, un seul type curieux au point de vue du costume et de la couleur. Il a tout absorbé, il a à tout et sur tout imposé sa livrée, n'admettant pas plus d'indépendance dans la toilette que dans l'architecture.



NOURRICE HONGROISE.

(Dessin original au lavis de C. Karger.)

Or, en Allemagne, il n'en est point ainsi. Non seulement, je le répète, la campagne perce souvent au travers de la ville, mais encore, çà et là, apparaissent des paysannes, des femmes de la contrée avec leur costume national, jetant une note gaie et toujours colorée au milieu de l'uniformité des toilettes.

Deux types surtout sont à noter : au Nord, à Hambourg, la marchande de fleurs, la paysanne du Vierland; au Sud, à Vienne, la nourrice hongroise.

Hambourg, c'est le Marseille de l'Allemagne, c'est la ville germanique où se voient le plus de costumes différents et de civilisations étrangères. Dans ses rues, sur ses larges ponts, sur ses vastes quais, les gentilles bouquetières du Vierland rompent la monotonie habituelle, avec leurs bas à côtes, leur tablier plissé, leur corsage brodé, leur longue natte, leur chapeau plat, sorte d'écuelle renversée qui rappelle les coiffures tonkinoises.

Et la nourrice hongroise, dans cette autre ville cosmopolite où se croisent les mondes les plus divers, où se produit le grand entrechoquement de la race slave et de la race germanique, de l'Orient avec l'Occident, la nourrice hongroise en plein *Prater* viennois !

Sur le type hongrois les avis sont fort partagés : les uns prétendent que les femmes de ce pays, pour lequel la mode veut qu'on montre un engouement sans limites, sont, à proprement parler, des hommes manqués ; les autres ne cachent point leur enthousiasme pour les beautés féminines et les vertus cachées de cette race.

Assurément, lorsqu'on rencontre de par les rues de la capitale autrichienne la grande nourrice hongroise chaus-

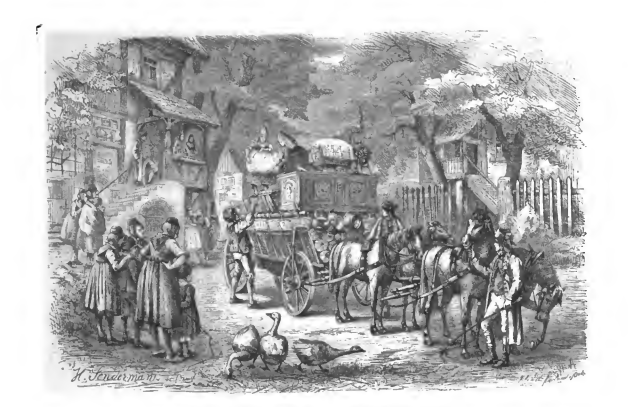
sée d'énormes bottes auxquelles on mettrait volontiers des éperons, il est bien difficile de s'extasier sur la beauté de ce grand corps à la lourde démarche, à l'attitude gauche, mais déjà la nourrice qui a remplacé la chaussure nationale par des petits souliers de citadine apparaît moins massive. La vérité est qu'à Pesth, ville poético-sensuelle comme Vienne, il existe de fort belles femmes, grandes, à l'œil ouvert, aux formes accusées, aussi noires de cheveux que les Allemandes sont claires, respirant un air de majesté, mais ayant, malheureusement, dans la démarche, une certaine brusquerie, une certaine hardiesse qui choquent toujours les Européens, plus policés, ou, du moins, n'ayant pas les mêmes affinités avec l'Orient.

Bref, avec ses bras nus, avec la fraise qui lui entoure le cou, avec les beaux cheveux qui lui pendent dans le dos, la Hongroise est, au plus haut degré, un élément décoratif ; femme austro-slave, dans un pays encore allemand, coin slave pénétrant dans l'arbre germanique.

Que d'études, également intéressantes, après les particularités du costume et de la physionomie, si l'on voulait pénétrer dans les détails des mœurs et des coutumes.

N'est-ce pas en Allemagne et en Suisse qu'existait le *Kiltgang*, ces visites nocturnes des jeunes gens à celle qu'ils ont choisie librement comme fiancée et qu'ils entendent prendre comme femme : vieille habitude qu'il ne faudrait point voir avec nos idées perverties de citadin sceptique, contre laquelle tonnèrent vainement, à plusieurs reprises, les ecclésiastiques du haut de la chaire et les Magnifiques Seigneurs par des arrêtés spéciaux.

Si dans le *Kiltgang* la femme se donne librement, elle ne



LA VOITURE DE LA FIANCÉE A SCHWALMERGRANDE

Composition de H. Sondermann.

(*Gartenlaube.*)

se donne qu'une fois, et l'amoureux, remarquez-le bien, part à la conquête de sa fiancée. Ce n'est point par la porte toute grande ouverte de la maison qu'il se rend auprès d'elle : il entre par la fenêtre, escaladant, pour y arriver, murs et tas de bois, provisions d'hiver qui sont accotées contre toute maison villageoise.

Eh bien ! dans le *Kiltgang*, il y a beaucoup des idées sur le mariage, précédemment entrevues.

C'est une sorte d'essai, d'épreuve, de représentation avant la lettre : la jeune villageoise ne montre que ce qu'elle veut montrer, n'abandonne que ce qu'elle croit devoir abandonner. On apprend plus ou moins à se bien connaître, mieux toutefois qu'avec les mœurs de la ville et nos préjugés sociaux. Idée toute allemande, on le voit, qui ne pouvait germer que sur terre germanique et qu'à la campagne, où règne, à la fois, plus de bonhomie et plus de connaissance des lois de la nature.

N'est-ce pas encore, au milieu de tant d'autres particularités, un usage essentiellement germain, que cette vieille coutume pratiquée depuis des siècles en certaines contrées, se retrouvant dans le Brunswick comme en Alsace, de procéder au départ de la fiancée avec tout son mobilier, avec tout son avoir. Quittant la demeure de ses parents, entrant dans une maison nouvelle, celle-ci emporte ce qui va contribuer à la constitution de son futur ménage, coutume poétique et pratique que le pinceau des artistes a su interpréter à plusieurs reprises avec autant d'esprit que de couleur.

Tout comme leurs sœurs des grandes villes, elles ont, du reste, leurs peintres attitrés ces fortes et pittoresques filles

de la montagne ou de la plaine : Tyroliennes, Suissesses, Bavaroises, Silésiennes, peuplant ainsi les galeries de tableaux et les vitrines des marchands d'estampes. Ce n'est plus la Tyrolienne ou la Suissesse d'opéra-comique dessinée par Gavarni, enluminée par Deveria ; ce sont des Kathli, des Vreni, des Babi, en chair et en os, avec leurs grosses joues et leurs bras nus d'athlète féminin respirant la santé en même temps que la force.



Fig. 67. — Bouquetière de Hambourg
(*Vignette de Coll-Toc.*)

VIII

LES MÉTIERS

Un publiciste de grande valeur, dont les idées paradoxales ont fait quelquefois le tour du monde, prétendait qu'il n'y avait, à proprement parler, ni métiers masculins, ni métiers féminins, et que les femmes devaient se contenter d'occuper les positions que les hommes veulent bien leur laisser. Observation d'autant plus juste que certains métiers changent de sexe suivant les circonstances, suivant les idées du jour. Les hommes vendent des jarretières; les femmes servent la clientèle des bandagistes. Toujours le monde renversé.

Celles qui sont déjà nos égales, ne cherchent-elles pas, aujourd'hui, dans tous les pays, à prédominer, à s'émanciper d'une tutelle qu'elles traitent ouvertement d'esclavage, à se faire ouvrir les carrières qui, pour une raison quelconque, bonne ou mauvaise, leur avaient été jusqu'alors fermées.

Les plus exaltées réclament des droits politiques, comme si ce n'était pas assez de voir des millions d'hommes vivre sur le dos du prochain sous le prétexte de faire de

la politique, et les plus modestes se contenteraient volontiers de l'indépendance commerciale.

Au reste, tentatives nouvelles et extravagances sont, partout, à l'ordre du jour. Tandis que nous voyons se promener sur nos boulevards les femmes-réclames, les Allemands ont trouvé les commis voyageurs féminins[1]. Idée pratique qui est bien un signe des temps, puisque c'est la reconnaissance formelle de l'influence exercée par la femme sur nous autres, pauvres mortels. C'est du moins ce que nous apprend Herman Semmig dans un de ses nombreux ouvrages sur le beau sexe. « Il y a quelques années, » dit-il, « un commerçant de l'Allemagne du Sud avait embauché des commis voyageurs femmes et il s'en trouvait fort bien, ces employés lui coûtant beaucoup moins comme appointements et frais généraux et lui rapportant beaucoup plus comme chiffre d'affaires. Là où les voyageurs hommes avaient échoué, leurs collègues femmes réussissaient presque toujours. » Façon fort adroite, il faut le reconnaître, de mélanger le grand-livre et la galanterie.

Cette activité dévorante, par exemple, n'est pas sans inquiéter Herman Semmig, qui fait observer que, à l'exception des fonctions ecclésiastiques, les femmes ont émis la prétention d'exercer tous les métiers. Patience, ces fonctions seront aussi visées à leur tour. La chose ne serait point nouvelle, et puis à quoi servirait l'Amérique

[1] Il ne s'agit pas de placières en fleurs, en rubans et autres articles de mode, comme on en voit journellement dans les rues de Paris, succombant sous le poids des boîtes d'échantillons qu'elles transportent, mais bien de véritables commis voyageurs parcourant le pays de ville en ville.

si elle ne nous donnait de temps à autre le spectacle de quelque amusante excentricité.

Mais les extravagances cadrent mal avec la passivité du caractère allemand. Si les femmes n'occupent pas, chez nos voisins, dans la distribution du travail humain, la même place qu'ici, ce ne sont point, pour cela, des émancipées. Donnant raison à Emile de Girardin, elles font ce qu'on veut bien leur laisser faire.

Institutrices et maîtresses d'école me laissent froid, tout autant que les lunettes et les voilettes, vertes ou bleues, dont elles sont parées. Qu'il y en ait plus qu'en France, c'est un fait qui peut intéresser le statisticien, mais auquel ne s'arrêtera pas l'observateur. En revanche, voici dans les arts libéraux, dans la musique, — ce bruit discordant, disait Victor Hugo, — une chose tout à fait spéciale aux pays allemands, je veux parler des orchestres féminins qui se font entendre dans les cafés, brasseries, et autres établissements.



Fig. 68. — Concert de dames dans un café.
(*D'après un croquis de Mars.* Journal Amusant.)

Spectacle à la fois captivant et comique ; captivant, parce que rien n'est gracieux comme la vue de musiciennes, jeunes pour la plupart, jolies dans leurs robes blanches ou de nuances claires aux rubans multicolores ; comique, parce que, si l'on en excepte le violon, la femme paraît toujours un peu gauche quand elle se sert de certains instruments. C'est à Vienne, on le sait, que ces orchestres d'un nouveau genre ont pris naissance, et c'est à l'instar de Vienne qu'il s'en est organisé dans d'autres villes, conservant toujours l'appellation typique de : *Orchestre des dames viennoises*. Orchestre féminin, cela me paraît très juste, après tout. Pourquoi les femmes, souvent excellentes harmonistes ou pianistes distinguées, qui, du reste, chantent et jouent en public, font partie de sociétés chorales, n'auraient-elles pas les qualités voulues pour constituer des orchestres? Je ne dirai pas qu'elles ont notre âme artistique ; ainsi les jeunes *Wienerin* jouent, souvent, sans expression, d'une façon mécanique, possèdent moins leur instrument, mais en somme l'ensemble est très suffisant, surtout si l'on veut bien réfléchir qu'il ne s'agit nullement d'exécutants hors ligne, et que l'orchestre masculin qui les remplacerait ne montrerait, certes, pas plus de science musicale. Et comme il aurait moins de couleur, comme il serait moins décoratif ! Lui, ne nous donnerait pas une *Cheffesse* en robe noire, des exécutantes en robe blanche.

Plume, pinceau, archet, c'est ainsi que la femme touche à la grande trinité artistique, cherchant par tous les moyens à tirer profit de ses connaissances spéciales.

Avec la vie bourgeoise, on la rencontre partout, les



BOUQUETIÈRE DE CONCERT A VIENNE

(Dessin original de MARS)

situations officielles exceptées : les hommes dans l'administration, les femmes dans les boutiques, telle paraît être, en haut comme en bas, la donnée allemande. Le côté fonctionnaire est terrible : si la femme entrait dans l'administration, que deviendrait l'uniforme, et sans uniforme l'on sait qu'il n'y a pas de fonctionnaires !

Mais, en revanche, l'on ne voit pas, comme chez nous, le commis prendre à la jeune fille une place qui lui serait si nécessaire : là, les femmes dominent, de même qu'elles servent partout où faire se peut, dans les cafés, dans les restaurants, occupant même dans certaines industries, — l'imprimerie pour en citer une, — une place bien plus grande qu'en France.



Fig. 69. — Femme donnant à boire aux chevaux.
(D'après des croquis de Katzler.)

Dans les classes ouvrières la femme est employée à une foule de travaux que nous ne sommes pas habitués à lui voir faire.

Que, pieds nus et bras nus, elle donne à boire aux chevaux de fiacres, comme cela se pratique dans les rues de Vienne ;

soit, cela sort de l'ordinaire et n'a pour elle rien de bien assujettissant; tenir une seille d'eau à hauteur de main n'est pas plus fatigant que porter sur les épaules des balles d'étoffes, mais monter du plâtre, charrier des matériaux pour les maisons en construction, voilà qui nous choque nous autres Latins, d'autant plus que ces travaux demandent certains efforts continus. Et cependant, il en est ainsi dans toute l'Allemagne, au sud surtout.

Pas un échafaudage ne se dresse, sans qu'aussitôt on n'y voie apparaître la femme, la femme en chemise et en jupons, bras nus et foulard sur la tête, véritable bête de somme qui porte son poids tout comme l'homme et montre même souvent plus de désinvolture.

Fig. 70. — Femme de maçon. (*D'après des croquis de Katzler*

A ces particularités vient encore s'ajouter la femme colporteuse de journaux, canards, gravures et livraisons populaires de toutes espèces. En Allemagne, en effet, les journaux, au lieu d'être criés dans la rue par des



CHIFFONNIÈRE
(Dessin original de C. Karger.

camelots, sont colportés dans les cafés et brasseries; le public ne restant pas dehors il faut bien aller le chercher où il est, et c'est la femme qui vient offrir aux consommateurs. Horrible mégère coiffée en toute saison d'un chapeau de paille et psalmodiant les titres des feuilles qu'elle porte, la plupart du temps, dans un panier de marché.

En dehors de ces métiers spéciaux, la seule chose qui puisse intéresser, dans les classes du commun, c'est le costume, là où il a conservé encore quelque pittoresque, là où il n'est pas un misérable accoutrement.

A l'état de mégère la femme perd les traits distinctifs de la race: comme le vice, la misère a son internationalité, et si les entremetteuses portent en tous pays le même stigmate, les chiffonnières, usées par dix ans de crochet ou de sarcloir, ne sont guère plus avenantes. Mais regardez l'attifement et les accessoires du métier! Vous verrez ainsi que la chiffonnière viennoise n'est point la chiffonnière parisienne. Là-bas, l'osier est remplacé par une hotte en bois, de forme spéciale, ce que, dans les cantons suisses, on appelle une *brande*. La cantonnière munichoise, elle, au contraire, sous sa défroque masculine, se rapprocherait plus de nos balayeuses, surtout si l'on se rappelle les lanciers femelles du second Empire.

Parcourez les halles et marchés d'Europe, c'est, certainement, comme coup d'œil, ce qui se ressemble le plus et ce qui se rapproche le moins. Quant aux marchandes, marchandes à bancs ou en plein vent, si l'on en excepte celles qui présentent quelque particularité dans le costume ou la nature des objets à vendre, — et tel est le cas, en Allemagne, avec les rôtisseuses de saucisses ou les



Fig. 71. — Cantonnière.
(D'après un croquis de W. Grogler.)

grilleuses de harengs, — les autres sont d'une navrante régularité, comme type et comme aspect.

Marchandes de fruits, marchandes de fromages, marchandes de poissons, marchandes de volailles, marchandes de jambons sont, partout, vouées à l'embonpoint et constituent l'aristocratie de la boustifaille. Et de même que partout se voient les revendeuses, de même il y a les paysannes qui viennent débiter leurs produits. Telles sont à Munich les marchandes de grenouilles, tenant leurs batraciens suspendus à un bâton duquel ils semblent former frange.



Fig. 72. — Marchande de grenouilles.
(D'après un croquis de J. Puschkin.)

Si on examine les métiers populaires au point de vue des types, on sera amené à conclure que, régulièrement, certains sont l'apanage des jolies filles, tandis que les autres sont exercés par des vieilles femmes peu avenantes.

Vîtes-vous jamais blanchisseuse franchement laide? Celle-là même dont



LAITIÈRE VIENNOISE

(Dessin original au lavis de C. Kanner.)

les traits ne présentent, ni beauté, ni régularité, ne rachète-t-elle pas ce manque de pureté par je ne sais quoi de piquant et d'émoustillant! Mais à vrai dire deux villes surtout, Paris et Vienne, ont des blanchisseuses réputées pour leur sourire mutin, pour leur gentillesse, pour leur coquetterie. Et la blanchisseuse viennoise n'est pas seulement coquette, elle est pittoresque, des pieds à la tête, avec ses grosses bottines, avec ses bras nus. Qu'elle revienne du lavoir ou qu'elle se rende chez les pratiques, elle, au moins, porte son linge d'une façon originale. Ce ne sont ni les grands paniers que balancent nonchalamment les apprenties, jeunes louchons, ni le panier que porte plus gracieusement sous le bras le trottin jadis si amoureusement croqué par Grévin. Rien de tout cela : voyez l'arsenal qu'elle a sur son dos, enseigne vivante, armes, outils de son métier. Baquet, panier pour les petits accessoires de la toilette, — cols, cravates, dentelles, — jupons qu'on laisse pendre de chaque côté, pour ne point casser l'empois, et qui produisent à la marche comme un bruit de tôle, voilà son chargement.



Fig. 73. — Blanchisseuse viennoise.
(*Croquis de Schliessmann.*)

Avec cela gentiment attifée : jupe de tons clairs, petit

tablier de soie, un ruban dans les cheveux et quelquefois encore la résille, la résille aux couleurs voyantes, qui eut, ici, son heure de succès sous le second Empire, et qui est restée populaire à Vienne.

Tout à l'heure, nous la retrouverons, la gente blanchisseuse, au premier rang de celles qui aiment à s'amuser, sur ce point encore ressemblant à sa congénère parisienne. Il ne faudrait pas, cependant, jeter sur l'honorable corporation un blâme immérité. Si ces filles sont aussi friandes de plaisir, c'est le métier qui veut ça, tout comme il porte à la boisson peintres et typographes.

Après la blanchisseuse, la laitière, la laitière moins soignée, plus fille du peuple, mais bien personnelle comme type. Fichu, tablier, n'ont pas la même élégance ; toutefois le foulard que la Viennoise porte sur la tête est rouge, son fichu est bleu, si bien que réuni au blanc du tablier, l'ensemble constitue un curieux drapeau français.

Mais toutes les laitières de Prusse et d'Allemagne ne sont pas, non plus, celles de Vienne. Il en est beaucoup qui, plus simples, plus campagnardes, portent leur marchandise dans une de ces bonnes vieilles voitures à haute capote comme la banlieue parisienne en fournit encore quelques spécimens.

Et maintenant, voulez-vous des servantes ? En certaines contrées, cela se trouve, véritable marchandise humaine, dans des marchés spéciaux, dont peintres et romanciers à la Auerbach nous ont fait la description : c'est presque de l'Allemagne classique. Ici elles sont accortes ; là-bas elles sentent plus le graillon que l'Opéra-Comique. Ici, à Vienne par exemple, elles vont grossir le public de cette



BLANCHISSEUSES VIENNOISES

(Dessin original de C. KARGER.)

pittoresque rue aux annonces où se rencontre tout ce qui est à vendre, tout ce qui est à placer; là-bas, à Berlin, elles ont un bureau où les bourgeoises viennent les chercher sous les yeux vigilants de l'autorité.

Dans ce bureau, dont la fondation remonte à l'époque napoléonienne, c'est une véritable mise à l'encan. Jeunes et vieilles, nouvelles fraîchement débarquées de la campagne, à l'air encore candide, ou vieux chevaux de retour, dragons de cuisine à l'aspect arrogant, toute la domesticité en disponibilité de fourneaux est là. Ecoutez les dialogues, suivez les enchères souvent fort nourries, auxquelles ne manque que le marteau d'ivoire du commissaire-priseur :

« A 50 thalers je vous prends », dit une dame qui a trouvé dans cette collection la Lisbeth qui lui convient. — « Je vous en donne 55 », riposte une autre. — « 58 », reprend la première. — « 60 », continue la disputante. Et sur ce, la première lâche l'enchère en lançant à sa concurrente cette flèche du Parthe : « Restez-en là ! Je crois, d'après son livret de service, que vous la payez déjà un peu cher. »

« Vous avez souvent changé », dit une dame à une autre bonne dont elle tient en main le livret. — Réponse : « Oui, l'on n'a pas toujours du bonheur avec ses places ». — Réplique de la dame : « Vous voulez dire, assurément, que les maîtres n'ont pas eu de chance avec vous ? » — « Ah ! Madame », dit cette fois la fille qui arrache le livret des mains de la dame, « je vois bien que nous ne nous convenons pas ».

« Avez-vous un fiancé ? » demande-t-on à une autre. « Où avez-vous le vôtre, Madame? » réplique la dulcinée surprise d'une telle question.

Et dans ces vastes salles où les bonnes font réellement tapisserie, ne croyez point que les bourgeoises soient les maîtresses. On leur en pose aussi, des questions, à elles, et quelles questions ! Si la maison est grande, si la famille est nombreuse, si l'on mange chaud le soir, si l'on peut souvent sortir, et surtout, point capital, si l'on peut recevoir son *fiancé* dans la cuisine ou dans sa chambre !



Fig. 74. — Le lavage des fenêtres.
(*Dessin de Coll-Toc, d'après un document allemand.*)

Des *fiancés*, elles en ont toutes ; ce n'est qu'une question de nombre et de durée. Je ne parle pas du sexe : Paris a *Pitou*, Berlin a *Kütschke*. Toujours l'uniforme ! N'a-t-on pas dit que si le militaire n'existait pas, il faudrait l'inventer pour les cuisinières et les bonnes d'enfants ?

Donc, en Allemagne comme en France, le fiancé guerrier est entré dans les mœurs culinaires. Messieurs du sabre fréquentent avec Mesdames du torchon.

Pour finir, un tableau plus local. Dans presque toutes les villes a lieu régulièrement chaque printemps et chaque

automne la pose et l'enlèvement des doubles fenêtres, seul moyen pour se garantir contre les froids violents de la contrée. Or cette opération nécessite naturellement le nettoyage des carreaux: la ***Fensterwache***. Pendant huit jours, c'est en Allemagne comme en Suisse, à Berlin comme à Berne, un lavage continu qui donne aux maisons un aspect très pittoresque. Bonnes se penchant dans tous les sens, se causant de fenêtre à fenêtre, souriant à leurs amoureux lorsqu'ils passent dans la rue, voilà le spectacle ; fenêtres à descendre, à laver, à reposer, voilà le travail; si bien que pour les ménagères c'est une semaine de tracas.

Pittoresque et couleur locale, n'existeriez-vous plus nulle part, qu'on vous retrouverait encore en Allemagne !



Fig. 75. — Laitière.
(Croquis de W. Grægler.)

IX

L'ÉDUCATION ET LE MONDE

« Notre plus haut droit, à nous autres femmes, notre plus haute consécration c'est le droit de la libre personnalité, le droit de développer tout notre être sans être empêchées ni gênées par aucune force étrangère, le droit d'obéir librement aux puissances intérieures qui font l'harmonie de l'âme, lors même que cette harmonie peut paraître une dissonnance en face des croyances qui règnent dans ce monde. »

Ainsi s'exprime la Prussienne Louise Aston, sorte de Georges Sand germanique, et cette profession émancipatrice traduit bien « l'état d'âme » particulier aux Allemandes, je veux dire à celles qui pensent et qui cherchent. Plus passives et plus malléables à la fois que les femmes du Midi, les femmes du Nord ont de grandes prétentions à l'indépendance intellectuelle. Soumises à l'homme, dont elles reconnaissent, sans conteste, la supériorité pour toutes les choses de la vie pratique, elles se sont constitué dans le domaine de la pensée une originalité spéciale qui

fait, elle aussi, partie de le *Hauslichkeit*, de l'intimité germanique.

Toutefois, cette tendance particulière de l'esprit n'est pas partout développée au même point : après la façon dont j'ai défini les différents types, on comprendra facilement que les Autrichiennes et les Bavaroises soient moins initiées à la spéculation philosophique que les Saxonnes et les Prussiennes, ces femmes d'un pays où la philosophie a grandement raison d'être du genre féminin. Si les Autrichiennes sont dans certaines parties de l'Empire autorisées à prendre part à la nomination des députés des diètes et des représentants de la commune, si, veux-je dire, elles peuvent émettre leur vote par le moyen d'un mandataire, il ne faut nullement voir dans ce fait une question d'émancipation politique. Ne rentrent, en effet dans ce cas, en un pays où la propriété du sol est encore tout, que les tenancières de terres nobles. Donc, simple précaution prise par la loi pour que tous les fiefs puissent participer à la nomination du gouvernement local. Du reste l'Autriche n'a-t-elle pas un noble et glorieux précédent en la personne de Marie-Thérèse !

Le degré d'instruction de la femme n'est pas partout identique ; non seulement, suivant les contrées, il est plus ou moins grand, mais encore suivant les mœurs, suivant la vie locale, il est plus ou moins superficiel. Ici l'éducation est répandue dans toutes les classes ; là elle est peu développée chez les paysannes ; ici elle atteint à un degré très élevé, là elle se complaît dans des généralités. D'après M. Jules Gourdault, c'est à la Suissesse que reviendrait la palme. « Il y a certainement dans les



MUNICHOISE.

Dessin original au crayon, mélangé de fusain, de Hugo von Habermann.

cantons helvétique », dit l'auteur de *La Femme dans tous les Pays*, « une moyenne intellectuelle et morale supérieure à tout ce qu'on trouve dans le reste de l'Europe. Plus d'une simple servante, plus d'une ouvrière a une ouverture d'idées et un fonds solide d'instruction qu'on chercherait en vain chez nos dames du monde qui s'en font le plus accroire. Elles aiment les luttes intellectuelles et se passionnent pour les problèmes sociaux. Dans l'éducation, elles visent au solide, s'adressent à la raison et à la conscience. »

La Prusse, la Saxe, les cantons industriels de la Suisse, voilà donc les trois pays germaniques où fleurit le bas-bleu, la femme vivant de spéculations philosophiques ou vouant son temps et sa fortune à l'éducation des masses, à l'amélioration des classes pauvres. C'est là aussi que se rencontrent les nobles esprits imbus du sentiment de la patrie, tout au moins de la communauté bourgeoise, qui laissent en mourant leur fortune à la ville où ils sont nés, où ils ont vécu, pour l'employer à des objets d'utilité publique.

Là, la femme ne recherche pas plus les spectacles brillants qu'elle ne tient à se montrer, à parader sous de luxueuses toilettes; là, dans les moments d'isolement et d'ennui, les deux plus grands plaisirs sont la lecture et les travaux d'aiguille. Je trouve dans un intéressant ouvrage sur la Suisse, *Les Alpes pittoresques*, cette véritable perle de simplicité et de bonhomie : « Il n'y a pas longtemps » — ce livre était écrit en 1837 — « qu'un jeune Français eut l'idée d'ouvrir un cours de littérature à Berne, les femmes s'empressèrent d'aller l'entendre, mais toutes apportèrent

aux leçons la laine et les bas commencés; le professeur s'apercevant qu'on lui prêtait moins d'attention qu'au tricot leur en demanda la suppression. Personne ne parut plus à son cours. » Petite histoire qu'on pourrait facilement intituler : De l'influence du tricot sur l'éducation des masses, et qui indique bien ce qu'était alors l'esprit public

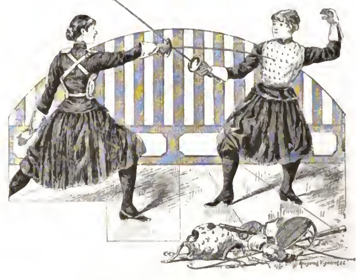


Fig. 76. — Escrimeuses viennoises.
(Dessin de Coll-Toc d'après des illustrations allemandes.)

dans une ville comme Berne où les choses de l'intelligence sont surtout l'apanage d'une aristocratie de race et d'instinct, mais simple d'allures.

A l'opposé, comme toujours, apparaît Vienne, où l'éducation est exclusivement mondaine, où il existe une

société à la façon de Paris, où jeunes filles et femmes du monde aiment à faire parler d'elles. Là brille au premier rang tout ce qui n'est pas admis ou, du moins, tout ce qui est mal vu en Allemagne. Là les personnes élégantes du sexe montent à cheval, conduisent, font de l'escrime. Là l'éducation est superficielle, conséquence logique de mœurs également superficielles.

Différence caractéristique entre la race anglo-saxonne et la race germanique; autant la première passionne les sports, recherche tout ce qui peut mettre en évidence la sveltesse de la taille et les opulences du corsage, aimant les maillots, les costumes moulés; autant la seconde paraît peu favorable aux exercices qui rapprochent la femme de l'homme. Monter à cheval, faire de l'escrime, canoter, sont, pour elle, plaisirs indignes d'une femme bien née. Dans les distractions, dans les amusements, la première s'attache à ce qui est corporel, la seconde à ce qui est intellectuel.

Donc, les jolies Viennoises qui sont les névrosées allemandes font belle figure le fleuret au poing et la société aristocratique de la capitale se glorifie de compter dans ses rangs plusieurs fines lames. Souvent leur modestie a dû être mise à l'épreuve par la façon fort immodérée dont on parlait d'elles.

Mais cette aristocratie, cette *crème*, qui place l'éducation, les bonnes manières, au-dessus de la solide instruction, fonds de la société germanique, est bien allemande par son amour effréné, sa passion sans bornes pour la musique et la danse, par la facilité avec laquelle elle peut engloutir café, thé, gâteaux, bonbons. Pâtisserie, danse,

musique, les trois divinités d'ontre-Rhin entre lesquelles les femmes partagent leurs loisirs.

J'ai dit que la Viennoise aimait *moult à rigoler*. Voulez-vous, après son portrait physique, son portrait moral. Lisez :

« La Viennoise est faite pour le plaisir, comme d'autres sont faites pour porter lunettes et voile bleu. Elle ne vit que par là et pour cela. Elle n'est pas béguenle et n'admet pas toutes les restrictions que nous mettons, nous autres, aux rapports entre les deux sexes. Elle jouit, comme femme, de la plus grande liberté qui se puisse voir, ne se trouvant nullement compromise par des choses qui constitueraient à Paris un véritable scandale public. »

Ecoutez encore :

« A quelque monde qu'elle appartienne, on aborde une femme dans la rue ; elle écoute, elle répond, elle sourit. Elle accepte votre compagnie si vous la lui proposez, et vous laisse à sa porte en vous parlant de son mari qui l'attend et de ses enfants qu'elle adore. »

Pinxit Albert Millaud, et ce tableau n'est pas trop exagéré.

Mélange de candeur et d'esprit indépendant poussé à l'excès, la Viennoise ne voit aucun mal à ces sortes de rencontre où l'imprévu et le hasard jouent un si grand rôle : après tout, il n'en sortira que ce qu'elle voudra bien. C'est, du reste, l'idée allemande. Et puis, n'est-elle pas maîtresse de sa personne !

Donc ici, partout l'on rit et l'on s'amuse ; partout danses et musique. La Viennoise glisse sur la terre, comme le jour de Léopold, ce *Leopolditag* si fêté, elle se laisse glis-



CHANTEUSE DE CAFÉ-CONCERT EN PLEIN VENT.

(Dessin original au lavis de C. Kaneza.)

ser à sa grande joie et pour le plus grand bonheur des assistants sur la cuve du couvent de Kloster-Neuburg. La vie n'est-elle pas une éternelle glissade, un lac sur lequel on doit patiner les jupes serrées, en ayant soin de ne pas se laisser tomber à la renverse.

Et dans ce ***Würstel Prater*** où sont baraques de saltimbanques, guignols du jeune âge et concerts improvisés, que de plaisirs de toutes sortes! Là fleurit encore le café-concert en plein vent comme il existait à Paris sous le premier Empire, tréteau du haut duquel quelque actrice populaire lance prestement les couplets grivois de la chanson à la mode, à moins qu'on n'y voie jouer des farces qui rappellent notre ancien théâtre de la foire.



Fig. 77. — A Kloster-Neuburg.
(Dessin de G. Sieben.)

En somme de toutes les grandes villes allemandes Vienne est celle où l'on vit le plus dehors, d'une vie facile et joyeuse. Ne croyez pas, du reste, que l'Allemande ait une existence cloîtrée; ce que j'ai déjà pu dire à ce sujet est bien la preuve du contraire. L'été, elle est toujours par monts et par vaux, ne menant pas, il est vrai, comme en Angleterre ou en France la grande vie de châ-

teau, mais voyageant, allant aux eaux, fréquentant tous les établissements publics où se donnent des concerts. Si l'hiver est quelquefois sombre et triste, l'été est donc un véritable carnaval, où la musique, la danse, les feux d'artifice, les illuminations tiennent la plus grande place. Ajoutez depuis 1870 une attraction nouvelle et presque permanente, les expositions régionales, nationales, qui sont devenues encore un prétexte à excursions en même temps qu'un moyen pour les Allemands des différentes contrées de se voir et d'apprendre à se mieux connaître.

L'hiver, dans les familles bourgeoises, les soirées sont chose tout à fait intime. Une caricature de je ne sais plus quel artiste représente une réunion de ce genre au milieu de laquelle un tonneau de bière a été mis en perce. Tout autour, l'on danse, tandis que le piano sert à la fois d'orchestre et de dépôt pour les chopes. Cela est exagéré, assurément ; mais sous cette forme comique, il y a bien une pointe de vérité. Ce sans-gêne, ce sans-façon se remarquent également aux bals où les mœurs sont quelque peu différentes des nôtres. Entre le valseur et sa danseuse il y a plus d'intimité ; lorsqu'on se plaît on se le dit, et bien des rendez-vous se donnent ainsi en pleine salle de bal.

Le buffet présente, lui aussi, ses particularités. A Berlin, par exemple, trône la *Weiss-Bier*, cette bière blonde claire, et mousseuse avec cela, que l'on sert dans des chopes de forme plate et longue, un chapeau de paille moins les rebords ou mieux encore le fond des chapeaux de soie que les petits crevés avaient mis à la mode vers 1866. Bière spéciale, récipient original qui est bien le *Pokale* des anciens temps, sans compter que la manière de s'en



BERLINOISES AU BAL

(Croquis de la vie mondaine, dessin original de Mars.

servir n'est pas non plus celle habituellement employée. Pour boire à ce verre l'on s'y met à deux, et souvent ainsi des mariages se sont décidés autour du *Pokale* de la *Kühle und Blonde*, cette bière qui, au dire des Berlinois, dégote toutes ses sœurs, aînées ou cadettes.

Les guerres ont ceci d'étrange, qu'une fois la boucherie humaine terminée, elles prennent rang dans la civilisation, je veux dire qu'elles exercent toujours une profonde influence sur les mœurs des peuples, vainqueurs et vaincus.

Avant 1870, l'intérieur allemand brillait entre tous par son mauvais goût, mettant au premier plan les plus affreux échantillons du style Premier Empire et du style Louis-Philippe. Là triomphaient, dans un noyer populaire, fauteuils bien droits, chaises idem, guéridons de toutes grandeurs et invariablement ronds, au pied unique ou au pied à trois branches, sophas rouges, ou canapés-lit en cretonne verte; sur les meubles une sorte de voile au crochet, afin, sans doute, que l'on ne perdît rien des beautés de l'étoffe ni des veinures du bois, et devant les sièges des petits carrés de feutre, sorte de paillasson intime semblant vouloir dire à ceux qui venaient y prendre place : *Essuyez vos pieds, s. v. p.* Aux murs trônaient orgueilleusement tous les spécimens de la banalité bourgeoise : lithographies vulgaires, daguerréotypes, photographies, chromos, peintures à horloge ou à moulin. Sur la cheminée, sur le haut secrétaire-commode, des vases aux dorures ordinaires, aux peintures criardes, des fleurs en papier, soigneusement conservées sous globe.

Comme niveau esthétique, c'était maigre.

Et si je m'étends ainsi sur l'intérieur, c'est qu'il est pour

beaucoup ce que la femme le constitue, apportant à tout quelque chose de son goût ou de son manque de sentiment artistique.

Or, depuis 1870 le changement est complet. J'ai montré que la femme avait pris l'initiative de l'œuvre de rénovation qui est en train de s'accomplir dans ce domaine : elle connaît aujourd'hui les jouissances de l'art, de la forme, qu'elle ignorait auparavant.

D'aucuns, il est vrai, se basent là-dessus pour lui reprocher sa trop grande tendance au luxe ; ils prononcent même le mot de décadence, et comme ils ne peuvent accuser les Français d'un tel état de choses, ils l'imputent aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur. La thèse n'est pas neuve, elle a été soutenue souvent dans la presse française, elle est ingénieuse et même présente un certain fond de vérité. Mais faut-il excommunier le progrès parce qu'il jette la perturbation dans les mœurs anciennes ? Je ne saurais le croire, et c'est pourquoi je ne partage pas à cet égard les idées du lieutenant-colonel Kœttschau dans son récent ouvrage : *La prochaine Guerre*. Mais, vraie ou fausse, cette conséquence de la guerre de 1870, au point de vue féminin, doit être reproduite ici :

« Ce sont les chemins de fer et les bateaux à vapeur qui ont, en grande partie, ravi aux femmes allemandes leurs vertus. Tout nouveau guide des voyageurs qui paraît leur fait connaître de nouvelles contrées, toutes plus belles que le pays natal, et que toutes on ferait bien d'aller visiter plutôt que de s'occuper du mari. Cette fureur des voyages qui, entretenue surtout par nos femmes, est devenue, grâce

à elles, si coûteuse, cette fureur est une des maladies les plus graves dont souffre notre nation. »

Les voyages, considérés jusqu'à ce jour comme un excellent moyen pour détruire les préjugés de race et d'éducation, contribueraient ainsi à *mondaniser* la femme allemande que le lieutenant-colonel Kœttschau nous montre atteinte dans la simplicité de ses mœurs, au même titre que Mme de Rosen faisait le procès des jeunes *Backfisch.*

Cependant l'antique Germaine n'est pas encore près de disparaître. Pour s'en assurer, il suffit de pénétrer dans son intime.



Fig. 78. — Vignette de Harbürger.

X

PARTICULARITÉ LOCALE : LES KAFFEEKRÄNZCHEN

Dans tous les pays du monde, les hommes aiment à se réunir entre eux et les femmes entre elles..... pour causer de leurs affaires réciproques. Ce qui veut dire que les uns s'occupent, avant tout, des absents, alors que les autres ne disent pas positivement du bien des absentes, occupation fort anodine, du reste, qui n'a jamais nui à personne. Mais que l'on *goûte* comme à Paris; que l'on s'invite à des *five o'clock tea* comme en Angleterre; que l'on ait des *Kaffee-Visiten*, des *Kaffee-Gesellschaft*, des *Kaffee-Krænzchen* comme en Allemagne, la chose est partout identique. Les langues des femmes sont faites pour marcher et il faut qu'elles marchent.

Ménage, éducation des enfants, ennuis domestiques occupent dans ces sociétés et cercles de dames une place plus ou moins grande; toutefois le court dialogue que voici, emprunté aux *Fliegende Blætter*, indique suffisamment qu'on y parle aussi d'autre chose :

« *Mari.* — Comment t'es-tu amusée, chère Emilie, à ton *Kaffee* d'aujourd'hui?

« *Femme.* — Pas du tout, cela a même été parfaitement ennuyeux. Toutes les invitées y étaient, en sorte qu'on n'a pu rien dire sur les absentes. »

Les absentes ! ordre du jour permanent de ces réunions qui s'élèvent rarement au delà des limites d'une honnête simplicité, et dont le café, suivant l'antique et solennelle coutume germanique, constitue le principal breuvage. Le café ne marche pas sans la bière et la bière ne se comprend pas sans le café. Tous deux ont, du reste, fourni leur part à la littérature et à l'estampe.



Fig. 79. — Un « Kaffeekränzchen ».
(*Vignette de M. Flashar, dans les* Fliegende Blætter.)

Mais, de même qu'il y a toutes sortes de cafés, y compris la chicorée, de même il y a toutes sortes de réunions. Les unes sont intimes, sans invitations dans les formes,

on jase, on lit, on joue ; les autres sont plus solennelles et dans l'Allemagne du Sud constituent ce que l'on appelle des « combats ». Les unes sont populaires, les autres sont aristocratiques.

En principe, il faut séparer celles qui ont lieu dans un domicile privé de celles qui se tiennent dans les établissements publics, dans les ***Damen-Kaffee***, si nombreux, et dont la mode vient de s'implanter quelque peu chez nous, par les débits de lait et les dégustations de café, chocolat ou thé ; avec cette différence, toutefois, que là-bas, — c'est le cas à Munich par exemple, — les dames s'y réunissent, s'y donnent rendez-vous, à certains jours, à certaines heures, tandis qu'ici elles ne font qu'y entrer pour vite absorber ce qu'elles désirent. Les Françaises passant à l'état de piliers de café ! Ce serait alors le cas pour les hommes de rester à la maison.



Fig. 80. — Café de dames.
(*Caricature des* Fliegende Blætter.)

Dans certains grands établissements, cafés ou confiseries, se trouvent même des salles spéciales pour les dames, et malheur aux représentants du sexe fort qui s'aviseraient d'y pénétrer. Je veux dire malheur pour eux, les dames qui en font le plus bel ornement n'ayant, elles, plus rien

à craindre, tandis que les hommes pourraient en conserver un mauvais souvenir.

Celles qui se réunissent ainsi dans les confiseries, absor-



Fig. 81. — A la confiserie.
(*Fliegende Blætter.*)

N. B. — Au-dessous de cette caricature, se lit la légende suivante, si bien que l'illustration sert de comparaison au texte :

Le médecin. — Manger froid et boire froid sont, je vous le répète, choses absolument saines.
Le malade. — Pardon! donnez-moi un exemple.
Le médecin. — Eh bien! Allez seulement dans une confiserie. Là vous rencontrerez les plus *vieilles boîtes*[1] qui, chaque jour, mangent des glaces.

[1] Vieilles boîtes (*alte Schachteln*), c'est ainsi qu'en Allemagne on appelle les vieilles femmes, spécialement les grotesques et celles qui sont d'une laideur repoussante.



UNE CUISINE A CAFÉ A MUNICH (CUISINE POPULAIRE).

(Composition de J. Puschkin, publiée par le journal *Das Buch für Alle.*)

bant glaces et force gâteaux, sont, en général, des vieilles filles, retraitées de toute espèce, préférant les dorures banales de la *Conditorei* aux murs froids de leur chambre peu garnie. Ce sont elles qu'un dessinateur éminemment humoristique des *Fliegende Blætter*, dont le nom est



Fig. 82. — Vieilles filles prenant leur café.
(D'après une caricature.)

venu souvent sous ma plume, Oberlænder, a voulu caricaturer dans une amusante vignette qui a même servi de prétexte à une légende assez philosophique, dialogue entre un médecin et son malade.

Mais laissons cela, laissons également les habituées des cuisines à café populaires, et il s'en trouve à Munich

jusque dans les caves, tout comme les brasseries, pour revenir à nos *Kaffeekrænzchen* de la bourgeoisie.

Dans les « combats », le suprême du genre, on combat à la fois, et pour le rang, et pour les armées de sucreries, qui s'alignent sur la table préparée avec soin par la maîtresse de la maison.

Pour les grands « combats », auxquels prennent part quarante à cinquante « combattantes », l'on invite le ban et l'arrière-ban des connaissances. Intimes ou non intimes, tout est pêle-mêle ; la réserve elle-même a donné.

Le rang ! c'est là qu'on peut voir l'importance dont il jouit dans cette société féodale. Et les *Von* et les *Excellenz !* Titres pompeux, comme les personnages, mais dont l'influence est réelle.

Savez-vous bien que le « combat » ne saurait commencer avant que Mme la Présidente ou Mme la Générale ne soit arrivée ; savez-vous bien qu'il s'agit de ne pas commettre d'erreur dans le placement des invitées, surtout au sujet de la fameuse place d'honneur sur le *sopha*, ce sopha, pauvre et modeste canapé souvent, auquel toutes aspirent, auquel peu atteignent? Beaucoup d'appelées, peu d'élues ! Mais quelle grave question, et que d'adresse la maîtresse de la maison doit montrer en cette occurrence !

Donc après beaucoup d'hésitations et de compliments ; après des *Ach? Ich bitte*, des *Aber, gnædige Frau*, des *Grosser Gott*, des *Aber doch*, — toutes exclamations qui demandent certaine intonation spéciale pour conserver leur saveur, — les dames occupent enfin leurs places respectives, l'*Excellenz* sur le sopha. Voulez-vous pénétrer

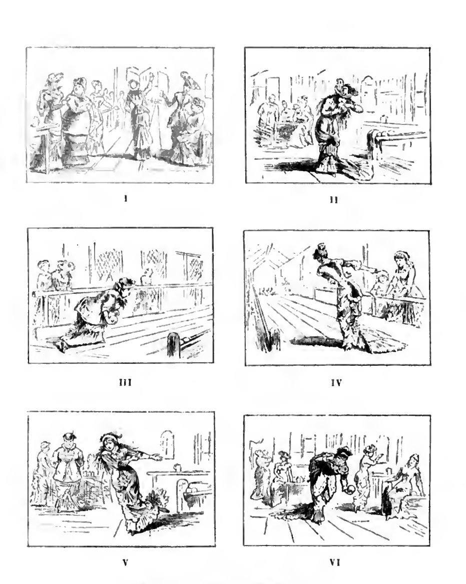


Fig. 83. — Le cercle des joueuses de quilles.

(Réunion moderne de dames, d'après une caricature des *Fliegende Blætter*.

dans le local? On y jase, sans doute; non point, le silence est même inquiétant, car tous les yeux sont fixés sur le tricotage ou quelque autre ouvrage à aiguille. Les plus courageuses des « combattantes » se hasardent à examiner les toilettes, tandis que les plus gourmandes attaquent les friandises et bientôt on n'entend plus que le cliquetis des tases et des cuillers répondant au cliquetis des aiguilles à tricoter.

Peu à peu le silence se rompt, la conversation s'anime. Si l'on est dans le Nord, à Berlin, on se complimente sur les toilettes. Dans le Sud, à Munich, on n'oserait pas, ce serait mal vu. Toutefois, des groupes se forment, des amies qui se sont rencontrées là, par hasard, causent à mi-voix, se racontant mille cancans et surtout s'amusant aux dépens des autres invitées.

Mais que la maîtresse de la maison engage les plus musiciennes à produire leur talent; dès qu'on entendra les premiers accords de quelque mazurka sentimentale de Chopin ou d'une romance éthérée de Mendelssohn, les conversations... se tairont, allez vous dire... non point, s'animeront, parce qu'on n'a plus la crainte d'être entendue d'une voisine inconnue, toujours trop curieuse.

Trémoussements, exclamations, petits cris, protestations, titres lancés avec sonorité, le tout agrémenté de :

Vraiment!

Toutefois!

Mais si, je vous assure!

Cela ne peut pas être!

Excellence!

Baronne!

Comtesse !

Très vénérée chanoinesse !

O sainte musique que de crimes on commet sous ta bruyante égide ! Au théâtre tu dois servir à voiler, à étouffer les crudités du livret, afin que les *preudes jeunesses* soient censées n'avoir rien entendu, et ici, aux *Kaffeekrænzchen*, tu contribues à permettre l'éreintement du prochain.

Le « combat » a pris fin, il faut s'en aller. Alors l'étiquette, un instant délaissée, reprend ses droits. Les dames de *distinction*, les plus *Hochwohlgeborene Gnædige Frau* donnent le signal du départ et les adieux commencent. Mais qui sortira la première, qui aura l'insigne honneur de montrer le chemin. Moment critique et souvent de longue durée, s'il faut traverser plusieurs pièces, car à chaque porte la petite scène se renouvelle. Chapitre nouveau à ajouter au *Roman Comique*, instant solennel durant lequel Mme la Conseillère de justice, Mme la Conseillère privée, Mme la Conseillère consistoriale, Mme la Conseillère d'intendance, Mme la Générale, Mme la Chanoinesse, Mme la Baronne, font assaut d'amabilité et de connaissances du droit féodal.

Enfin, l'on s'est décidé à sortir et l'on est rentré chez soi. Vous croyez l'affaire finie. Détrompez-vous. Pendant plusieurs jours ces très gracieuses, très bien nées, très honorables dames seront tourmentées par l'idée qu'elles ont pu dire quelque chose que Mme la Générale ou Mme la Présidente aura mal interprété.

Et cependant, le « combat » est dans certaines villes la plus grande distraction que se puissent procurer les

dames. Pourquoi faut-il donc que la hiérarchie vienne ainsi troubler leur bonheur !

En somme, la femme allemande a une tendance particulière à l'association. Tout en tricotant, en buvant son café, en engouffrant des friandises, elle aime à former des « coteries », coteries de rang ou de profession, coterie du haut, coterie du bas, réunion de ci, réunion de ça. Quelque chose comme les réunions de nos arrière-grand'mères dans les anciennes villes de province !

C'est là une des formes spéciales de l'émancipation germanique, émancipation qui va grandissant et gagnant nos contrées, qui a créé des clubs d'alpinistes femmes, qui demain organisera des *Kegelbahn* féminins — jeux de quilles — comme le dessinateur des *Fliegende Blætter* s'est plu à nous en montrer un.

O *Kaffeekrænzchen* à la fois naïfs et comiques, vous êtes moins dangereux que les *monstrances parées* de nos élégantes : celles-là ne font pas rire, mais bien frémir.



Fig. 84. — Vignette de Grogler.

XI

PARTICULARITÉS DU DEMI-MONDE

Voulez-vous connaître les particularités de la prostitution allemande? Ouvrez les rapports, pétitions, notes, documents divers qui constituent tout un dossier du vice, les mauvaises mœurs ayant sur les autres cette supériorité que sans cesse on s'occupe d'elles. Vous verrez ainsi qu'à Hambourg, les marchandages les plus honteux se font en plein Dôme, qu'à Brunswick, qu'à Hanovre existent des filles de *bon ton et du haut genre* pour messieurs de la noblesse; qu'à Leipzig, en temps de foire, ce sont de véritables arrivages de chair humaine, comme à Constance, autrefois, pendant la durée du Concile, comme à Nice, aujourd'hui, durant la saison des étrangers; qu'à Breslau, Altona, le commerce des livres et des gravures obscènes s'exerce sur une vaste échelle par des officines de colportage; qu'à Magdebourg, *il n'y a pas une rue, peut-être pas une maison qui ne soit l'asile de filles perdues ou de racoleurs,* — ce sont les termes, exagérés assurément, d'une pétition au Reichstag pour la répression du vice, — qu'à Berlin enfin, les raisons qui poussent à l'immoralité

sont les mêmes que dans toute grande ville, Paris ou Londres.

La Suisse n'avait-elle pas, tout récemment encore, dans sa capitale, des *bains garnis*, — souvenir du moyen âge, — et à partir de Vienne, ne se trouve-t-on pas, toujours, dans la contrée des *lits garnis à volonté*.

S'il me fallait esquisser à nouveau le caractère de la prostitution germanique, je la diviserai ainsi en trois groupes :

Allemagne du Nord : basse prostitution.

Allemagne du Centre et du Sud : prostitution amoureuse.

Autriche : prostitution élégante,
étaut donné, bien entendu, qu'il s'agit de considérer, non pas la fille ambulante, exerçant son métier n'importe où, mais la fille qui tient au sol, qui présente, au physique, le caractère de la race.

Ainsi, une servante de brasserie, une *Kellnerin*, ne sera pas à Nuremberg ce qu'elle est à Magdebourg ou à Breslau. A Nuremberg, le fait d'avoir un *schatz* ne l'empêchera pas, quand même, d'afficher une honnêteté relative : amoureuse, oui, trafiquante de son corps, non. Dans les autres villes, elle sera, au contraire, purement et simplement une fille. Lisez plutôt les lignes suivantes extraites d'un rapport officiel :

« Quand un hôtelier, un cafetier ou un liquoriste voient que leur clientèle devient plus rare, et lorsqu'ils soupçonnent tant soit peu que leur commerce baisse, ils se débarrassent bien vite de leur personnel, engagent des filles connues pour la légèreté de leurs mœurs et leurs manières agaçantes, afin de remonter leur maison. »



FANTAISIE DE BOUDOIR.

(Dessin de C. Roland, dans les *Wiener Caricaturen*.)

Femme-amorce, voilà donc ce que devient au Nord l'amoureuse Gretchen du Sud. En fermant tous les établissements où les filles de cette espèce exercent leur métier, — ainsi qu'elle vient de le faire par un récent arrêté, — la police berlinoise a donné un exemple qui pourrait être suivi partout avec avantage. Certains germanophobes de la presse stipendiée ont, il est vrai, conclu à l'impossibilité de rencontrer des vierges dans la cité de la Sprée. Que ne proposaient-ils de remplacer ces filles par les honnêtes Jeanne Darc qui peuplent nos brasseries et donnent aux jeunes gens des exemples si touchants de vertu et de désintéressement!

Autre aspect de la prostitution germanique : la grisette, je veux dire la jeune fille qui fréquente les ateliers de couture, de modes, de fleurs, se contentant d'un amoureux avec lequel elle puisse gaiement passer le temps, n'existe qu'à Berlin et à Vienne et se présente dans ces deux villes sous un aspect tout différent. A Berlin elle est encore simple de goûts: un petit thé intime, une partie de campagne, il ne lui en faut pas plus; quelque chose comme la grisette idéale chantée par Mürger. A Vienne elle veut briller, cherche à faire montre de ce qu'elle possède, a la passion du théâtre et des bals. C'est plus moderne.

Lors de son voyage dans cette capitale, Albert Millaud définissait ainsi la grisette autrichienne :

« Les élégantes boutiques », écrivait-il, « sont peuplées de jeunes filles, simplement vêtues, fraîches, modestes, réservées. Elles tiennent les livres, font l'article, séduisent le client. Le soir, vous rencontrez une femme en robe de

soie à traîne, au chapeau monumental sur le front, gantée de blanc, effrontée, se trémoussant au son de la musique et vous reconnaissez la jeune boutiquière du matin. Elle est transformée, elle est devenue cocotte, mais elle est grisette.

« Elle aime les bijoux, le luxe, et va où elle sait qu'elle en pourra trouver. Je ne sais pas comment elle s'arrange avec sa famille, comment elle leur explique sa conduite, mais elle est et demeure absolument libre. »

Comment elle s'arrange, la chose est bien simple! A Vienne, ville d'amour, on ne vous blâmera jamais d'avoir des amoureux, de rechercher l'homme, on vous demandera seulement de cacher cela derrière une situation avouable. Exercez-vous un métier, personne ne saurait vous critiquer. On travaille pour vivre; on fait l'amour pour avoir le superflu.

Toutefois, il ne faudrait point voir que des grisettes dans les cocottes des deux capitales. A côté de cet animal antédiluvien, moitié chair, moitié poisson, se trouve une ample provision de filles. Celles-ci, il est vrai, ne présentent aucune particularité; elles procèdent comme toutes leurs congénères, dans tous les pays du monde, tendant leurs filets partout où faire se peut, accaparant fenêtres, rues, théâtre, promenades publiques, galeries couvertes.

La fenêtre, c'est l'*a b c* du métier, dans cette langue universelle du vice où les signes jouent un si grand rôle. Or, à Vienne et dans l'Allemagne méridionale, le cadre se prête plus ou moins à cette exhibition, par suite de certaines particularités architecturales. Comme en Italie, beau-



COCOTTES VIENNOISES

(Dessin original au lavis de C. Karger.)

coup de maisons sont ornées de statuettes de saints et de saintes, en sorte qu'il n'est pas rare de voir une tête de cocotte apparaître aux côtés d'un Christ ou d'une sainte Vierge. Contraste pour le moins pittoresque, là où, à la façon de l'ancienne Rome, un dieu Priape serait certainement mieux en place.

Quant à la prostitution s'exerçant sous des commerces déguisés, si elle diffère des autres, ce n'est que par les enseignes qui l'abritent. En dehors des gantières, parfumeuses, lingères, — spécialité universelle, — il faut placer, au premier rang, les marchandes de tabac, dont la véritable profession est indiquée par un rideau rouge servant de portière à l'arrière-boutique, les *Conditorei*, les *Delicatessen-Salon* où les gens bien, — à Paris, on dirait les messieurs décorés, — viennent faire de petits soupers au champagne, servis par de jolies filles. Vous rappelez-vous certaines boutiques à dégustation de vins fins ouvertes à Paris sous le second Empire? Si oui, vous aurez une idée exacte des *Delicatessen-Salon* de Berlin.

Du costume je ne dirai rien. Mais si l'on veut savoir combien la fille affectionne les couleurs criardes, c'est à Hambourg qu'il faut aller, à Hambourg où dans les rues consacrées aux vendeuses d'amour ce ne sont, sur les portes entrebâillées, que filles vêtues de toilettes éclatantes, — velours grenat, soie verte, satin bleu, — et perchées sur leurs hauts talons comme de véritables poupées. Au reste, dans cette ville unique, la réclame humaine paraît avoir été élevée à la hauteur d'une institution. Au seuil des restaurants, des brasseries, affluant de toutes parts, se tiennent d'élégantes et pittoresques servantes,

au corsage ouvert, à la jupe courte, au sourire provocateur, appelant, invitant le client.

Nulle part, en France, dans le demi-monde, le décolle-



Fig. 85· — Delicatessen-Salon.

(*Dessin original de Mars.*)

tage n'est aussi général qu'en Allemagne. Dans certains bals publics, c'est même le costume officiel des ***Pikante Damen*** qui viennent avec des fleurs dans les cheveux



CHEZ KROLL, A BERLIN

(« Pikante Damen »; dessin original de MARS. »)

comme à quelque honnête soirée bourgeoise. Aux jours de fête, les filles de brasserie ne servent-elles pas le client en jupon court, en corsage échancré !

Dans les cirques, dans les cafés-concerts, dans les théâtres de bas étage, dans les bals publics, c'est un décolletage, un ensemble canaille dont rien ne saurait approcher. L'écuyère sur son cheval, les mains entre les cuisses, se laisse aller à des poses d'une vulgarité inouïe; la chanteuse relève ses jupes d'une façon outrageante, et la danseuse lève la jambe dans le même style.

Très particulier, le spectacle d'une salle de bal public, avec tous ces bras nus, toutes ces poitrines décolletées, chair le plus souvent rouge, émergeant d'un ensemble de toilettes claires.

Décrire les bals, les concerts, les établissements où l'on s'amuse ne rentre point dans le cadre de ces études. Qu'ils s'appellent *Orpheum*, *Colosseum*, *Flora*, peu importe : un seul point présente un réel intérêt, c'est de savoir la manière dont on y danse, comment on y interprète le cancan baptisé par les Allemands, « danse nationale française ». Ici, entre Vienne et Berlin, la différence est grande. La capitale du nouvel Empire n'a rien que l'on puisse comparer au célèbre bal des blanchisseuses viennoises qui attire, à certains jours, toutes les notabilités masculines de la capitale austro-hongroise; qui est quelque chose comme Mabille lors de l'Exposition de 1867. Type d'élégance populaire et de volupté raffinée, la blanchisseuse que nous retrouvons, avec ses hautes bottines, avec ses bas à raies, avec sa jupe de couleur claire, danse plus amoureusement que matériellement. Elle danse, elle ne *chahute*

pas ; j'insiste sur ce point qui constitue une manière à part dans la façon de concevoir l'idée dansante.

A côté des habituées des bals publics de Berlin et des



Fig. 86. — Cocotte dansant le cancan.
(Vignette de E. Daelen.)

grandes villes du Nord, la blanchisseuse viennoise est presque distinguée. C'est la gaieté, le rire, la folie, la



BLANCHISSEUSE VIENNOISE AU BAL.

(Dessin original au lavis de C. Karger.)



Fig. 87. – Cancan allemand.
(*Croquis de Henri Lossow.*)

bottine frappant fièvreusement le plancher, en attendant de tournoyer follement aux accords de la valse. Et quelle valse que cette danse nationale, si rythmée, si voluptueuse ! Ici, ce n'est point un accessoire, une affaire de convention qui sert à cacher autre chose, c'est le plaisir



Fig. 88. — Cancan allemand.
(Croquis de H. Lossow.)

dans toute son acception, le plaisir que l'on vient chercher et qu'on veut avoir.

A Berlin pas d'illusions. Avec ce cancan agrémenté de sauts, de trémoussements, de trépignements, tous plus expressifs les uns que les autres, on se figure toujours



SOUPEUSE.

(Dessin original de C. Karger.)

être à quelque bal du quartier de l'École-Militaire. Mais quel alourdissement : la liberté, la facilité du geste, font place à une sorte de réglementation, il y a là une cadence, une mesure, qui enlèvent toute fantaisie et qui substituent au cancan échevelé de l'école française une véritable danse à la prussienne. Les Allemandes danseuses de bals publics mettent en pratique ce que les Allemands observateurs appellent la danse du *portez arme!* ou du *fusil en l'air!*

Comme dans les curieux croquis d'Henri Lossow, on suit tous les mouvements précis et saccadés de la danseuse : *Prenez jupe, saisissez jupe, relevez jupe, tournez jupe, levez jambe.* Et j'ajoute que la plupart des femmes ont l'air d'avoir sur elles des vêtements d'emprunt, tant elles paraissent peu habiles à se relever.

N'allez point croire, pour cela, que les danses soient plus sévères, plus décentes. Dès l'instant qu'on vient *um sich zu amusiren*, il faut bien voir des choses *pikanten.*

En ces endroits, ne se promènent ni les mères de famille, ni les enfants; peu importe donc aux gens paisibles qu'on lève plus ou moins la jambe, qu'on montre plus ou moins le fruit défendu.

Dans sa série de croquis, Lossow a donné la dernière note de l'*échevelement :* la danseuse mettant au grand jour ce que cachent d'ordinaire les inexpressibles. Sans pousser jusque là l'amour de la nature, bien des femmes laissent entrevoir, en dansant, un bout de chair et il n'en faut pas plus pour piquer au vif la curiosité des spectateurs.

Ainsi triomphe la matérialité germanique, cherchant encore plus à accentuer qu'à atténuer, sachant que la

chair est l'objet visé et qu'on peut, à cet égard, se permettre toutes les licences. ***Plus haut, encore plus haut!*** voilà la devise qui serait le mieux en place à l'entrée des ***tigl-tangl*** berlinois, dignes émules sur ce point des ***bastringues*** parisiens.



Fig. 89. — La Fée aux baisers.
(*Dessin de Mars.*)

XII

DE QUELQUES CARICATURES DE MODES

La tournure, voilà l'ennemi, l'ennemi soigneusement entretenu dans la Babylone moderne pour monter à l'assaut de la chaste Allemagne, de ses modes simples, ennemies des falbalas et des faux atours *(sic)*.

La tournure, elle vient d'être ridiculisée dans les rues de Pesth, promenée sur le dos d'innocents caniches ; la tournure, n'est-ce pas elle qui, *cul de Paris* immense, apparaissait sur les fresques caricaturales des artistes berlinois au centenaire de l'Académie des Beaux-Arts, enfournant tout sous elle, cachant dans ses ressorts tous les vices de la terre ?

Assurément, ce reposoir, ce strapontin, cette chaise à porteur — au fond modeste remplaçant de..... vertus absentes, — ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Mais, d'une part, il est bon de rire des exagérations de la mode, — et, il faut le reconnaître, ce sont les Allemands qui reprennent la grande tradition comique du XVIII[e] siècle, vraisemblablement perdue pour nous, puisque

pas une seule, pas une vraie caricature humoristique contre cet appendice de crin n'est sortie du crayon de nos dessinateurs, — et, d'autre part, il est fort curieux d'observer que cette antipathie germanique pour la tournure est semblable à celle qui s'était manifestée, sous le second Empire, à l'égard de la crinoline et qu'elle se produit de la même façon [1].

La tournure, c'est l'invention diabolique du Français

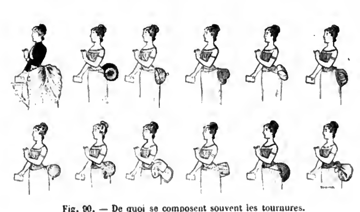


Fig. 90. — De quoi se composent souvent les tournures.
(*Caricature des* Fliegende Blætter.)

qui éprouve toujours le besoin d'encager d'une manière quelconque le corps de la femme, et alors, comme on a fait de l'Empire le règne de la crinoline, on incarne déjà la troisième République dans un postérieur factice, dans

[1] Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici qu'à Hanau (Westphalie), les dames avaient formé un cercle qui décida la complète abolition de la crinoline pour toutes les femmes âgées de moins de trente ans.

le *cul de Paris*. Car, il faut le répéter, c'est ainsi que la tournure a été baptisée de l'autre côté du Rhin, c'est ainsi que les écriteaux l'annoncent dans les boutiques.

Voyez ce qu'on en fait dans les vignettes humoristiques dont les artistes des *Fliegende Blætter* ont, comme toujours, la spécialité.



Fig 91. — Une méprise naturelle.
(*Caricature de Bechstein*, Fliegende Blætter.)

Que de choses pratiques, meilleur marché, contribuant tout autant à la rondeur recherchée, par quoi les ménagères allemandes pourront la remplacer ! Inclinons-nous, c'est du bon comique, et si le rire tuait encore à notre époque où le ridicule est passé maître souverain, la tournure serait renversée de son piédestal.

Voulez-vous mieux? Un dessinateur, Bechstein, dont les idées sont quelquefois de véritables trouvailles, Bechstein, qui avait déjà montré les similitudes existant entre une jeune fille aux épaules rehaussées, engoncées, et une chaise moyen âge, a, cette fois, transformé six élégantes *pschutteuses* en divan de Salon de peinture. Ici la ressemblance est encore plus parfaite, nous avons la tournure banquette.

Enfin un autre dessinateur, au crayon plus fin, plus élégant, Schlittgen, tout imbu de modernisme parisien, a fait de cette malheureuse l'objet d'un véritable drame de la toilette.



Fig. 92 — Un serviteur trop zélé.
(*Vignette de Schlittgen.*)

Ces quelques caricatures, — appendice, si l'on veut, à un de mes précédents ouvrages, — ont-elles besoin d'être expliquées plus amplement, je ne le pense pas ! Mais elles devaient figurer ici à cause de la portée philosophique donnée par les Allemands à cette campagne contre une mode étrangère.

Eux qui protestèrent si souvent contre les arbres taillés à la Louis XIV, contre « le martyre infligé à la nature », ont, dans le Nord principalement, des idées arrêtées en



PIKANTER CONTRAST.

(Dessin original de Mars.)

fait de toilette. Il y a des femmes, des Jæger du beau sexe qui cherchent pour la Germaine ce que le vrai Jæger a trouvé pour les hommes, un costume national, c'est-à-dire simple et commode.

Est-ce à dire que toutes les Allemandes présentent, vues de ce côté, les platitudes que Mars, — quelquefois excellent observateur, — s'est plu ici à opposer aux rotondités du voisin, assurément non. Mais leur tendance serait plutôt à la ligne droite que vers une exagération contraire. La tournure, comme les bas de couleur, comme les petites cravates, comme les plastrons, comme les cols-cocher *sind noch nicht mode*, — ne sont pas encore partout à la mode. Ces élégances, ces raffinements du costume sont même quelquefois mal vus de la femme du Nord : pour elle ce sont suppôts de Satan et livrée du vice.



Fig. 93. — Un serviteur trop zélé.
(*Vignette de Schlittgen.*)

Quoi d'étonnant, si l'on veut se souvenir que sous le second Empire, la femme française, — je parle de la femme honnête, — avait résisté pendant longtemps à ces envahissements, qu'elle gardait ses bas blancs bien tirés, des jupons de dessous en couleur et des corsets en coutil.

Il a fallu ces dernières années, une corruption encore plus grande, un luxe plus effréné que jamais, pour faire passer sous le joug de la livrée *pschutteuse*, en haut comme en bas, en-dessous comme en-dessus, la femme honnête de la nouvelle génération.

Tant pis pour nous! Mais la caricature, elle, ne perd jamais ses droits et le devoir du philosophe, de l'historien est de la saisir au passage. En voyant la tournure tombée de ses hauteurs, on pourrait inscrire ici : *Emploi pour les petits chiens de ces dames.*

Pour ce que rire est le propre de l'homme et porter l'office du caniche.



Fig. 94. — Vignette de Schlittgen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LA FEMME ALLEMANDE. — CE QU'ELLE EST. — CE QUE LES ALLEMANDS EN PENSENT. COMMENT ILS L'INTERPRÈTENT PAR LE CRAYON

LIVRE II

LES CLASSES SOCIALES. — LES TYPES. — PARTICULARITÉS DE LA VIE ET DES MŒURS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — PLANCHES TIRÉES HORS TEXTE

II. — GRAVURES DE PAGE

III. — ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

IV. — RÉSUMÉ DE L'ILLUSTRATION

Eaux-fortes	2
Planches en couleur	3
Planches tirées hors texte . .	44
Planches dans le texte.	95
Total des illustrations. . .	144



Fig. 95 —Vignette de Daelen.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CH. HÉRISSEY.



